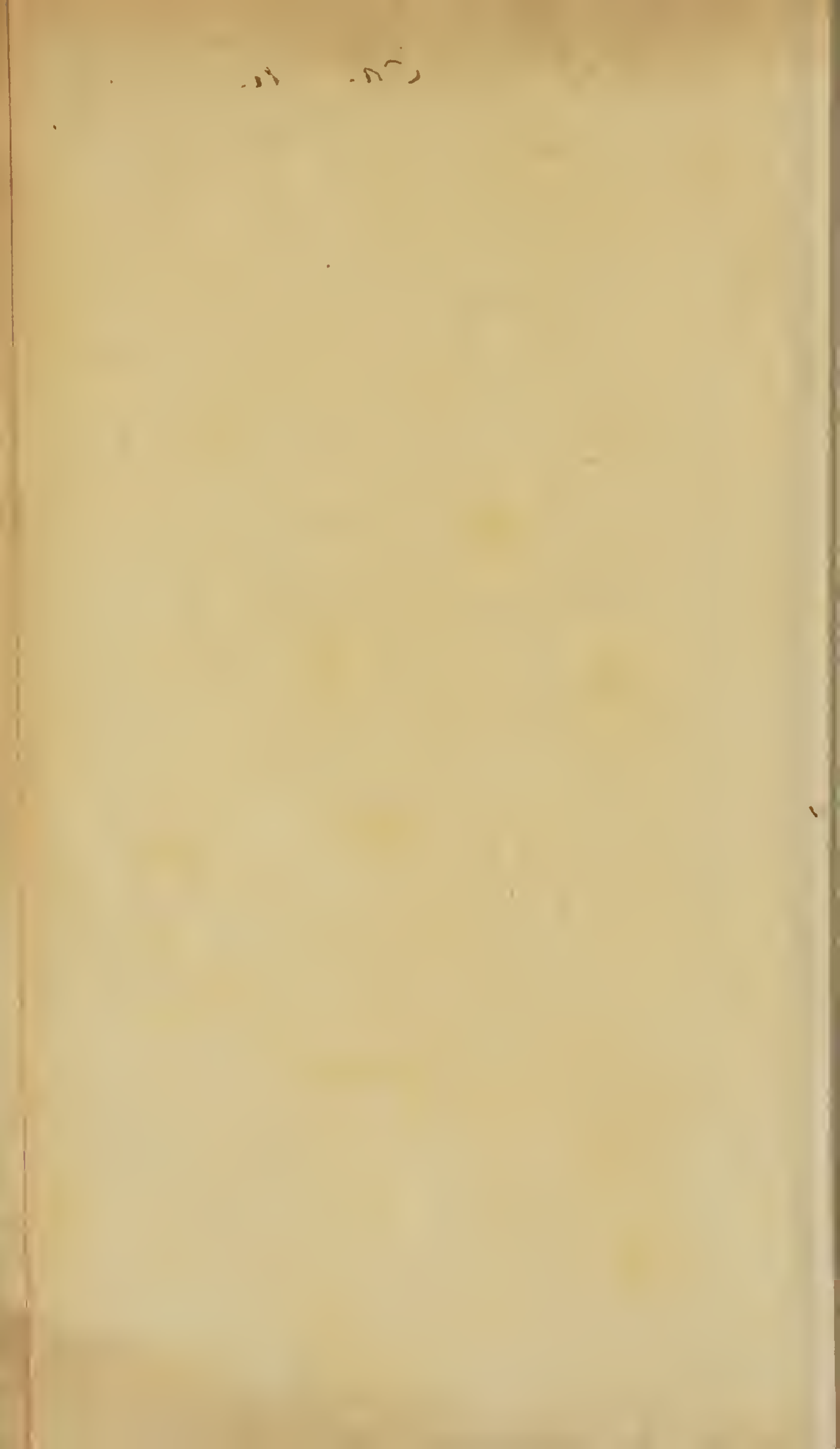


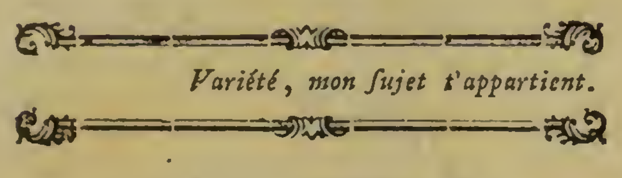


Castlehunly 1825

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

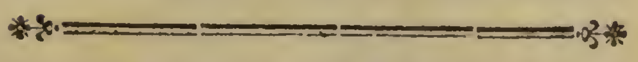


Variété, mon sujet t'appartient.

TOME SIXIEME.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXXXIII.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Inventaire.

Le gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viageres, l'inventaire eſt bientôt fait au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins, & ſix mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos ayeux inquiets ſur l'avenir dépoſoient, ſelon leur expreſſion, *une poire pour la ſoif.*

Le parchemin qui fait du roi un légataire univerſel, rompt les nœuds de la parenté, de la reconnoiſſance, de l'amitié, de la généroſité; il renforce l'intérêt perſonnel, raffine l'égoïſme des particuliers. Qu'importe! le pere

ſe ſépare de ſon fils, l'oncle de ſon neveu. Tous les liens ſont diſſous ; on ſe ſaigne pour porter ſon argent à dix pour cent ; il ne faut qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une ſeule main.

Qui pleure donc aujourd'hui un parent, un pere, un oncle ? le fils d'un porte-faix, d'une blanchiſſeuſe, d'un cordonnier. Dans le monde on ne pleure plus ſes parens ; on viſite la ſucceſſion, on l'a calculée d'avance, on en vient à la preuve, on ſe fâche ou l'on ſe réjouit, ſelon que le mort a trompé ou réaliſé les eſpérances.

C'est à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes eſt évidente. Point d'argent pour le convoi ; il faut que les parens & amis ſe cotiſent. On ne ſait comment le mort auroit fait pour ſubſiſter encore ſix mois ; il paroît auſſi nu en ſortant de ce monde que lorſqu'il y eſt entré.

Voyez les héritiers qui accourent & qui attendent la levée du ſcellé. Quelle ſera la ſucceſſion ? Comment ſe fera le partage ? La veuve, les enfans, les collatéraux, c'eſt à qui offrira ſes droits à l'héritage.

On veut trouver plus de bien qu'il n'y en a.

Un financier qu'on favoit théfaurifer, mourut il y a quelques années, & les héritiers en grand deuil n'eurent rien de plus preffé que de chercher fes efpeces. On n'en trouva point. Le coffre-fort étoit vide. Grande rumeur. Où eft fon or, fe difoit-on; où eft fon or? On emprifonne les domeftiques, on fonde les murailles, on creve les antiques fauteuils, on leve les parquets, on creufe la terre des caves : point d'or. Les héritiers fe lamentent; on fait l'inventaire des bijoux, meubles, tapifferies; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l'abfence des efpeces monnoyées.

On va en dernier lieu à la bibliotheque poudreufe, l'endroit le moins fréquenté de l'hôtel. Au fommet régnoit un long cordon de gros volumes non ouverts; c'étoit la collection des peres de l'églife, collection faftidieufe pour notre fiecle. L'huiffier veut en déranger un pour l'offrir au libraire prifeur, qui demandoit à voir quelle étoit l'édition. Le volume pefant lui échappe des mains, tombe à terre, & voici que trois mille louis

d'or jailliſſent du ventre crevé d'un gros ſaint Chriſoſtôme. Ses voiſins Grégoire, Jérôme, Auguſtin, Baſile, rendent également l'or qu'ils recéloient. Les héritiers émerveillés ſourirent pour la premiere fois aux pages ſacrées des peres de l'égliſe. Ils ne reprochent point à ces ouvrages théologiques leur peſanteur.

Le financier avoit caché ſon or, objet de tant de recherches, entre les larges feuillets collés de ces livres, bien ſûr qu'on ne s'aviſeroit pas dans ſa maiſon d'aller ouvrir ces volumes reſpectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio, ſous un frontiſpice qui éloigne la main, pouvoient devenir de véritables coffres-forts, où ſon or repoſeroit d'une maniere plus ſûre que ſous la clef & les bandes de fer.

Quelquefois, après la mort d'un riche particulier, la main qui appoſe & qui leve les ſcellés, tremble de toucher à certaines armoires ſecretes, parce que l'officier de juſtice ſait par expérience que la ſerrurerie moderne, ſoudoyée par la défiance ou l'avarice, a inventé des reſſorts particuliers & dangereux, qui jouent après le décès d'un homme comme de ſon vivant, & qui couperoient la

main d'un commiſſaire comme celle d'un voleur. Plus le particulier eſt opulent, plus les inveſtigateurs uſent de circonſpection au milieu de leurs avides recherches.

NOTRE ſiecle préſente un exemple terrible des inventions, dont la ſerrurerie a aidé l'avarice de l'homme opulent.

T***, riche financier, ayant fait conſtruire une porte de fer à un caveau où il entaſſoit ſon or & ſon argent, deſcendoit chaque jour pour y contempler à ſon aiſe la déeſſe *Mammona.* Le ſerrurier, auteur de cette induſtrieuſe ſerrure, lui avoit dit : prenez garde à tel reſſort ; il eſt formidable : car s'il ſe refermoit ſur vous, vous ſeriez pris immanquablement dans le piege que vous tendez aux autres.

PLUSIEURS années s'écoulent, & l'inſatiable financier voyoit chaque jour groſſir ſon tréſor, qu'il viſitoit aſſiduement. Il ſe rouloit avec volupté ſur ces ſacs entaſſés, & prenoit plaiſir à les compter, à les ranger dans ce caveau obſcur, où il rendoit une eſpece de culte à ſon idole. Un jour, dans ſon tranſport, ſavourant les plaiſirs de l'ava-

rice, & plein de ſon dieu infernal, il négligea d'attacher le reſſort fatal.

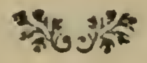
Le voilà enfermé avec le déſeſpoir & ſon tréſor. Il appelle, il crie; mais ce lieu étoit une eſpece de tombeau ſouterrein inacceſſible aux vivans, & d'où la voix ne pouvoit ſe faire entendre. Il rugit ſur ſon or; il eſt là avec ſes richeſſes & la faim; il meurt dans la rage, au milieu de ſes ſacs amoncelés; il les auroit tous donnés pour un verre d'eau, pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long ſupplice, & le ſouvenir d'une ſeule action charitable ne vient point conſoler ou adoucir l'horreur de ſa ſituation. Quel dénouement d'une vie financiere! Et quel monologue nouveau & terrible il reſte à tracer au poëte dramatique! Qui le fera pour épouvanter le théſauriſeur.

Cependant on le cherche de tous côtés; car chacun ignoroit l'aſyle clandeſtin qu'avoit creuſé ſa taciturne avarice. Le ſerrurier apprend cette diſparition; il ſoupçonne l'événement, va trouver ſon épouſe, indique l'endroit myſtérieux: on briſe avec des maſſes de fer la porte du caveau. Quel ſpectacle effrayant! On trouve le malheureux T***

mort de faim, & qui s'étoit mangé les poings, couché sur des sacs d'argent.

PAUVRES qu'il dédaigna, dont il n'écouta ni les soupirs ni les gémissemens, je vous connois; vos cœurs émus s'attendriront encore sur cette image, & vous déplorerez sa destinée !

L'INDIGENCE, la pauvreté, la richesse, l'opulence se trouvent quelquefois dans la même maison. L'opulent habite le rez-de-chaussée, le riche est au-dessus; la pauvreté est au quatrieme étage, & l'indigent sous les tuiles du grenier entr'ouvert. Quand on fait l'inventaire au quatrieme étage, le boulanger voisin se présente, réclamant le prix de sept à huit pains de quatre livres. Le crédit qu'il accorde ne passe jamais le quatrieme étage, tandis que le lapidaire marchande au premier les diamans du défunt, & en offre quarante mille écus. Or, dites-moi, spéculateurs de tous les gouvernemens possibles, est-ce ici le chef-d'œuvre de la société policée ?



CHAPITRE II.

Homme de Goût.

POINT d'auteur & ſur-tout d'académicien qui ne prenne ce titre & ne s'en pare excluſivement.

LE mot *goût* eſt peut-être le mot de la langue le plus inintelligible, parce que, fait pour concilier étroitement la nature & l'art, il n'y a pas deux perſonnes qui voient également & l'art & la nature. Il faudroit avoir une idée profonde, juſte, & de l'image réelle, & de l'imitation parfaite, pour déterminer avec précifion le ſens de ce mot abſtrait.

LE meilleur écrivain eſt toujours celui qui ſe fait une objection ſecrete à lui-même ſur ce qu'il écrit, qui l'écoute, qui la peſe & qui ne continue à écrire qu'après y avoir répondu d'une maniere ſatisfaiſante. Les écrivains ordinaires ne trouvent aucune objection à ce qu'ils écrivent; ils partent & bondiſſent en criant, *j'ai du goût*, avec une aiſance qui décele leur confiance préſomptueuſe.

Les peuples policés appellent *goût* ce qu'ils imaginent être la perfection de leur art, & les individus ce qui forme la limite réelle de leurs talens. L'orgueil de toutes les nations a donc créé à son avantage ce mot, qu'elles appliquent ensuite à tous les objets, afin de proscrire plus sûrement ce qui n'entre pas dans leurs usages, ou ce qui choque leurs habitudes. Les artistes dans leur petit domaine ont imité les nations, parce que chacun veut établir tranquillement sa supériorité sur ses rivaux, & fermer la barriere, afin que personne ne vienne le chagriner en lui contestant le triomphe.

Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait un goût relatif. La Transfiguration de Raphaël, le Milon de Puguet, le *Stabat* de Pergolese, le second livre de l'Énéide doivent également plaire aux peuples qui se rapprochent par le même degré de perfectibilité.

Mais est-il constant qu'on ne puisse peindre un tableau fort opposé pour la maniere, le ton & la couleur, à la Transfiguration de Raphaël, & qui feroit néanmoins aussi beau & peut-être plus parfait encore ? Ne peut-on faire une statue plus expressive que celle du

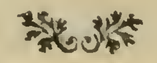
Puguet, compofer un chant plus pénétrant que le *Stabat*, écrire un morceau de poéfie plus fier, plus animé que l'embrafement de Troie? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection? La natuae s'eft-elle emprifonnée toute entiere dans les premieres formes qui ont été tracées? A-t-elle foumis toutes fes couleurs au pinceau de Raphaël, toute fon énergie au cifeau de Puguet, toute la profonde fenfibilité du cœur humain aux notes de Pergolefe, toutes les images qui décorent fa face riante & majeftueufe aux dactyles & aux fpondées de Virgile? Ils ont réuffi : d'accord. Eft-ce une raifon pour dire : voilà le feul & unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette maniere, ne pourra jamais faifir la magie des beaux arts. Eh quoi! ces artiftes n'ont peint qu'une attitude, qu'un moment, n'ont touché qu'une fibre du cœur humain, font morts en appercevant bien au-delà de ce qu'ils ont fait; & l'on ofera dire en leur nom : voici les formes conftantes & éternelles qui conftituent la beauté par excellence! La nature peut maintenant périr; ce qui refte d'elle eft groffier & bifarre, & ne mérite

pas les frais du tableau. Le tableau eſt tout aujourd'hui, & le modele eſt peu de choſe.

AINSI l'habitude eſt chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions ſur le caractere du beau & du vrai; & les prédicateurs du goût nous ramenent inceſſamment à ſuivre ce qu'il faudroit faire. Le cercle de nos plaiſirs eſt rétréci par les arrêts excluſifs qui flattent la pareſſe & l'inſuffiſance de ceux qui les rendent, & au bout d'un certain tems il n'eſt plus permis de s'élever contre des préjugés invétérés, que la vénération de pluſieurs ſiecles a rendu reſpectables. Heureux le peuple neuf, qui modifie à ſon gré ſes idées, ſes ſentimens & ſes plaiſirs! Aimable & libre éleve de la nature, loin des modes & des caprices des ſociétés, il ne connoît point ces pratiques fauſſes, arbitraires & minutieuſes, qui obſcurciſſent la ſource des voluptés de l'ame. Il eſt tout entier à l'objet qu'il contemple & dont il produit naïvement l'image. Il ſe livre à l'effet & ne raiſonne point ſa cauſe. Son cœur n'attend pas l'examen pour treſſaillir de joie, la regle pour pleurer d'attendriſſement, le goût pour admirer. Il ſe paſ-

ſonne vivement dans ſon heureuſe ignorance, & il jouit de même : tel un corps ſonore frémit au ſon qui lui eſt propre.

A Paris, il eſt vrai, les diſputes ſur le goût ne vont pas ſi loin ; elles n'embraſſent pas les coutumes, les habitudes, la légiſlation des peuples, leur fierté plus ou moins grande, le degré d'énergie de leurs paſſions, leur ſol, leur climat. Ces diſputes ſe réduiſent à dire que Racine a du goût, puiſqu'il fait de beaux vers, & que Shakeſpeare eſt un barbare, qui n'a point fait de piece à la françoiſe ; que celui qui écrit le mieux, eſt l'écrivain par excellence ; & l'on ne s'entend pas plus ſur le ſtyle que ſur tout le reſte. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le ſuffrage de la bonne compagnie ; & l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un cœur, que dans la capitale ; que tout ce qui ſe fait ailleurs eſt de très-mauvais goût. Après avoir ainſi anathématiſé les jouiſſances des autres nations, on les plaint, & l'on demande ſi elles ont dans leur langue *Andromaque* & *Vert-vert*.



CHAPITRE III.

Ventes par arrêts de la cour.

La plupart de ces ventes ſont ſimulées. Un marchand voudra vider ſon magaſin d'un ſeul coup ; ſon frere établira contre lui une procédure qui aboutira à la ſaiſie ; & les effets ſeront vendus avec toutes les formalités requiſes.

Ce n'eſt qu'un jeu. Le marchand, maître de retirer ſous main, ne laiſſera adjuger les effets que lorſque les acheteurs ſeront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l'aſſemblée ; on s'écriera de tous côtés, *c'eſt pour rien !* Et le public croyant avoir grand marché, parce que c'eſt une vente autoriſée, ſera dupé dans tous ſes achats. Il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magaſin du marchand.

Ces ventes portent un grand préjudice au commerce, répandent une grande quantité de mauvais effets, & privent les bons de leur valeur réelle.

Ces ventes trop multipliées jetent dans

le peuple un esprit brocanteur, qui le détermine à la ruse & à une artificieuse cupidité.

Il y a ensuite dans ces ventes une confédération secrete dont on doit perpétuellement se défier : elle s'appelle *la grafinade*. C'est une compagnie de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présens à l'achat y ont part ; mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet ; ils en haussent le prix, & supportent la perte qui, considérable pour une seule personne, devient légere dès qu'elle se repartit sur tous les membres de la ligue.

Ces marchands égrefins se rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils font en sorte qu'aucun acheteur n'aille au-dessus de celui qu'un membre de la *grafinade* aura offert.

Quand un objet a été poussé assez haut, pour écarter du bénéfice tous ceux qui ne sont pas de la clique, alors dans une assemblée particuliere ils adjugent l'effet entr'eux.

Il y a de ces ligues pour le bijou, le diamant, l'horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché : elles agissent sous l'œil des magistrats instruits de ces

ſubterfuges & qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée & invincible; car tout ſe paſſe au nom de la loi, & ce n'eſt que derriere le rideau que cette bande, en partageant le bénéfice, ſe vantera d'avoir mis en défaut la défiance du public & la vigilance de la magiſtrature.

VOILA pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet ſi cher dans les ventes. La *graſinade* veut qu'il n'y remette plus le pied, afin que les marchandiſes tombent au bas prix auquel elle prétend les acquerir.

CETTE conſpiration contre la bourſe des gens, chaſſe de la ſalle des ventes un nombre indéfini d'acheteurs, qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *graſinade*, que par la *graſinade* entiere, qui, ſelon l'expreſſion populaire, a les reins forts, & joûte de maniere à écarter les plus intrépides.

LES crieuſes de vieux chapeaux, les revendeuſes imitent parfaitement ſur ce point les lapidaires, les orfevres & les marchands de tableaux.

CHAPITRE IV.

Bois à brûler.

O combien ces innombrables cheminées exigent & consomment de bois! On le brûle à Paris comme on dissipe la vie, sans y faire trop d'attention.

La cuisine, l'anti-chambre, le sallon, vingt chambres particulieres dans la même maison dévorent le bois. On oublie tout ce qu'il en coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes de brûler deux cents voies de bois inutilement? Sait-il qu'être prodigue de ce côté là, c'est tout comme s'il achetoit & anéantissoit l'air qu'on respire? Il faut alors qu'un grand nombre de petits ménages se contentent de deux voies de bois; le riche a brûlé leur portion nécessaire.

Le bois a manqué tout-à-coup à Paris le premier mars 1783. On n'en avoit plus pour de l'argent. Il fallut mettre un missionnaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers eux-

mêmes

mêmes exigeoient ſix livres pour la voiture, qu'on ne leur payoit que vingt ſols la veille.

Pourquoi les chantiers ſe ſont-ils trouvé dégarnis? L'un dit : c'eſt parce que le prévôt des marchands a voulu faire payer d'avance aux marchands de bois le *droit d'entrée*, qu'ils ne payoient qu'au bout de l'année; ils ſe ſont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois, ſûrs que la diſette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l'impôt. D'autres diſent : les groſſes eaux ont empêché la proviſion d'arriver. Pendant ce tems là, la marmite qui doit bouillir pour l'accouchée & pour le vieillard malade n'a plus été échauffée; & les Pariſiens qui eſtiment que le pain, le vin & le bois deſcendent dans la capitale à peu près comme les rayons du ſoleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de bûches, géométriquement rangées, tandis que l'aſtre du jour n'avoit pas manqué de les éclairer. On a ſongé en ce moment à le moins prodiguer; & les cuiſiniers qui brûloient les groſſes bûches comme des allumettes, ont reçu ordre pour la premiere fois de le ménager.

Quand on voit arriver ces longues maſſes

de bois appellées *trains*, qui ont jusqu'à deux cent cinquante pieds de longueur, que conduisent seulement quatre hommes, & qu'on admire avec effroi leur adresse & leur intrépidité à l'approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne songe point assez à l'inventeur ingénieux & hardi du bois flotté, à ce *Jean Rouvet*, qui imagina en 1549 le projet d'abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d'insensé avant le succès, puis on le tracassa lorsqu'il eut réussi.

Ainsi le bois qui fait la soupe parisienne vient de quarante lieues sans voitures ni bateaux. Jeté dans des ruisseaux, il descend ainsi jusqu'aux rivieres, & la main industrieuse compose alors ces masses longues & flottantes, dont toutes les pieces sont parfaitement liées ensemble.

Il faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains*. Des hommes, tritons bourbeux, vivant dans l'eau jusqu'à mi-corps, & tout dégoutans d'une eau sale, portent piece à piece sur leur dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l'hyver suivant.

Ce que le chauffage de la capitale coûte

de peines, de ſoins & d'induſtrie, ne ſauroit être compris que par ceux qui ont ſuivi ces travaux; & perſonne ne réfléchit ſur les détails immenſes qui préparent cette conſommation prodigieuſe.

CETTE diſette imprévue fera ſonger ſans doute aux moyens de trouver un chauffage moins expoſé au revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu'on lui a donnée depuis peu, n'eſt encore adopté que par les ouvriers de forge.

AU reſte, il n'eſt rien de tel qu'un accident dans une partie de l'adminiſtration, pour lui rendre aujourd'hui ſa vigilance & ſon reſſort.

SULLY, dans ſes *Économies royales*, a prédit que toutes les denrées néceſſaires à la vie hauſſeroient conſtamment de prix, & que la rareté progreſſive du bois à brûler en feroit la cauſe.



CHAPITRE V.

Rue Plâtriere.

JEAN-JAQUES ROUSSEAU a parlé assez souvent dans ses écrits des beaux païsages du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des bosquets, des rochers, des montagnes dont l'aspect parloit puissamment à son ame. Son imagination ne reposoit que sur les prés, les eaux, les bois & leur solitude animée. Cependant il est venu presque sexagénaire se loger à Paris, rue *Plâtriere*; c'est-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus passagere & la plus infestée de mauvais lieux.

QUI l'eût dit que J. J. Rousseau auroit passé les dix dernieres années de sa vie dans les fanges & le tumulte de la capitale, tandis que l'auteur de la *Pucelle* a vécu trente années sans y mettre le pied ?

QUOI, celui qui avoit entendu le cri des aigles planans sur les forêts de sapin, le rugissement des torrens bleuâtres, lime sourde & éternelle qui fend les rocs, creuse les val-

lons, nourrit les lacs & les fleuves, eſt venu habiter un plancher étroit, reſſerré, où parvenoient ſans ceſſe à ſon oreille, les juremens des forts de la halle, & les glapiſſemens des crieuſes de vieux chapeaux! Et Voltaire qui travailloit inceſſamment pour les petits-ſoupers de Paris, demeuroit au pied du mont Jura! Son œil embraſſoit l'horiſon du lac & des montagnes, & c'étoit là qu'il s'occupoit à peindre des ridicules fugitifs & lointains, à careſſer des louangeurs, à piquer quelques inſectes littéraires qu'il apppercevoit encore. Les petiteſſes de l'amour-propre le tourmentoient ſans qu'il ſût les dompter; tandis que J. J. Rouſſeau, au milieu d'une ville tumultueuſe & féconde en ſcenes variées qui appelloient ſes pinceaux, avoit poſé cette plume immortelle, univerſellement admirée.

Je l'ai viſité, rue *Plâtriere*; & de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré, lorſque, me trouvant en face de l'auteur d'*Émile*, je vîs que ce fameux écrivain étoit malade du cerveau! Je ſoupirai lorſque je l'entendis me parler de ſes chimériques ennemis, de la conſpiration univerſelle formée contre

ſa perſonne ; & je me diſois tout bas, les larmes de compaſſion me roulant dans les yeux : *quoi, cet homme que j'ai tant admiré eſt un maniaque !* Je ne ſavois pas alors qu'il confirmeroit ce premier & triſte apperçu par des œuvres poſthumes, indiſcrétement publiées, & qui nuiront infailliblement à ſes autres écrits.

OUI, J. J. Rouſſeau, mu par une imagination trop ardente & plein d'un orgueil inconnu à lui-même, s'imaginoit voir autour de lui une ligue d'ingénieux ennemis qui avoient déterminé les décrotteurs à lui refuſer leurs ſervices, les mendians à rejeter ſon aumône, & les ſoldats invalides à ne pas le ſaluer. Il croyoit fermement qu'on ſuivoit tous ſes pas, qu'on épioit tous ſes diſcours, & qu'une foule d'émiſſaires, ſentinelles aſſidues, étoient répandus dans toute l'Europe, pour le dénigrer, tantôt dans l'eſprit du roi de Pruſſe, tantôt dans l'eſprit de la fruitiere ſa voiſine, qui ne ſe relâchoit du prix ordinaire de la ſalade & des poires que pour l'humilier. Tel je l'ai vu, & je dois cet hommage à la vérité ; car ſon caractere eſt devenu un problême ; il ne l'eſt pas pour moi. J. J. Rouſſeau, dans ſa vie privée,

étoit attaqué d'une manie folle & d'autant plus incurable, que ſon extérieur demeuroit toujours calme & tranquille.

O bon ſens ! bon ſens ! n'es-tu pas mille fois préférable à ce génie qui tourmente ſon poſſeſſeur, & lui dérobe la vue des choſes ordinaires pour le jeter dans un monde particulier & bizarre ?

LORSQU'APRÈS la mot de l'auteur d'*Émile* les comédiens François, comme pour ſe venger de ſon ombre, reproduiſirent la mauvaiſe & méchante comédie des *Philoſophes*, & que l'on vit une alluſion injurieuſe au caractere moral de cet écrivain dans un vil perſonnage que le poète faiſoit marcher à *quatre pattes*, un cri d'indignation générale s'éleva & proſcrivit cette ſcene plate & ſcandaleuſe. Rien n'a mieux prouvé combien la mémoire du philoſophe étoit en honneur, que cette juſtice éclatante du parterre qui redreſſa le poète.



CHAPITRE VI.

Bancs.

LES bancs en pierre qui bordent les boulevards ſont inſalubres ; la pierre eſt froide, & les femmes & les jeunes filles ne peuvent guere s'y aſſeoir impunément. Il en réſulte des accidens qui influent ſur leur ſanté. Pourquoi tous ces bancs ne ſont-ils pas de bois ? Ce ne ſeroit pas une grande dépenſe que de les entretenir & de les renouveller.

AUX promenades publiques on voit l'empreinte de la léſinerie dans la rareté des bancs ; ceux qui reſtent ſont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriſer le bail d'une loueuſe de chaiſes.

QU'ARRIVE-T-IL ? un ouvrier convaleſcent, une femme nouvellement accouchée s'aſſeyeront ſur l'herbe humide : ils voudront épargner la piece de deux ſols, & cette économie leur ſera dangereuſe.

UN intérêt vil & ſordide devroit-il contrebalancer la commodité publique ? Les loueuſes de chaiſes aident en conſéquence du bail à la

deſtruction des bancs ; & bientôt on n'en trouvera plus un ſeul dans les promenades qui ſoit bon & ſolide.

AINSI ces petits privileges qui enrichiſſent quelques obſcurs particuliers, donnent à la choſe publique je ne ſais quelle phyſionomie avare & meſquine. Juſques dans les egliſes il n'y a plus de bancs pour le peuple ; celui qui veut s'aſſeoir pour écouter le ſermon doit encore payer. Ces petites remarques paroitront ſuperflues ; elles diſent beaucoup pour prouver que la cupidité particuliere contredit à chaque pas l'intérêt général.

CHAPITRE VII.

Dix-huit ans.

A dix huit ans un Pariſien a fait ſes études. Il croit tout ſavoir ; il ne ſait rien : mais il n'eſt plus cenſé devoir rien apprendre, étant hors de la férule des régens. Nous liſons que Cicéron, Céſar, à l'âge de vingt-cinq ans portoient encore le nom de diſciples. Ils ſe préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. Céſar & Cicé-

ron avoient de l'eſprit; mais ils ne penſoient pas qu'il dût remplacer des connoiſſances, ou qu'on pût ſe repoſer ſur des ſubalternes pour les fonctions du miniſtere public; ſe réſerver le brillant du projet, & en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes, examiner les poids, les reſſorts, les mouvemens de la machine politique. L'eſprit ne devine pas tout cela; il faut voir, calculer, peſer, & c'eſt ce qu'ils faiſoient ſans rougir.

De nos jours à vingt ans le fils d'un préſident commence à caqueter ſur des matieres importantes; les enfans des hommes en place paſſent d'une timidité exceſſive à une arrogance remarquable. On ſonge à faire de ces jeunes gens des orateurs, des colonels, des juges, de futurs évêques; l'inſpirateur, le ſecrétaire eſt déja choiſi: c'en eſt aſſez pour le ſuccès. Si l'on oſoit, on les déclareroit adjoints au miniſtere; on n'uſe néanmoins de cette licence, qui date de notre ſiecle, que pour quelques bureaux déja tout montés.

L'homme qui oſe parler à vingt ans ſera au-deſſous du médiocre à trente; c'eſt ce que j'ai

eté à portée de vérifier ſur nombre de ſujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots ſaiſis à la volée, un peu d'imagination, donnent à la jeuneſſe actuelle une confiance & une témérité qui n'appartenoient pas à la génération précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet eſprit fondé ſur les phraſes qui circulent; il faut que leur ame d'emprunt ſe diſſipe bientôt en frivoles bluettes; ce babil eſt l'infaillible marque d'un eſprit ſans conſiſtance; ils parlent beaucoup, ils tranchent; & choſe ſinguliere, ils ſont tous d'un ſérieux qu'on pourroit appeller triſte.

CHAPITRE VIII.

Le Temple.

LES religieux Templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le pape Clément V & le barbare Philippe le Bel. Leur ancienne demeure eſt devenue un lieu privilégié, qui ſert d'aſyle aux débiteurs qui ne paient point.

C'EST à qui n'acquittera pas ſes dettes. L'un

demande du tems, l'autre obtient un arrêt de ſurſéance ; celui-ci un ſauf-conduit. Il eſt des hommes habiles qui, connoiſſant le dédale des formes, font naître des incidens, déclinent des juriſdictions, croiſent des oppoſitions. Ceux qui ne connoiſſent pas cette reſſource, ſe réfugient dans l'enclos du Temple.

La, l'exploit de l'huiſſier devient nul, l'arrêt qui ordonne la priſe de corps expire ſur le ſeuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ſes créanciers ſur ce même ſeuil, les ſaluer, leur prendre la main. S'il faiſoit un pas de plus il ſeroit pris : on fait tout pour l'attirer au-dehors ; mais il n'a garde de tomber dans le piege.

Il paie chere une petite chambre étroite, toujours préférable à la priſon. Du fond de cette retraite il arrange ſes affaires ; il traite, il négocie. Si les créanciers ſont intraitables, il reſte dans l'aſyle que lui ont menagé les religieux Templiers, qui ne s'en doutoient guere.

Il n'y a point d'inconvénient à laiſſer ſubſiſter ce lieu privilégié, parce que les créanciers s'arrangent beaucoup toujours mieux avec le préſent qu'avec le débiteur abſent.

La visite des jurés des communautés n'a plus lieu dans le Temple ; toutes les professions y sont libres : en voici un exemple récent.

Un épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tisanne purgative & confortative, la débite aujourd'hui dans le Temple avec un prodigieux succès. Elle fait beaucoup de bien ; & le peuple, las du charlatanisme des médecins, des drogues empoisonnées des apothicaires, a trouvé dans cette tisanne un remede vraiment salutaire : du moins l'expérience confirme chaque jour sa bonté & son utilité générale.

Le débit de cette tisanne monte jusqu'à douze cents pintes par jour ; & comme l'efficace d'un remede n'est constatée que par l'expérience, tous les raisonnemens contre l'empirisme deviennent fautifs, quand l'empirisme guérit encore mieux que la médecine qui raisonne. Il se pourroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une seule & même maladie, & qu'un seul remede conséquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colere des *guérisseurs* de profession contre l'épicier chez qui tout Paris accourt, est une des choses qui m'ont le plus réjoui.

Il est bon qu'il y ait dans une grande ville

un aſyle ouvert aux victimes de cette foule de circonſtances qui agitent ſi diverſement la vie humaine; il eſt bon que les petites tyrannies des corps qui immolent tout à leurs intérêts particuliers diſparoiſſent, pour laiſſer à l'homme ou à l'art la liberté trop ſouvent ailleurs gênée & fatiguée.

AINSI le terrein du Temple devient précieux. On parloit d'y établir un ſecond théatre; il ſerviroit à donner à l'art dramatique une plus grande étendue, & à détruire ce privilege incroyable qui a tué Melpomene & Thalie aux pieds de meſſieurs les gentilshommes ordinaires de la chambre.

MONSEIGNEUR le duc d'Angoulême, fils de monſeigneur le comte d'Artois, frere du roi, eſt grand prieur du Temple.

ON enterre dans l'égliſe du Temple tous les commandeurs & les chevaliers de l'ordre de Malthe qui meurent à Paris.

AINSI les chevaliers de S. Jean de Jéruſalem habitent la maiſon qu'occupoient les Templiers, dont la deſtruction forme dans notre hiſtoire une époque qui exerce & qui trompe notre vive curioſité.



CHAPITRE IX.

Habillemens.

QUAND je vois les bedeaux, je me dis : ainſi tout le monde étoit habillé ſous le regne de Charles VI. Les Capucins me rappellent la ſoutane qui deſcendoit juſqu'aux pieds avec une eſpece de capuchon & une queue pendante par derriere. Nos coureurs me repréſentent l'habillement ſous François I, un pourpoint étroit, & ſi étroit qu'il effarouchoit la pudeur. On ne montroit alors qu'une oreille ornée d'une perle ou d'un diamant, & l'on tenoit l'autre ſoigneuſement cachée ſous la toque.

QUAND je ſonge qu'un chevalier François étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu'un Capucin, & que ce cavalier plaiſoit beaucoup à l'empereur Frédéric II, je ne puis m'empêcher de rire par anticipation de nos élégans marquis ; car il faudra bien qu'ils deviennent biſarres un jour, & toutes les graces qu'ils croient placer dans leur habillement & leur coiffure ſeront baſouées avec un peu de tems.

POURQUOI ne rions-nous pas de l'habillement oriental qui ne change point, & pourquoi nos tailleurs ſont-ils toujours à couper & recouper différemment les étoffes ? c'eſt que l'habillement oriental eſt fait pour la taille humaine.

C'EST un grand plaiſir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un ſeigneur. Quand le commis s'eſt vêtu comme l'homme à équipage, ſon cœur eſt dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté, il ſe croit de niveau avec l'officier. *Tout eſt confondu*, dira quelqu'un à l'œil peu exercé : *on ne connoît plus perſonne.* Eh non ; laiſſez-les faire ; on diſtingue tous les états, quelqu'extérieur qu'ils prennent : *l'air qu'on veut ſe donner gâte celui qu'on a.* Ceux qui ont recours aux tailleurs devroient bien méditer cette maxime : ce qui n'eſt plus nous ſaiſit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin ſous le plus riche habit ſe trahit toujours, & quelque choſe en lui vous dira, *c'eſt un faquin.*



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Luxe, bourreau des riches.

SORS de la tombe, fors, réveille-toi, Boileau;
Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau.
Mais laiffe en paix Cotin, miférable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaifes mœurs que font les mauvais vers?
Laiffe là nos écrits, & combats nos travers.
Viens, je veux à tes traits les livrer tous enfemble:
Le luxe dans lui feul ce monftre les raffemble.
Quoi! fur nos mœurs encor des fermons importuns,
Des déclamations, de triftes lieux communs!
Des lieux communs! Non, non. Si je difois: Dorante
Fait briller à fon doigt deux mille écus de rente,
Ce commis échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant fes fix chevaux;
De l'épais Dorilas, que Paris vit fi mince,
Le fallon coûte autant que le palais d'un prince;
Ce traitant dans un jour confume plus dix fois,
Qu'il ne faut pour nourrir fon village fix mois.
Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
Mais fi je dis: cet homme attendu fur la roue,
Pour fon fafte orgueilleux courbe tout devant lui;
Ce qui perdit Fouquet, l'abfoudroit aujourd'hui;
Ce vieux prélat fe plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'eft pas trop pour bien vivre;

Cette beauté vénale, émule de Deschamps,
Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps;
De sa vile moitié ce trafiquant infame,
Etale impudemment l'or que paya sa femme :
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux?
Non; grace à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zele extrême,
Donne tort au bon droit & rend faux le vrai même.
Equitables censeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
Sur un petit état jugeant un grand royaume,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume;
Ravaler nos Crassus aux Romains du vieux tems,
Des pois de Curius régaler nos traitans;
A nos jeunes marquis, si foux de leur parure,
Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure;
A nos galans seigneurs citer le dur Caton.
Non, je serois gothique; & le morne Barton,
Fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire,
A de pareils discours se pâmeroit de rire.
Il est un luxe utile & décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands biens;
Qui jusqu'au dernier rang refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe, au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé.
L'orgueil seul éleva ce colosse fragile;
Son simulacre est d'or, & ses pieds sont d'argile.
La vanité le sert, l'orgueil à ses genoux

Immole ſans pitié, fils femme, pere, époux.
Squélette décharné, ſon étique figure
Affecte un embonpoint qui n'eſt que bouffiſſure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et ſon trône s'éleve au milieu des tombeaux.
Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'état, financiers, auteurs économiques.
De leurs diſcours ſubtils j'aime la profondeur;
Mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.
Voyons: d'un luxe adroit les ſavans artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui ſe fie à ſes preſtiges vains!
De nos biens, de nos maux, les reſſorts ſouverains,
Quels ſont-ils? la nature, & ſur-tout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude:
Sous l'humble toit du ſage, heureux ſans tant de ſoins,
Le vrai plaiſir ſe rit de tes pompeux beſoins.
Dis-moi: quand l'air plus pur & la roſe nouvelle,
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle;
Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
Mille vaſes brillans ne contiennent les fleurs,
Si l'oiſeau n'eſt captif dans de vaſtes treillages,
Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,
En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiſeaux?
L'art ſe tourmente en vain; la fraiſe que le verre
Par de fauſſes chaleurs couvre au fond d'une ſerre,
A-t-elle plus de goût? Faut-il que ces pois verds,
Pour flatter ton palais, inſultent aux hyvers?
Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,

D'un jus plus ſavoureux parfume-t-il la bouche ?
Heureuſe pauvreté ! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature & de gâter ſes biens.
L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices ;
Des fruits dans leurs ſaiſons je goûte les délices.
Ces dons prématurés ſont moins piquans pour toi,
Que ceux que la nature aſſaiſonne pour moi.
Va, raſſemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
Joins l'hyver à l'été, le printems à l'automne ;
Tranſporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour ſe change ;
De tous ces attentats la nature ſe venge,
Et ne laiſſe en fuyant que des ſens émouſſés,
Un cerveau vaporeux & des nerfs agacés.

Puis vante-nous le luxe & ſes recherches vaines !
Stérile en vrais plaiſirs, adoucit-il nos peines ?
Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
A-t-il du fier Chyriſès chaſſé les maux ſecrets ?
D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
Demande au vieux Narcis ſi ſa bague une fois
Calma le dur accès qui vint tordre ſes doigts.
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil eſt mauvais maître.
Mais l'homme faſtueux cherche-t-il à jouir ?
Prétend-il vivre ? non, il ne veut qu'éblouir.
Dans ſes diſcours publics il met ſa jouiſſance.
De l'éclat ruineux de ſa folle dépenſe,
Veut-on le corriger ? Le moyen n'eſt pas loin ;

Ordonnez feulement qu'il foit fou fans témoin.
Faites qu'*incognito* fa maîtreffe foit belle,
Et je veux dès demain le voir époux fidele.
Que pour fon cuifinier il ne foit plus cité,
Et je me fais garant de fa frugalité.
L'OR, pauvre genre humain, vous fut donné, je penfe,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'ofant y toucher, l'enterre triftement;
L'autre, au lieu d'en ufer, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux foux lequel l'eft davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'ufage,
Ou le fot faftueux qui, fier d'un vrais fracas,
Le dépenfe en objets dont il ne jouit pas?
Le chef de fes concerts lui choifit la mufique,
Des peintres fes tableaux, des auteurs fa critique,
Un cuifinier fes mets. Jouiffant par autrui,
Il ne voit, ni entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encore, heureux, fi les airs qu'il fe donne
Font rire à fes dépens fans ruiner perfonne!
Car nous fommes bien loin de ce fiecle groffier,
Où l'on croyoit encor qu'acheter eft payer.
O quel pleurs verferoit un nouvel Héraclite!
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
S'ils voyoient chaque état d'un vain fafte s'enfler,
Jufqu'à l'homme opulent le pauvre fe gonfler,
Le feigneur aux commis difputer l'élégance,
Le duc des traitans même affecter la dépenfe,
Et ceux-ci dans un wift hafarder fans effroi
Plus qu'en fix mois entiers ils ne valent au roi.
TOUTEFOIS dans le luxe il eft un trait que j'aime,

C'eſt qu'au moins il nous venge, & ſe détruit lui-même:
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſes ſuccès;
Car dans un tems fécond en monſtrueux excès,
En vain vous m'étalez des ſottiſes vulgaires;
Vîte engloutiſſez-moi tout le bien de vos peres:
Ou dans votre quartier obſcurément fameux,
Dans vos ſallons bourgeois végétez donc comme eux.
Mondor de cet avis ſentit bien l'importance.
Déployant dans ſon faſte une noble inſolence.
Mondor ſe ruinoit avec un goût exquis.
Boucher lui vendoit cher ſes élégans croquis
Géliote chantoit dans ces fêtes ſuperbes,
Préville & Coqueley lui jouoient des proverbes.
Sa Laïs à prix d'or lui vendant ſon amour,
Traitoit aux frais du ſot & la ville & la cour.
Enfin, ſon bilan vint: plus d'amis; ſa maîtreſſe
D'avance avoit ailleurs ſu placer ſa tendreſſe.
Lui, ſans pain, ſans aſyle, & d'un fatal orgueil
En habit jadis noir portant le triſte deuil,
Dans quelque vieux grenier va cacher ſa miſere,
Et pour comble de maux... il eſt époux & pere.
Damis vous ſoutiendra, qui l'eût pu ſoupçonner!
Que pour faire fortune il faut ſe ruiner.
Je le veux: toutefois peut-être eſt-il peu ſage
De riſquer ce qu'on a pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéreſſé:
„ Le roi ſait qu'aux états j'ai ſeul tout éclipſé.
„ Au dernier camp, la cour en doit être informée,
„ J'ai tenu table ouverte, & j'ai traité l'armée. „
Le roi, la cour, malgré des ſervices ſi beaux,
Laiſſent en pleine rue arrêter ſes chevaux.

TROP heureux le mortel, dont la ſage balance
Donne un juſte équilibre à ſa noble dépenſe,
Qui ſait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaiſir la ſanté?
Sans prodigalité comme ſans avarice,
Qui l'eût cru que le luxe unît ce double vice!
Tout eſt plein cependant d'avares faſtueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois préſomptueux.
Il pouvoit rendre heureux ſa famille & lui-même;
Sa fille eût épouſé le jeune amant qu'elle aime;
Un bon maître eût inſtruit ſes enfans; ſes amis
A ſa table à leur tour ſe ſeroient vus admis;
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde,
Eût fait courir les ris & la joie à la ronde,
Mais, placé par le ſort près d'un riche voiſin,
Sur ſa magnificence il veut monter ſon train;
Et pour l'air d'être heureux, perdant le droit de l'être,
Il s'eſt fait indigent, de peur de le paroître.
Pour ſon leſte équipage il fondit ſes contrats;
Le foin de ſes chevaux eſt pris ſur ſes repas.
En faveur des rubis, dont ſa femme étincele,
Hier chez l'uſurier on porta la vaiſſelle.
Son cocher coûte cher. En revanche à ſon fils
Il achete au haſard un pédant à bas prix.
Et le cruel enfin condamne dans ſa rage
Sa fille au célibat, & ſa femme au veuvage.
Eh, mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié:
Le bonheur ſuit ſouvent un bon bourgeois à pié;
Et ton char faſtueux promene la miſere.
» En effet, me répond ce gros millionnaire:
» Ce diſcours que j'approuve eſt bon pour un faquin,

„ Dont l'aifance éphémere expirera demain.
„ Avoir du goût chez lui feroit une infolence;
„ Mais moi, chargé du poids d'une fortune immenfe,
„ Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
„ Que demande mon nom, qu'impofe mon état. „
Quoi, ton or t'importune? O richeffe imprudente!
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur defféchés par la faim,
Et ces filles fans dot & ces vieillards fans pain!
Ton or te pefe, ingrat! Connois la bienfaifance;
Sois pour les malheureux une autre providence.
Aux mains de ton pafteur cours dépofer le prix
Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux: qu'une aumône fecrete
Surprenne l'indigent au fond de fa retraite.
Du moins fi tes bienfaits n'ofent refter obfcurs,
Encourage nos arts & décore nos murs.
La peinture à tes foins remet ce jeune éleve;
Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'acheve.
Ce monument gothique offenfe tes regards...
Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres & d'arts?
Vois-tu près de tes parcs, fous ton château fuperbe,
Ces fpectres affamés qui fe difputent l'herbe?
Vois-tu tous ces vaffaux; filles, femmes, enfans,
De ton domaine ingrat abandonner les champs?
Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile;
Laiffe-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile;
Et que fes humbles toits réparés à tes frais,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

(*Anonyme.*)

CHAPITRE XI.

Plume de Commis.

COMPTEZ, ſi vous le pouvez, toutes ces plumes machinales qui arment la main de ces commis, dreſſant de toutes parts comptes, quittances, bordereaux. Sur combien de regiſtres un pauvre écu ne doit-il pas être couché avant de parvenir à ſa deſtination! Que de bureaux peuplés de ſcribes qui rongent ce pauvre écu pendant qu'il circule! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes, chiffrant, calculant, faiſant de la ronde & de la bâtarde!

QUAND il s'agiroit de reſſuſciter toutes les ſciences humaines, lors de la deſtruction de toutes nos bibliotheques, on ne feroit pas couler plus d'encre, on n'emploieroit pas plus de papier. Comptez enſuite les commis des fermiers-généraux, des ſous-fermiers, des régiſſeurs, des adminiſtrateurs, des receveurs généraux & des receveux des tailles!

QUE de plumes occupées à griffonner ſur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, ſorties, péages, papier marqué, con-

trôles, centiemes deniers, insinuations, ensaisinemens, échanges, lods & ventes, marc d'or & d'argent, marque des cuirs! Joignez-y enfin les *dix sols pour livre*, que les traitans appellent si ingénieusement *la rocambole.*

AJOUTEZ les commis des administrateurs ou régisseurs des postes, des loteries, des messageries, des rentes; vous verrez un tiers de la ville qui verse l'encre sur le papier sous le drapeau de la maltôte.

QUAND je vois ces registres qui égalent en grosseur les volumes de l'Encyclopédie, & qui ne renferment que des noms & des chiffres, il me prend un frémissement comme si j'étois condamné à parachever la triste besogne. Que de gens, me dis-je, à qui il est fort indifférent de faire un *bordereau*, & qui sont inhabiles à sentir l'ennui attaché aux arides calculs! Quelles têtes fortes & privilégiées que celles qui, tel que le balancier d'une horloge, font tous les jours exactement ce qu'elles ont fait la veille! L'emploi des procureurs, des notaires, des greffiers, me paroît amusant, en comparaison de la fonction sédentaire qui barbouille gravement & tranquillement les pages d'un énorme registre.

Le moindre de ces commis à ſix cents livres. Il a le canif en poche, l'épée au côté il ſait un peu d'arithmétique : voilà ſa ſcience, voilà ſon gagne-pain. O frere du fils de Vaucanſon, dis-moi ce que devient tout ce papier barbouillé ! On le garde, on l'entaſſe, on en fait des piles. Bien !

S'il arrivoit un jour un bouleverſement dans la partie du globe que nous habitons, & que dans les débris de nos villes enſévelies un peuple nouveau, cherchant des monumens de ce que nous avons été, trouvât un gros regiſtre des *rentes ſur l'hôtel-de-ville*, au lieu d'un volume du Dictionnaire des arts, comme le ſavant ſcrutateur ſeroit déçu ! Comme il gémiroit d'avoir ſu lire la quittance d'un tontinier, au lieu de l'art du fondeur ! Brûlons, de grace, ce fatras pour l'intérêt de la pauvre poſtérité qui pourroit ſe méprendre. Ainſi, après bien des peines pour déchiffrer les manuſcrits trouvés dans *Herculanum*, il n'en eſt reſſuſcité que quelques fragmens d'un miſérable ſcholiaſte ſur la rhétorique.

Qui l'eût dit à l'empereur Charlemagne ? Qui l'eût dit à celui de nos rois qui trempoit ſon gantelet dans un pot d'encre & appliquoit

ainſi ſa ſignature de toute ſa main royale, qu'on auroit un jour un régiment de griffonneurs qui immortaliſeroient un paiement de douze ſols, qui conſtateroient l'entrée d'un lapin, & qui, à l'apparition d'une bouteille de vin, ſigneroient le reçu du droit royal avec la date du lieu, du jour, & le paraphe?

IL n'y a point de coup-d'œil comme celui que jette un financier ſur un commis de ſes bureaux. Le préſident ne regarde pas ainſi le procureur, ni le prélat le porte-verge. Et pourquoi le financier regarde-t-il ainſi un commis? par l'idée que la diſtance qu'il y a de ce ſerviteur à lui, n'eſt pas déja ſi grande que le haſard ne puiſſe la lui faire franchir.

QUE je voudrois être peintre pour rendre le coup-d'œil que jete un ſupérieur en traverſant ſes bureaux! Non, le dernier commis n'a pas eu l'honneur d'être éclairé du rayon de ſa vue. Sa marche hautaine, ſa tête en arriere ſemblent dire à tous ces ſubalternes: *je vous nourris; mais je ne vous apperçois pas.*



CHAPITRE XII.

Séminaire.

CE mot formé du ſubſtantif latin qui ſignifie *ſemence*, annonce aſſez l'alluſion au mot *ſéminaire.*

LA eſt donc la ſemence de tous les théologiens qui ſe répandront ſur le globe pour ergoter.

EN attendant, ils jeûnent & s'ennuient. Dans l'âge des paſſions ils s'occupent de theſes ſorbonniques; ils ont renoncé à leur ſexe pour l'appât d'une place qui les nourrira ſans le travail des mains; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-ſoupers clandeſtins, une reſtauration que ne leur offre pas la rigoureuſe frugalité de la table du réfectoire. D'un côté un violent appétit, de l'autre une abſtinence forcée les obligent d'appeller des mets auxiliaires. Ils ſe livrent en tremblant à ces agapes furtives qui conſiſtent à boire quelques bouteilles de mauvais vin & à manger quelque gâteau qu'un ſommelier complice a introduits malgré la regle : ce qui cauſe un bou-

leverſement total lorſque le ſupérieur en eſt inſtruit.

Il ne manque pas d'appeller ces goûtés des ſymptômes d'irréligion & d'incrédulité ; & il met ſur le compte des *livres philoſophiques* l'amour des pâtiſſeries & des liqueurs. Sans ces maudits livres on chériroit les plats de la maiſon, & ils ſuffiroient à des eſtomacs dociles, qui n'auroient pas ſongé, dans leur rebellion, à la nourriture des gens du monde.

Ces ſéminariſtes reclus au moment où la puberté jete dans le cœur de l'homme ſes plus vives étincelles, n'ont pour recours que des queſtions théologiques. Quand quelques livres défendus y pénetrent, la baſe de ces fameuſes theſes chancele, & les ſéminariſtes n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus.

Le troupeau en général eſt ſtupide, parce qu'il eſt compoſé d'une eſpece de païſans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale, & qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures, pour aller enſuite ſe faire ſous-diacres, & paſſer de là à quelqu'emploi de porte-faix eccléſiaſtique.

Ces épreuves ſacerdotales n'embelliſſent pas

leur physionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix visages grossiers & laids pour une figure agréable. Cela doit frapper dans les hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur est plus caractérisée chez les séminaristes que dans tout autre assemblage d'hommes.

La moindre suspicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiste* ; le nom de *socinien* fait trembler les voutes du séminaire. Il ne faudroit qu'un tome des œuvres de J. J. Rousseau pour fouiller la maison & faire accuser son possesseur d'avoir porté la gangrene du libertinage dans tous les cœurs.

Tous ces prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obscurciront leur entendement & les feront déraisonner le reste de leur vie.

Mais tel jeune prêtre qu'on a disposé à des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence & de la tranquillité des champs, environné de travaux rustiques, conçoit tout-à-coup le vide des questions oiseuses, s'occupe d'objets champêtres, sourit à la nature, fait le bien, abandonné au milieu des plaines riantes & cultivées ce fatras indigeste qui surchargeoit son

entendement dans ces ſolitudes où l'imagination échauffée ſe repaît d'idées creuſes. Il eſt à remarquer que le corps le plus utile, les curés de la campagne, ont paſſé par les ſéminaires : mais ils n'ont fait qu'y paſſer; & je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

JE ne leverai point le voile qui couvre quelques déréglemens preſqu'inévitables dans ces maiſons où l'on entaſſe à côté l'un de l'autre des jeunes gens dans un âge où l'imagination oiſive a le plus d'activité, où les paſſions encore ſans objets ne peuvent que s'égarer.

LES princes jadis ſe ſont diſputés à qui établiroit des ſéminaires; & l'on a imprimé du ſéminaire de Saint-Sulpice, *qu'il étoit plutôt l'ouvrage de Dieu que celui des hommes.*

CHAPITRE XIII.

Saiſies.

RIEN de plus fréquent & rien qui déshonore plus notre législation. On voit ſouvent un commiſſaire avec des huiſſiers, courant après un

vendeur

vendeur de hardes, ou après un petit quinquailler qui promene une boutique portative.

Les communautés se font des niches perpétuelles : ce qui engendre des procès interminables, que les avocats & procureurs choisissent de préférence.

Les communautés n'ont plus, il est vrai, de ces repas prolongés, où syndics, jurés & maîtres s'enivroient de concert ; mais on n'a point renoncé au plaisir des saisies.

On dépouille publiquement une femme qui porte sur son dos & sur sa tête une quarantaine de paires de culottes. On saisit ses nippes au nom de la majestueuse communauté des frippiers ; on enleve le misérable étalage d'un vendeur de boucles, parce qu'il a offensé les droits imprescriptibles des quinquailliers privilégiés ; on arrête un homme en veste qui porte quelque chose enveloppé sous son manteau. Que saisit-on ? des souliers neufs, que le malheureux avoit cachés dans un torchon. Les souliers sont enlevés par ordonnance, cette vente frauduleuse devenant attentatoire à la cordonnerie parisienne.

Que ne saisit-on pas aux barrieres, aux douanes ! Que de droits sur toutes les balles

& ballots du commerce ! On ne ſait où commence, où finit le chapitre des prohibitions. Il faudroit avoir paſſé ſa vie à étudier le code ténébreux que les intéreſſés amplifient & interpretent à leur guiſe.

MAIS le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui ſur la librairie. Une cupidité ſubalterne a calculé qu'il lui ſeroit avantageux de s'emparer, ſans mot dire, de tous les livres étrangers. Alors tous les ballots qui renferment la penſée humaine, ont été confiſqués. C'eſt à qui ſe diſputera la propriété des typographes qui travaillent hors du royaume.

JE ne parle pas de ces livres ſcandaleux ou ſatyriques que tout gouvernement a droit de ſupprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes, utiles, avoués, réclamés par leurs auteurs. Tandis que les élémens qui compoſent le matériel du livre viennent de la France; ont mis en jeu ſes manufactures, ont ſervi ſon commerce & vont contribuer encore à la circulation intérieure ; un brigandage ſecret ſaiſira ces marchandiſes ſans aucune formalité légale. On crevera les ballots ; un mouchard adroit y gliſſera ſubtilement l'exemplaire d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra le prétexte

de la ſaiſie, ou plutôt de ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir du triomphe, avec les commettans qui s'empreſſeront à partager les dépouilles du typographe étranger.

Les hommes en place ignorent ſans doute que ces infamies s'operent ſous leurs noms ; que leurs créatures ont fondé un revenu annuel ſur ces exactions. Mais ces mêmes livres que la ligue ſecrete des brigands a fait mettre de côté, ſont bientôt retirés par eux, vendus, diſtribués. C'étoit d'abord à les entendre, un poiſon infernal qui alloit s'exhaler de ces ballots & peſtiférer la ville entiere. Quand le prétendu poiſon a paſſé par leurs mains, il a perdu toute ſa malignité ; on peut en amuſer le peuple, c'eſt-à-dire, faire entrer dans leurs poches tout le bénéfice des ſaiſies.

Le goût de la lecture eſt donc aſſujéti à un impôt tacite, qui, n'étant ni déclaré, ni fixe, redouble l'appétit de ceux à qui le produit en eſt confié. Ils commencent par tout prendre, les écrits raiſonnables & ceux qui ſont marqués au coin d'une licence effrénée, ſottiſe & génie, éloquence & galimatias : rien n'eſt exempt de leurs mains avides.

Ces glorieuſes conquêtes faites ſur la li-

brairie étrangere compofent des maffes énormes. Et que fera-t-on de tout ce papier noirci ? Le typographe abfent eft ruiné ; mais le livre n'eft pas détruit.

Il eft des faifies qui deviennent légitimes, quand elles tombent fur des libelles ou fur des écrits contre la morale. Mais faudroit-il envelopper dans la même profcription la fageffe & le cynifme, l'écrit inftructif & la fatyre impudente ?

Les livres qui ont cet odieux caractere, on fait bien de les mettre au *pilon*, c'eft-à-dire, de les broyer fous une machine faite exprès, & qui métamorphofe ces pages fcandaleufes en cartons utiles. Ils forment les tabatieres que chacun porte en poche. L'ouvrage impie & obfcene, mis en pâte & verniffé, eft dans la main du prélat ; il joue & badine avec l'objet de fes anciens anathêmes ; il prend du tabac dans ce qui compofoit jadis le *Portier des Chartreux*. Ainfi tout change & s'épure ; & pourquoi l'ame de l'auteur, dans une autre planete, ne fecoueroit-elle pas la fange où elle s'étoit plongée ?

CHAPITRE XIV.

Hôtel des Enfans-trouvés.

ON n'entre point dans l'hôpital de Enfans-trouvés sans ressentir une profonde émotion. Dans une grande salle sont plus de deux cents enfans nouveaux nés, couchés dans de petits berceaux rangés sur deux files. Ces petites créatures innocentes, que la honte, la misere ou l'insensibilité ont conduites dans ce lieu de miséricorde, sont abandonnées de leurs parens. La charité va leur donner la premiere goutte de lait, & ils périroient sans la main qui les a recueillis. Est-il au monde un spectacle plus touchant!

A qui appartiennent ces enfans? le prince & le savetier, l'homme de génie & l'imbécille ont pu également les procréér. Là, à côté d'un enfant de J. J. Rousseau, dort peut-être celui de Cartouche! Dans cette crêche où tous ces berceaux sont placés, le sang le plus noble est confondu avec le plus abject. Que d'idées cette vue fait naître!

SÉPARÉS à jamais du sein maternel, privés

des tendres careſſes, des ſoins vigilans d'une mere, ils ne recevront point d'elle ces premieres inſtructions qui ſe gravent dans l'ame en traits ineffaçables. Ils ne prononceront pas même ce nom ſacré. Quand le deſtin leur ſouriroit un jour, quand la fortune les combleroit de ſes dons, jamais ils n'embraſſeront les genoux d'un pere. La maiſon paternelle, aſyle du bonheur domeſtique; le devoir filial, ſi conſolant à remplir; tous ces liens ſi doux, qui nous attachent à la ſociété dès notre naiſſance & nous diſpoſent aux vertus, n'exiſtent point pour eux. La ſociété injuſte les flétrit du nom de bâtards; & pourtant qu'ont de commun ces enfans innocens avec le déréglement de ceux qui leur ont donné la vie?

HUIT mille enfans ſont dépoſés chaque année dans cette maiſon. On les reçoit à toute heure, ſans s'informer d'où ils viennent; & le lendemain ils ſont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires, qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à peu près la moitié dans les deux premieres années. Toutes ces foibles créatures, marquées en naiſſant du ſceau de l'indigence, enveloppées de langes que la pitié a découpées d'un ciſeau économe,

ſont deſtinées à une vie laborieuſe & pénible. La charité active qui pourvoit à leur ſubſiſtance eſt encore impuiſſante ; le grand nombre épuiſe ſes reſſources. Quoiqu'abondantes, elles deviennent inſuffiſantes.

PAUVRE enfant! ce qui rend ton ſort plus à plaindre, n'eſt point les travaux, la maladie, ni la mort ; la mort dans ton premier âge te ſeroit favorable. Mais pourras-tu échapper au danger d'une éducation négligée ? Tu n'auras pas dans ton enfance les leçons d'un pere dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retient pas les leçons d'un pere ! Et ton ame dégradée par le malheur ſuivra peut-être l'abandon où tu es tombé.

QUELQUEFOIS de jeunes amans, près de devenir époux, vont enſemble tenir un de ces enfans ſur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rouſſeau, *d'en donner autant à faire à d'autres.* Cette cérémonie eſt pour eux d'un heureux augure, & la relation qu'ils contractent leur devient chere.

L'HÔTEL-DIEU ſe trouve en face de l'hôpital des enfans-trouvés : comme ſi l'on eût voulu montrer que ces malheureux enfans n'a-

voient qu'un pas à faire pour y entrer. L'imagination alors les voit croitre & grandir ; mais pour supporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu'impose une société nombreuse. Elle les voit ensuite traverser la rue, & après avoir reçu là un berceau des mains de la charité ; aller chercher à deux pas le grabat qu'elle leur accorde encore pour y expirer. . . .

NON, je ne puis exprimer le sentiment pénible qui me saisit lorsque j'envisage ces bâtimens vis-à-vis l'un de l'autre. Pressé entre ces deux édifices, j'apperçois alors avec effroi tous les malheurs réservés à l'espece humaine.

EN traversant ces salles où dorment dans la *crêche* tous ces enfans qui ne sentent pas encore leur infortune, en contemplant leur physionomie douce, gracieuse & touchante, une idée m'a frappé. Qu'il me soit permis de la proposer aux princes, aux grands, aux riches, à tous ceux enfin qui possedent un superflu considérable.

ON a des manies puériles, vétilleuses, vicieuses ; & l'on n'en a point de vertueuses. Que d'argent pour des tableaux, des médailles, des bronzes, des fleurs, des coquilles, des oiseaux ! Comment ne se trouve-t-il point un amateur de

l'enfance, de cet âge riant, aimable, qui faffe élever fous fes yeux des enfans abandonnés qu'il adopteroit ? Tel homme a trente chevaux dans fon écurie, qui pourroit, s'il en retranchoit fix, voir croître autour de lui fix enfans dont il feroit le bienfaiteur. Quelle fête pour un cœur fenfible !

Quoi ! parmi tant d'hommes opulens, aucun n'a dit : j'éleverai de ces enfans qui n'ont point de parens ; je les adopterai. Vingt jolis garçons m'appelleront un jour leur pere : j'en ferai des citoyens ; un feul qui parviendra à la perfection d'un art quelconque, me récompenfera de tous mes travaux.

Les paffions ardentes, contrariées par les inftitutions fociales, ont peuplé ce féjour.
„ Ces enfans, (dit Shakefpeare avec fon éner-
„ gie accoutumée) dans l'acte vigoureux &
„ clandeftin de la nature, ont reçu une fubf-
„ tance plus abondante, & des élémens plus
„ forts que n'en peut fournir un couple épuifé,
„ qui va dans une couche infipide travailler
„ fans plaifirs à la création d'une race d'avor-
„ tons engendrés entre le fommeil & le ré-
„ veil. (*) Parmi tant d'individus, que de

(*) *Le Roi Léar*, acte I, fcene VI.

talens divers à cultiver ! Que d'ames fortes à diriger au bien ! Il ne faudroit qu'un cœur pour payer vingt annés de soins ; il ne faudroit qu'un homme de génie pour dédommager des frais d'éducation.

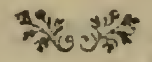
Il eſt bien étonnant que l'adoption connue chez les Romains, révérée par les ſauvages, ne ſoit pas en uſage parmi nous. La foule des néceſſiteux augmentant chaque jour en proportion du nombre des riches, une loi qui établiroit l'adoption feroit ſans doute une des plus utiles qu'on pût faire aujourd'hui en France. Le pere adoptif auroit tous les privileges de la paternité ſans en avoir les chagrins ; il ouvriroit ſon ame à l'ame qu'il trouveroit ſenſible & reconnoiſſante ; & celui qui montreroit des inclinations vicieuſes ne feroit plus ſon fils. L'enfant adopté perdroit totalement le nom de ſon pere & toute relation avec la ſource dont il ſort.

Qui ſait ſi l'hiſtoire naturelle ne s'éclairciroit pas encore par cette loi bienfaiſante ? Si l'homme n'eſt pas mieux connu, c'eſt que l'on n'a pas encore tenté les expériences ſuivies, qui tourneroient au profit des générations à venir. Qui ſait ſi, en élévant de

la même maniere vingt garçons nés le même jour & dans le même endroit, on ne parviendroit pas à quelque découverte neuve & importante ? & comme l'on diftingue les vins généreux & les fruits favoureux de telle année, fi l'on n'appercevroit pas de même des générations d'hommes plus actifs, plus éclairés, plus vigoureux les uns que les autres ?

J'AI eu occafion de remarquer que prefque tous les hommes nés en 1742 avoient une teinte marquée de génie & de folie, mais où la folie dominoit, tandis que les années antérieures & fubféquentes offroient des hommes d'un fens plus raffis.

JE laiffe à l'imagination le foin de développer ce que ce projet a de fécond; je ne fais que l'indiquer; mais fi je ne me trompe, j'apperçois dans cette loi une foule d'avantages pour la politique, la morale & l'hiftoire naturelle, qui doit fervir plus que jamais à nous éclairer fur toutes les étranges modifications de la curieufe efpece humaine.



CHAPITRE XV.

Cabale.

QUAND les auteurs tombent, ils se plaignent de la cabale; mais quand ils réussissent, c'est à leur propre mérite qu'ils attribuent le succès dans toute son étendue.

AUTREFOIS il y avoit des cabales contre la piece: aujourd'hui il y en a pour. Si l'on est sifflé à la premiere représentation, on se releve à la seconde. L'arrêt du parterre inflexible est cassé deux jours après par un parterre bénévole, qui met une espece de gloire à ressusciter l'auteur.

LA farce du *Barbier de Séville* tombe à plat à la premiere représentation. On juge la piece détestable; l'auteur en appelle, le public revient, & la piece est jouée trente fois de suite.

LE cabaleur en chef, qui jadis ameutoit tout un parterre, n'existe plus. Ce rôle singulier, & que j'ai vu dans ma jeunesse, s'est effacé & ne figure plus dans nos spectacles. Il se forme bien quelques petits pelotons d'auteurs infortunés & envieux; mais tous les accès

de la jaloufie ne font plus rien contre une piece qui recele de vraies beautés.

Il y a trois fortes de parterres ; celui des gens de lettres, qui ordinairement eft trop févere ; celui des gens du monde, qui n'a pas affez de fenfibilité : c'eft la troifieme portion du public qui fait apprécier l'auteur, & le récompenfer de fes efforts. Les auteurs de profeffion font de mauvais juges, parce que leur maniere propre eft trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui, & ne la recherchent pas pour eux-mêmes.

L'HISTOIRE du parterre pourroit fournir une foule d'anecdotes curieufes, qui décéleroient le tour d'efprit de la nation.

Peu de pieces bonnes ou mauvaifes, qui n'aient produit un bon mot, quelquefois plus fin & plus profond que l'ouvrage qui y avoit donné lieu.

De tout tems le parterre a été le fiege des brigues & des partis les plus échauffés. On s'eft difputé auffi vivement pour & contre la ftructure de quelques hémiftiches, que pour l'exportation des grains & la guerre d'Amérique. Ces véhémentes difcuffions paroiffent

toujours incroyables à quelques hommes de ſens, qui d'ailleurs aiment les vers & le théatre.

L'ORGUEIL des auditeurs a toujours été aux priſes avec la vanité de l'auteur. De ce conflit il en eſt réſulté des ſcenes très-plaiſantes, où le cœur humain ne s'eſt pas moins développé & montré nu, que dans les révolutions les plus ſérieuſes.

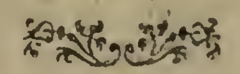
LE public veut que l'auteur ſoit modeſte. Le plus habile eſt donc celui qui ſait déguiſer ſon amour-propre, & qui ſemble prêt à l'immoler devant ſon arrêt : alors ſa déférence lui ménage le ſuccès. Le public aime à commencer la réputation d'un auteur; & puis quand elle eſt généralement établie, il ſe plaît à en retrancher. Il ne veut pas que l'arbre s'éleve trop haut, ni qu'il pouſſe ſes branches en toute liberté; il ſe réſerve le droit du ciſeau.

QUAND un auteur voit jouer ſa piece, tout au milieu de ſes craintes, de ſes alarmes, de ſes friſſons, il établit en lui-même un petit dialogue avec l'aſſemblée redoutable qui le juge. Ce moment inſpirateur lui fait naître de ſingulieres idées ; mais il ne les produit point au-dehors : c'eſt là ſon ſecret.

Je crois que la partie qui gouverne dans un état fait aussi ses petites réflexions mentales, & sourit en secret plus d'une fois; car on ne sauroit dominer le troupeau de l'espece humaine, en quelque genre que ce soit, sans être tenté d'en rire : c'est un mouvement involontaire.

Auteurs & rois, vos idées particulieres sont plus rapprochées que vous ne pensez; & votre coup-d'œil sur la masse des spectateurs, au moment où ils prononcent sur vous, a, si je ne me trompe, plus d'un rapport. Pourquoi ne conversez-vous pas plus fréquemment ensemble ? Vous pourriez vous communiquer des apperçus délicats, qui aideroient à savoir manier légérement la bride insensible qui mene le coursier ombrageux, mais docile; car, pour en imposer à un parterre tumultueux & à une nation en effervescence, les moyens, du moins je l'imagine ainsi, sont à peu près les mêmes.

Que de rois sifflés sur le grand théatre, qui, avec des riens, auroient pu se faire applaudir à toute outrance !



CHAPITRE XVI.

Lorgnettes.

Il y a des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, & qu'on braque à tout propos. D'excellens yeux dissimulent leur perfection pour user d'un instrument inutile, & qui n'annonce le plus souvent que l'affectation. N'en est-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame, du foyer de l'amour, & qui lui enleve ce trait si délicat, si tendre, que l'art & le caprice gâtent & défigurent ?

Que devient l'expression de cet organe éloquent, lorsqu'on ne peut l'appercevoir qu'à travers un crystal qui le fatigue ?

Que l'homme du jour craigne de montrer son ame toute entiere ; que, sachant qu'elle se réfugie dans les regards, il en voile le mouvement expressif ; que cette formule, favorisant son orgueil, le dispense de saluer, l'enleve aux rites officieux d'une politesse fatigante :

fatigante : je vois qu'il veut paſſer au milieu de la foule ſans y reconnoître perſonne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle dans nos promenades & nos ſpectacles ? Eſt-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues myopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ?

TANDIS que la lorgnette eſt dans la main de la hauteur & du dédain, la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvemens preſque convulſifs, qui déparent les plus beaux viſages.

ICI, c'eſt une prunelle vive & active qui fait ouvertement la guerre ; mais l'envie de bleſſer les cœurs eſt trop fortement caractériſée, & elle n'en atteint aucun. Là, c'eſt un regard languiſſant & étudié, qui ſe porte avec nonchalance à gauche & à droite ; elle croit ſe donner ainſi l'air du ſentiment, & l'on ne montre que le menſonge dans cet organe de la penſée.

ON apperçoit dans la même loge les deux extrêmes, l'air diſtrait & l'air agaçant, qui ont le même but. Je ne parle point de l'effronterie immobile de certains regards qui appartiennent à des femmes aguerries ; je parle

de cette affectation de promener inceſſamment ſes yeux, comme ſi la curioſité étoit toujours dans le même degré d'activité, & de détruire, par une pétulance bizarre ou une langueur menſongere, cette expreſſion naturelle que l'ame donne. La manie de lorgner fait grand tort à de très-beaux yeux; & les femmes, quelle que ſoit la foibleſſe de leur vue, devroient plutôt renoncer à voir l'objet lointain, que de défigurer ainſi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE XVII.

Philoſophie.

Il eût été peut-être à deſirer que l'idée de la *double doctrine*, que les anciens philoſophes enſeignoient ſuivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir ou ne pas s'ouvrir ſur leurs propres idées, fût tombée dans la tête des premiers écrivains de la nation. Ils n'auroient pas expoſé la philoſophie aux furieuſes & outrageantes déclamations des ſots, des igno-

mans, des méchans ; ils n'auroient pas encouru la haine & la vengeance des prêtres & des ſouverains. L'uſage d'une double doctrine auroit ſatisfait les génies élevés & les eſprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le repréſente, le repos public, exige quelquefois que l'on cache certaines vérités. Quand elles tombent ſans préparation au milieu d'un peuple, elles cauſent une exploſion qui ne tourne pas au profit de la vérité, & ne fait qu'irriter les nombreux ennemis de toute lumiere. D'ailleurs chacun ſe croit appellé à juger & à prononcer ſur ces graves & importantes matieres ; il en réſulte une confuſion & une diſcordance qui ne produiſent que du bruit ; les ſciences livrées indiſcrétement à tous les eſprits perdent de leur majeſté ; elles ſe dégradent ſous des mains téméraires, folles ou baſſes, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

Le but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conſerver la réputation des ſciences & de ceux qui les cultivoient ; mais une précaution ſage pour empêcher les eſprits eſclaves de toucher aux vérités politiques & morales, dont la diſcuſſion ne con-

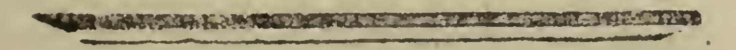
vient qu'aux ames généreufes, parce que les ames timides les abaiffent à leur niveau, tandis que les efprits violens déplacent au lieu d'arranger.

Un naturel pervers & corrompu décompofe la fignification précife des mots, & loge les idées les plus fauffes dans les termes les plus facrés. La multitude ne fait plus à qui elle doit demander l'inftruction ; & des nuages pâles, formés par les paffions les plus contraires à la recherche de la vérité, obfcurciffent les notions morales qui méritent le plus de refpect.

Ces réflexions font fuperflues, on le fait ; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des fciences : mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorfqu'on lit ces brochures licencieufes ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets, où les expreffions font dénaturées de leur véritable fens, où les mots qui réveillent l'attendriffement du fage font profanés, où l'on ne fait plus fi c'eft la folie ou la perverfité qui a pris la plume.

Ce paragraphe demanderoit un certain développement : ce fera pour un autre ou-

vrage ; il n'eſt applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien, & dont il faudroit combattre les principes ſans en indiquer les auteurs ; car on voudroit ménager ceux-ci, en ſéviſſant contre leurs dangereuſes idées.



CHAPITRE XVIII.

Point central.

APRÈS avoir conſidéré les différentes parties qui forment la police de la capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s'échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications ſortent du même tronc ! Comme les branches s'étendent au loin ! Quelle impulſion cette ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes voiſines ?

LA police de Paris a une correſpondance étroite avec la polico de Verſailles, de Saint-Germain-en-Laye ; & s'étendant plus loin, avec celles de Lyon & des autres villes provinciales : car on ſent bien qu'elle ſeroit imparfaite, ſi elle ne pouvoit ſuivre le per-

turbateur de l'ordre public, & si la distance de quelques lieues le mettoit à l'abri des recherches.

LA correspondance de la police parisienne ne se borne donc pas à son enceinte; elle regne plus loin, elle va jusqu'à Bruxelles; & c'est dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir se donner le plus de licence, que l'administration vigilante épie les discours & surveille ceux qui établiroient leur audace sur le degré d'éloignement.

AINSI la police de Paris, après avoir embrassé la France, pénetre encore en Suisse, en Hollande, en Allemagne; & quand il en est besoin, l'œil est ouvert de toutes parts sur ce qui peut intéresser le gouvernement. Quand il veut être instruit, il l'est à coup sûr; quand il veut frapper sérieusement, il est rare qu'il manque son coup.

ON comprend que la machine ne seroit pas entiere, & que son jeu manqueroit l'effet desiré, si elle n'embrassoit pas une certaine étendue. Il n'en coûte guere plus pour donner au levier la longueur nécessaire. Que l'espion soit soudoyé à Paris, ou à cent lieues,

la dépenſe eſt la même, & l'utilité devient plus grande.

Il eſt en politique des nuances ſi fines, que la police de Verſailles, par exemple, n'eſt plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractere ; il faut qu'elle compoſe inceſſamment avec des hommes attachés à la cour, & l'on conçoit au premier coup-d'œil qu'elle doit ſuivre un autre régime.

Ce qui eſt indifférent à Paris ne le ſeroit pas toujours à Verſailles ; & la ſévérité dont on uſe dans la capitale contre quelques déſordres, échoueroit auprès de la maiſon du roi & des nobles gardiens du trône.

Ces obſervations fondées ſur l'expérience admettent donc des différences eſſentielles dans les branches de la police ; il faut changer de poids & de meſure, ſelon les tems, les lieux, les perſonnes & les circonſtances. Il n'y a point de regles fixes ; on doit les créer ſur le champ, & les actions les plus verſatiles ont leur ſageſſe & leur raiſon.

Voila ce que les légiſlateurs en gros n'apperçoivent point : c'eſt à la pratique qu'il eſt reſervé de ſaiſir ces nuances ; il faut une

politique uſuelle, & pour ainſi dire journaliere, pour bien décider ſans précipitation, ſans foibleſſe & ſans rigueur, ce qui ſeroit une faute grave à Verſailles, une ſimple imprudence à Paris, une choſe indifférente à Lyon, & le tout ainſi réciproquement.

OR cette ſcience a non-ſeulement ſes détails & ſes fineſſes, elle a encore ſes variations & quelquefois même ſes oppoſitions. Il faut dans les adminiſtrateurs un coup-d'œil calme, une grande expérience du local, pour ſavoir frapper juſte, & frapper à propos ſans épouſer des terreurs imaginaires; ce qui, en fait de police eſt la plus grande faute qu'on puiſſe commettre.

OR vous, Lycurgue, Solon, Locke & Penn, vous avez fait de très-belles loix, des loix majeſtueuſes; mais auriez-vous deviné celles-ci? Quoique ſecretes, elles exiſtent; elles ont leur ſageſſe, & même leur profondeur. Quatre lieues de diſtance donnent aux objets de police deux couleurs qui n'ont entr'elles aucune reſſemblance; & il n'y a point de ville principale qui ne ſoit obligée, en modelant ſa police ſur celle de Paris, d'y apporter les plus grandes modifications. La

devise de tout lieutenant de police doit être celle-ci : *la lettre tue & l'esprit vivifie.*

CHAPITRE XIX.

Prédicateurs.

QUAND un moine s'ennuie dans son couvent, il compose quelques sermons, afin de jouir d'une plus grande liberté. Quand un prêtre veut sortir de la classe commune, & se mettre un peu en recommandation hors de l'enceinte du presbytere, il songe aussi à prêcher.

C'EST à qui attrapera un bon *avent* ou un bon *carême ;* car les honoraires augmentent selon les fonds de la *fabrique.* Tantôt il y a cent écus pour le prédicateur, tantôt il en a cinq cents.

LA loueuse de chaises influe sur le choix des sermoneurs ; elle stipule verbalement dans son bail avec la *fabrique*, qu'on choisira des orateurs accrédités, & elle hausse le prix en conséquence. Le jour du début elle prend des gardes à la porte de l'église,

& renchérit les chaiſes. Il faut la voir trotter dans le ſaint lieu ; on ne peut s'y aſſeoir que ſous ſon bon plaiſir : elle vous fait la loi.

ENTREZ dans une égliſe. Si la loueuſe de chaiſes a la mine humble, le prédicateur eſt médiocre ; mais ſi elle eſt inſolente, aſſeyez-vous.

TOUS ces ſermoneurs rêvent d'aller prêcher à la cour ; ils ſe bercent tous de cette eſpérance, à peu près comme le jeune rimeur, en fabriquant ſes vingts premiers vers, ſonge à l'académie françoiſe. C'eſt qu'un *carême* à la cour rapporte bien mille écus, conduiſoit autrefois à de bons bénéfices, & même à une abbaïe. Autre avantage. Le jeudi ſaint on dit en face au roi de France tout ce qu'on veut lui dire ; il écoute d'un bout à l'autre la *veſpérie* du prédicateur, avec toute ſa garde, & il ne fait pas le moindre geſte d'improbation. Pluſieurs même ont paſſé les bornes ſans qu'il en ſoit rien réſulté : ce n'étoit qu'un ſermon.

ON diſtribue la liſte imprimée des prédicateurs, & c'eſt à vous de vous décider d'après leur réputation. L'un eſt admiré de la

petite bourgeoisie, l'autre attire les gens à équipage.

Il y a de quoi s'amuser pour un observateur, en allant, dans le tems du carême, d'église en église. La différence des états & des caracteres frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs si uniforme. Ici, c'est un gros moine tout bouffi & tout suant, qui s'agite dans sa robe crasseuse; là, vous verrez un prêtre de paroisse, qui, vêtu d'un surplis blanc, dans un élégant costume & frisé *à la déiste*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux, des fleurs de rhétorique; il fait briller sa parasite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, & les dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

Plus loin, c'est un fanatique bourru, qui se déchaîne, écume & se transporte contre ce qu'il appelle la *philosophie* & les *philosophes*. Il veut pénétrer son auditoire de sa pieuse rage; il tonne devant des jansénistes qui sont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui sont venus aussi; mais pour rire tout bas des contorsions & du style de l'énergumene.

Tout sermoneur, en descendant de

chaire, obtient une collation : il eſt en nage, il faut qu'il change de chemiſe. Le bedeau lui apporte du vin & du ſucre ; & cette bouche qui vient de foudroyer l'auditoire, d'annoncer le terrible jugement dernier, l'anathême épouvantable de la damnation éternelle, radoucit ſa voix tonnante, & dit aux dames : *prenez ce macaron, mangez ce maſſepain, partageons, de grace, ce biſcuit.*

Les dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apoſtoliques aux travaux de la guerre ; l'éloquence de la chaire a ſes martyrs.

On complimente l'orateur ; c'eſt le moment de ſon triomphe. Il avale les louanges & les ſucreries. Tous les abbés de la paroiſſe le félicitent d'avoir terraſſé *la philoſophie moderne ;* & il eſt encore humble d'un pareil ſuccès.

Le plus beau droit du prédicateur eſt de n'être jamais interrompu, quoi qu'il diſe ; il acheve toujours ſon monologue en paix. Il a encore le privilege excluſif de débiter les phraſes d'autrui pour les ſiennes. Jamais les journaliſtes ne s'aviſeront de relever les orateurs qui auront débité des pages entieres de la célebre traduction des *Nuits d'Young.* M. le Tourneur prê-

che à Paris & dans les provinces par la bouche de maints abbés & de maints religieux ; cela me fait grand plaiſir. Je m'arrête alors & j'écoute. Toutes les richeſſes de la langue françoiſe ſortent de deſſous un capuchon.

POINT de métier plus aiſé que celui de prêcher des ſermons ; il ne faut que de la mémoire & une prononciation paſſable. On eſt même diſpenſé des fatigues de toute compoſition, quand on connoît le magaſin dont je vais parler.

SUR le mont Saint-Hilaire eſt un parcheminier (que ne trouve-t-on pas dans ce ſingulier Paris !) qui tient depuis long-tems la plus étrange boutique qui ſoit dans toute l'Europe. Dans une vaſte armoire, il a entaſſé les manuſcrits de deux à trois mille ſermons râmaſſés de toutes parts, & qu'il a fait copier par des ſcribes de toute eſpece.

QUAND le jeune eccléſiaſtique, qui s'eſt vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phraſes oratoires, ne ſe ſent pas inſpiré, d'un pied furtif il va à neuf heures du ſoir dans la boutique cloſe du vendeur de ſermons.

L'ARMOIRE s'ouvre, on le prévient. Que voulez-vous, Monſieur l'abbé ? une *Conception*, une *Nativité*, une *Aſſomption ?* Voilà

quinze *Jugement dernier*, douze *Pardon des injures*, trente-deux *Passion :* choisissez. - - Non, dit le diacre, c'est une *Conception immaculée* qu'il me faut. - -

UNE *Conception immaculée ?* Mais cela n'est pas si commun que le reste. - - Il me la faut Je voudrois de plus un sermon *sur la vaine gloire*, & puis y joindre un panégyrique de la Madelaine, considérée comme non pécheresse. - - Je vous entends, monsieur, je n'en ai que trois copies; après les *Conceptions*, les *Madelaines non pécheresses* sont ce qu'il y a de plus rare. Je ne puis vous les céder qu'à huit livres piece. Si vous vouliez des *Sermons de charité*, ou des *Grandeurs de Dieu*, je vous les passerois à cinquante sols.

L'ABBÉ monte sur une chaise, armé d'un flambeau; choisit parmi ce tas d'écritures, ne marchande guere, emporte sous sa soutane à pas précipités un bon rouleau de ces pieux manuscrits, s'enferme, pille des phrases à droite & à gauche, fait un *centon* de tous les morceaux dérobés & que personne ne réclamera. Son sermon & son panégyrique ainsi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme assurance, & les vingt écus qu'il

a laiſſés chez l'homme à la grande armoire, fructifieront au centuple.

QUAND un ſermoneur eſt venu à bout de ſe compoſer de cette maniere un *Avent* & un *Carême*, ce qui peut ſe monter à une vingtaine de diſcours, & qu'il les a bien appris, il eſt auſſi ſûr de ſon exiſtence, qu'un comédien qui ſait un pareil nombre de rôles. L'eccléſiaſtique peut parcourir toutes les provinces du royaume : par-tout il trouvera des chaires à battre, comme l'autre des planches à fouler.

EH bien, tous ces ſermons ſont bons, excellens, quoique mauvais ; ils contiennent toujours quelques principes de morale ; car elle a cela d'admirable qu'elle intéreſſe tous les cœurs, quel que ſoit le ſtyle. Le peuple ennuyé des cantiques latins qu'il ne comprend pas, ſe réveille lorſqu'il entend un prêtre qui lui parle françois. Qu'importe qu'il ait volé ſes phraſes à tous les orateurs décédés ! Les idées ſorties de la favorable armoire, n'en ſont pas moins bonnes. Il les diſtribue au peuple qui a beſoin d'inſtructions. Pour peu qu'il déclame avec juſteſſe, l'éloquence paroît jaillir de ſa tête. Il touche, il pé-

netre, il attendrit; & les traits empruntés de l'heureuſe boutique font impreſſion aux deux bouts de la France.

Les ſpectacles où la morale touchante eſt montée ſur la ſcene ne s'ouvrent qu'à prix d'argent. La morale chrétienne retentit ſous les voûtes des temples, & il n'en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces ſermons quelques paſſages qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme, & celui qui les entend ſe parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l'auditoire eſt nombreux, moins la parole eſt perdue; car chacun s'applique en ſecret ce qui lui convient.

Les habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques diſcuſſions de myſteres & de dogmes; ils ſe ſont rapprochés des proteſtans, ſi ſupérieurs en ce genre aux catholiques.

La prédication chez les proteſtans eſt ſimple, populaire, inſinuante, remplie de détails fins, propres à être ſaiſis par tous les caracteres: elle n'eſt ni orgueilleuſe ni dure; la controverſe, ſource de tant de querelles, en eſt bannie. Ces diſcours prononcés au peuple

chaque

chaque dimanche font une partie confidérable du culte. Le catholique, le luthérien, l'anglican peuvent les entendre avec édification; & plus d'un bon pafteur efpere qu'un jour tous les chrétiens réunis prieront Dieu de la même maniere.

Les prédicateurs catholiques, qui affectent de dédaigner les prédicateurs proteftans, ne les connoiffent pas; ou bien ils obéiffent aux préjugés que leur infpire quelquefois leur double état de prêtre & d'écrivain académique. Jacques Saurin, fans parler des autres, vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous fes difcours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours fa fublime apoftrophe à Louis XIV : *Et toi, prince, que j'honorai jadis comme mon roi, & que je refpecte maintenant comme le fléau de Dieu; tu auras auffi part à mes prieres!*

Le prédicateur que j'ai entendu & fuivi avec plus de plaifir, c'eft le P. Élyfée, Carme-déchaux. Il a du ftyle, de la raifon & de la dignité.

On a fait beaucoup de livres fur l'*éloquence de la chaire*, comme on a fait beaucoup de poétiques pour l'art du théatre. Il fe trouve

que ceux qui ont fait les meilleurs ſermons, comme les meilleurs drames, n'ont ſuivi aucun des préceptes donnés.

CHAPITRE XX.

Parcs.

TERRES incultes & qui ne ſont pas rares aux environs de Paris. Ce vaſte enclos fermé & ſolitaire s'ouvre une fois l'année pour recevoir ſon ennuyé poſſeſſeur. De triſtes marronniers jettent leurs fruits épineux dans les allées. Ce terrein eſt perdu pour l'agriculture, & l'impôt qui devroit le frapper, le reſpecte. Si la charrue s'étoit promenée ſur ces terres en friche, le collecteur feroit venu & n'auroit fait aucune grace au cultivateur laborieux. Mais dès que la terre eſt oiſive à l'exemple du maître, elle écarte la taxe qui va fondre ſur le champ où fleurit la vigne, où croiſſent les épis.

CES parcs recelent du gibier qui n'appartient pas aux propriétaires; il eſt au roi; lui ſeul a droit de le tuer. Les murs qui ceignent

ces enclos, s'ouvrent quand il veut y entrer. On fait ſortir le gibier quand Sa Majeſté eſt dans la plaine, afin que toute piece paſſe à la portée de ſon fuſil.

CHAPITRE XXI.

Francs-Maçons.

LES francs-maçons ne ſont point perſécutés à Paris ; on leur laiſſe tenir loge tant qu'ils veulent ; *loge d'adoption*, ou loge à femme. Ils n'ont pas rencontré un marquis Taſcani, Florentin ; qui, ſous l'autorité de Sa Majeſté Catholique, a pourſuivi avec la plus grande rigueur une ſociété qui s'eſt fait une loi de ne parler jamais ni de religion ni d'affaires d'état.

LES loges de francs-maçons s'ouvrent, & l'on n'a point empriſonné *les freres* ; on ne les a point mis au ſecret de juſtice comme à Naples. Les francs-maçons mangent, boivent enſemble, font de la muſique, liſent des vers ou de la proſe, ſans qu'aucun miniſtre ſoit tenté d'imiter la bizarre adminiſtration du Florentin, qui probablement voulant perdre quel-

ques jeunes ſeigneurs *maçons*, qui approchoient du roi, enveloppa dans la proſcription toute la ſociété. On a dû bien rire de la fougue du Florentin, lorſqu'il fut renvoyé, & que cette grave affaire ſe fut tournée en plaiſanterie; car c'eſt ainſi qu'elle devoit finir.

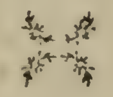
Les francs-maçons rigoureux trouvent un ſi grand relâchement dans les aſſemblées maçoniques qui ſe tiennent à Paris, qu'ils regardent tous les francs-maçons de la capitale comme des profanes qui s'occupent d'enfantillages. Ils ont tort.

Les *fendeurs*, les *dévorans*, les *gavots* ſont preſque inconnus, parce que ces ſociétés fondées par la néceſſité & le beſoin, & qui ſe rendent, dans les forets ou dans les lieux déſerts, des ſervices importans, ont dû ſe fondre dans un tourbillon où l'on ne cherche que la diſtraction, l'amuſement, le goût du plaiſir. Voilà le ſeul nœud de ces petites aſſociations qui, n'ayant point l'eſprit de parti, ſont fort éloignées de tout fanatiſme; & il n'y a que le fanatiſme, comme l'on ſait, qui faſſe les bandes, les ſectes, & les bonnes confréries.

Aussi la police laiſſe-t-elle en repos toutes ces aſſemblées nouvelles, qui, loin de l'in-

quiéter, ne lui déplaifent pas; & les hommes qui ont le befoin & le plaifir de fe raffembler, s'embarraffent peu du figne qui les réunit, pourvu qu'ils s'affemblent.

La loge des *neuf fœurs* s'eft diftinguée par des fêtes brillantes qu'on pouvoit regarder encore comme des feances académiques. Le charme de la littérature en faifoit le principal agrément. On a vu tous les hommes célebres & contemporains fraternifer dans cette loge, malgré la différence de leur art. Ce rapprochement unique avoit un intérêt qui prêtoit à la réflexion. Plufieurs loges joignent à leurs travaux la pratique affidue de la bienfaifance; & on a honoré publiquement une pauvre fruitiere qui, ayant onze enfans, en avoit adopté un douzieme avec le fentiment de la tendreffe & le courage de la charité. Cette récompenfe de la vertu fans fafte a été imaginée par des francs-maçons; ils s'amufent, & ils font charitables.



CHAPITRE XXII.

Latrines publiques.

ELLES manquent à la ville. On eſt fort embarraſſé dans ces rues populeuſes, quand le beſoin vous preſſe ; il faut aller chercher un privé au haſard dans une maiſon inconnue. Vous tâtez aux portes & avez l'air d'un filou, quoique vous ne cherchiez point à prendre.

AUTREFOIS le jardin des Tuileries, le palais de nos rois, étoit un rendez-vous général. Tous les chieurs ſe rangeoient ſous une haie d'ifs, & là ils ſoulageoient leurs beſoins. Il y a des gens qui mettent de la volupté à faire cette ſécrétion en plein air : les terraſſes des Tuileries étoient inabordables par l'infection qui s'en exhaloit. M. le comte d'Angivillers, en faiſant arracher ces ifs, a dépaïſé les chieurs qui venoient de loin tout exprès. On a établi des latrines publiques, où chaque particulier ſatisfait ſon beſoin pour la piece de deux ſols ; mais ſi vous vous trouvez au faux-bourg S. Germain, & que vos viſceres ſoient relâchés, aurez-vous le tems d'aller trouver l'entrepre-

neur? L'un ſe précipité dans une allée ſombre, & ſe ſauve enſuite; l'autre eſt obligé, au coin d'une borne, d'offenſer la pudeur publique; tel autre ſe ſert d'un *fiacre* ou d'une *vinaigrette*; il transforme le ſiege de la voiture en ſiege d'aiſance: ceux qui ſe ſentent encore des jambes, courent à demi-courbés au bord de la riviere.

AUJOURD'HUI les quais qui forment une promenade & qui ſont un embelliſſement de la ville, révoltent également l'œil & l'odorat; il n'appartient peut-être qu'à un médecin de ſe promener de ces côtés là: ce ſeroit pour lui un véritable thermometre des maladies régnantes; il ſauroit dans quelle ſaiſon de l'année les eſtomacs manquent de ton; & la mal-propreté publique tourneroit du moins au profit du génie obſervateur.

MAIS les médecins ſont devenus orgueilleux; ils ne regardent plus à la chaiſe percée; ils ſe moquent même des inſpecteurs d'urine. Ils dédaignent avec hauteur une ſcience nouvelle, longuement écrite & grandement caractériſée ſur les quais de la capitale. C'eſt là où ſe réfléchit ſans voile l'état de tous les ventres actifs & paſſifs; & les médecins vont feuilleter les

livres poudreux des bibliotheques, tandis qu'ils ont ſous les yeux la vraie démonſtration des épidémies, occaſionées par la nature des alimens, ou par l'inclémence de l'air.

ET d'où vient ce dédain ? Autrefois ils étoient obligés de voir. On leur demandoit plus encore. Voici les propres mots d'un réglement fait par Henri II : „ Sur les plaintes (dit le roi) „ des héritiers des perſonnes décédées par la „ faute des médecins, il en ſera informé & „ rendu juſtice comme de tout autre homicide, „ & feront les médecins-mercenaires tenus de „ goûter les excrémens de leurs patiens, & „ de leur impartir toute autre ſollicitude ; „ autrement ſeront réputés avoir été cauſe de „ leur mort & décès. „

NOUS ne renvoyons pas les médecins au réglement de Henri II ; nous diſons ſeulement qu'ils pourroient faire dans la capitale les obſervations les plus détaillées, les plus amples, les plus ſuivies, juger des formes & des ſimilitudes, étudier enfin ces phyſionomies mortes, mais qui parlent encore. Si l'on établit quelque jour des *latrines publiques*, ils regretteront peut-être alors la ſcience expérimentale décédée, qui s'offroit pour les inſtruire ; & ſi

l'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la riviere, l'état du ciel, le vent, le degré du barometre, pourquoi à ces obſervations météorologiques ne joindroit-on pas *l'état des quais ?*

LES endroits où l'on a mis pour inſcription, *défenſe, ſous peine de punition corporelle, de faire ici ſes ordures*, ſont juſtement ceux où ſe rendent les affairés. L'inſcription, au lieu de les écarter, ſemble les inviter. Il ne faut qu'un exemple iſolé pour amener trente compagnons.

TEL eſt le réſultat d'une immenſe population. Toute ſéance à table en exige une à la garde-robe ; & puiſqu'il y a des auberges publiques, pourquoi n'y a-t-il pas auſſi des latrines ?

LES perſonnes les plus propres & les plus délicates, dont l'imagination eſt toujours fleurie, ne vivant point avec ces hommes impolis, qui ſatisfont groſſiérement les beſoins de la nature, les repouſſant même loin d'elles & de leur ſociété, ſont obligées néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils dépoſent en plein air. Les excrémens du peuple avec leurs diverſes configurations, ſont

inceſſamment ſous les yeux des ducheſſes ; des marquiſes & des princeſſes. O quelle moralité n'y auroit-il pas à faire là-deſſus ! Mais, quel dommage ! on ne lit plus Rabelais.

Les femmes ſur ce point ſont plus patientes que les hommes ; elles ſavent ſi bien prendre leurs meſures, que la plus dévergondée ne donne jamais le ſpectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaſte. Les obſervations deſirées des médecins, ſi un jour elles avoient lieu, ne pourroient déterminer, d'après la notoriété publique dont nous parlons, que les tempéramens maſculins ; il faudroit recourir ailleurs pour conſtater celui des femmes.

CHAPITRE XXIII.

Égouts publics.

La magnificence romaine s'imprima ſurtout dans ces utiles établiſſemens, néceſſaires à la ſanté, à la vie des citoyens. Des édiles etoient principalement chargés de leur entretien, & puniſſoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

IL fut conſtruit à Paris un grand égout, appellé l'*égout Turgot*, parce qu'il fut ordonné dans le tems qu'il étoit prévôt des marchands.

CE grand égout commence au bas de Ménil-Montant, parcourt de là du côté du nord preſque la moitié du circuit de la ville de Paris. Un grand nombre des égouts particuliers des rues verſent dans ce grand égout, dont l'embouchure eſt dans la riviere de Seine, à l'une des grilles de Chaillot.

CET égout aſſez vaſte & profond n'étoit point couvert, les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavoit à l'aide d'un réſervoir & d'une pompe. Quelques muids d'eau ſuffiſoient pour entraîner les immondices.

IL a plu au corps de ville de vendre le terrein de cet égout; on l'a couvert, on a permis de bâtir deſſus, avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuiſines & des latrines; précaution inutile ſans doute, par la facilité de s'en affranchir. C'étoit viſiblement enfermer des foyers peſtilentiels.

DÈS 1778, on s'apperçut dans le faux-bourg S. Honoré qu'une odeur putride ſe répandoit

& incommodoit beaucoup les voiſins, de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le Coliſée, pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. Quelques citoyens de ce faux-bourg, peu inſtruits, attribuerent cette odeur à la piece d'eau du Coliſée. La véritable cauſe de l'odeur infecte répandue dans le faux-bourg, vient de ce que les égouts des cuiſines & les ſieges des latrines verſent inceſſamment dans ce grand égout; abus inconcevable. Ce grand égout, dans l'état où il eſt, ne ſera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger, aucun ouvrier ne pourra eſſayer d'y entrer; il y perdroit la vie. Quel ſera le remede aſſez prompt, aſſez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abîmes de putridité? Il n'y en a plus; la moindre ouverture forme un éolipyle dangereux; l'air & les rayons du ſoleil abſorboient du moins auparavant ces terribles exhalaiſons. Ainſi l'intérêt de quelques particuliers a empriſonné la peſte dans un quartier ſalubre. Puiſſe-t-elle ne pas s'échapper! ou recourons du moins aux chymiſtes modernes, qui ſe jouent de tous les myaſmes meutriers, & qui offrent de deſcendre dans les latrines

avec la même confiance qu'un danſeur de la foire voltige ſur la corde lâche ou tendue.

CHAPITRE XXIV.

Cabarets borgnes.

AUTREMENT dits *tavernes*. Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs; j'y ſuis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, & cela vous épargnera quelques ſenſations déſagréables.

C'EST là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchiſe qui mérite d'être obſervée; car les paſſions qui ſont à nu, ont une originalité piquante.

CURIEUX de voir ce monde, (placé dans le monde élégant) je me couvris un jour d'une redingote brune, & je m'enfonçai dans un faux-bourg. J'entrai au lieu déſigné, & je demandai à ſouper. Il me fut ſervi ſur un bout de table; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une ſalle, où étoit une longue table qui pouvoit contenir ſoixante couverts.

SUR les dix heures du ſoir, je vis tout-à-coup entrer tumultueuſement dix-neuf pen-

dards, ſeize créatures & dix enfans, qui s'emparerent de la table, la chargerent de débris de viande, poiſſons, légumes, morceaux de pain; puis l'on fit venir du vin, qui ne fut pas ſervi dans des pintes de plomb, mais dans des vaſes de grès.

Je fis ſemblant de ſortir, & me jetai dans un petit cabinet, d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

Cette horde qui devenoit plus nombreuſe, jeta tout-à-coup ſur la table; tant en monnoie qu'en liards, une ſomme de quatre-vingt-quatorze livres dix-ſept ſols neuf deniers, dont ces mendians ne paroiſſoient pas ſatisfaits, diſant que la ſurveille leur recette avoit paſſé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *tréſorier*. Un autre qui avoit le titre de *maître de garde-robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre conſidérable de vieux bas, ſouliers, culottes, habits, jupons, & promit que le tout ſeroit remis à leur frippier de l'abbaye Saint-Germain. On eſtima qu'il retireroit de ces guenilles au moins deux louis. Tel étoit le ré-

ſultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues & les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin, dont ils bûrent vingt-deux pots, plus quatre bouteilles d'eau-de-vie ; ils conſommerent auſſi deux livres de ſucre, un quarteron de tabac à fumer, ſeize cotterets & fagots.

De ces femmes, pluſieurs avoient des enfans qu'elles allaitoient & torchoient. Les chiens étoient de la partie, & c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer ſingulièrement leurs chiens ; car ils les embraſſoient & leur parloient avec une affection ſentimentale que n'a pas la plus jolie femme baiſant ſon épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroiſſoit le chef calculateur ; il régla les comptes, diſtribua l'argent, & parla long-tems des affaires de la ſociété. Il s'agiſſoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe, de vieilles hardes, & de les dépoſer chez tel gargotier qui les acheteroit en maſſe.

Cette eſpece d'hommes ne connoît ni la diſſimulation ni l'hypocriſie. A la moindre contradiction, le viſage de telle femme ſe tuméfioit ; l'autre juroit avec emportement :

mais les hommes cédoient constamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, & une femme ayant pris au collet un homme & le secouant vigoureusement, son voisin calma tout-à-coup sa colere, en lui disant : *assieds-toi, c'est une femme qui parle.*

Les femmes criailloient & les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expressions. Elles avoient un caractere de liberté absolue, & leur idiôme grossier rendoit facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formoit un ramas de mendians, de chiffonniers, de ces revendeurs & revendeuses qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de suite ; ils sembloient se deviner plutôt que de converser entr'eux. Quoiqu'on fît dans ce tems là la chasse aux mendians, & qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlerent point de cette persécution : ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés, leur profession étant mixte.

Il m'est impossible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot ; mais leur langage étoit précis, énergique,

gique, & aucun d'eux ne tardoit à répondre : ils s'entendoient parfaitement & avec rapidité.

La religion & l'état n'auroient rien eu à reprendre à leurs diſcours. Ils juroient, il eſt vrai, ils employoient fréquemment le ſaint nom de Dieu ; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaiſe habitude, ainſi que chez pluſieurs pariſiens qui ne ſont pas de la claſſe des gueux.

Leur ſouper étoit des reſtes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d'une noce ; ils mangerent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amuſent. Tout ſe conſomme à Paris ; la chymie a beau décompoſer les alimens & nous parler de ſes gaz, l'eſtomac robuſte ne connoît pas tous ces nouveaux ſyſtêmes, vrais ou faux, utiles ou erronés.

Par la même raiſon que Winſlow, ayant trop étudié l'anatomie déliée de nos fibres, n'oſoit ſe baiſſer pour ramaſſer une épingle, dans la crainte de ſe rompre une fibrille à lui connue ; de même le chymiſte n'oſe quelquefois manger, de peur de s'empoiſonner.

Le gueux qui ignore ce que révelent le ſcalpel & le creuſet, mange ce qu'il trouve, ainſi qu'il ſe charge du fardeau qui lui eſt offert.

La délicateſſe ne régnoit pas parmi eux, mais il y avoit profuſion. Ils ſe faiſoient ſervir d'une voix aſſez impérative, eux qui me paroiſſoient ne devoir commander à perſonne. Le garçon du cabaret, en veſte blanche, étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux.

Bientôt étourdi du bruit & ſuffoqué d'une odeur déſagréable, je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché: & prenant le garçon à part, je lui demandai où tout cela coucheroit. Il me répondit: pluſieurs demeurent dans les environs; mais le plus grand nombre n'uſe pas de draps blancs: car ils couchent tous enſemble ſur de la paille, faiſant chambrée commune.

Dans d'autres bouchons, j'ai eu occaſion de voir ce qu'on appelle *boire pinte*, ou *chopine*. La pinte eſt ſur une table de bois informe à deux pieds de diſtance d'un ménétrier qui fait danſer une populace de dé-

guenillés; c'eſt un ſoldat & une ſervante qui boivent enſemble; c'eſt le rire & la miſere qui s'accollent près de ce vaſe de plomb enduit d'une craſſe rouge.

S'IL ſurvient une rixe à la ſuite des fumées du vin frelaté, le jurement & la main partent enſemble; la garde accourt, & ſans elle cette canaille qui danſe alloit ſe tuer au ſon du violon. La populace, accoutumée à cette garde, en a beſoin pour être contenue, & ſe repoſe ſur elle du ſoin de terminer les fréquens débats qui naiſſent dans les cabarets.

CE qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette ſoldateſque, ce guet qui met le *holà*, eſt compoſé de ſavetiers habillés de bleu, qui le lendemain quand ils auront dépoſé leur fuſil, feront arrêtés à leur tour s'ils font tapage, après avoir vidé la pinte de plomb. Ainſi c'eſt le petit peuple qui agit ſur le petit peuple; les recrues du guet ne manqueront point : on appelle ces ſoldats, *les ſoldats de la Vierge Marie*, parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les ſoldats du pape. Quand on leur voit faire l'exercice, on rit involontairement. Toute la troupe eſt

aſſurée d'une longue vie ; ils ne riſquent que quelques taloches quand le délinquant eſt ivre & récalcitrant ; & alors ſerrant les menottes à celui qui a réſiſté, ils s'en vengent cruellement. Les coups de croſſe de fuſil, qu'ils n'épargnent pas à la populace, font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui repréſente le guet, n'avoit que des houſſines, ce qui ne bleſſoit pas comme le canon du fuſil, ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela, par dériſion, *ganter* un homme. Quelquefois ils paſſent les bornes de la ſévérité, & cela devient révoltant.

Les vins, la bierre & les liqueurs ſont toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets & tabagies où s'abreuve la multitude, & je ne ſais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoiſonneurs. Un conſeiller au parlement, dans ce ſiecle, opina à la mort contre un cabaretier falſificateur, ſoutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis enſemble.

Ces perfides diſtributeurs qui alterent un

breuvage fait pour reſtaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux mêmes ſans doute les funeſtes accidens qui doivent réſulter de leurs mélanges. Plus inſtruits, ils ne s'expoſeroient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit ſimple & raiſonné, qui inſtruiroit tout-à-la-fois le cabaretier & le peuple; qui feroit ſentir d'un côté l'énormité du crime, & de l'autre le danger, feroit très-utile, ſur-tout s'il indiquoit encore le remede contre les accidens de la boiſſon frelatée.

Qui fera donc un catéchiſme à l'uſage du peuple pour lui donner à la fois quelques idées ſaines de morale & de phyſique?

CHAPITRE XXV.

Lettres de Cachet.

Je ne rechercherai point quand & comment elles ont commencé. Elles exiſtent, qu'importe leur origine? Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure ſe voit priſonnier par la même force qui arrêteroit un prince du ſang dans ſon palais.

L'auteur auroit-il bonne grace de se plaindre quand son Altesse Royale obéit tout aussi promptement que lui ?

Clovis, Charlemagne, Hugues-Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela est démontré. Louis XIV & Louis XV en ont distribué une belle quantité, & n'en soupoient pas moins de bon appétit. Cela n'est que trop vrai.

Blackstone les condamne ouvertement. Linguet, sorti *de la Fosse aux lions*, *de la moderne Babylone*, ne fera plus l'éloge des gouvernemens qui les distribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* sont contraires au droit naturel ; que tout homme est né ici-bas avec l'entiere propriété de sa personne ; que le sieur *Henri* ne peut pas couper sa promenade légalement ; mais tous les livres possibles ne détacheront pas une seule pierre des crénaux de la Bastille, n'abaisseront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, & n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaisseur des verrous. Le geolier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur ; il continuera ses fonctions silencieuses ; & le philosophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que

les lettres de cachet, en recevra une le lendemain. Trois cent mille hommes, cinq cent millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions & tous les auteurs dans cent Bastilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'arrêté de la part de Sa Majesté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de reposer dans sa mémoire. La petite *estampille* (*) vous a fait passer rapidement les *guichets*, & la signature de la main auguste, qu'on liroit avec respect, seroit du moins une consolation pour le pauvre prisonnier qui se diroit à lui-même: *le roi de France sait que je suis ici; sa volonté soit faite!*

Mais cette petite *estampille* désœuvrée, qui dans un moment de mauvaise humeur peut se promener un dimanche à Versailles dans un certain cabinet sur des feuilles de papier, & qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade restaurante; ô voilà ce qu'on

(*) L'étranger ne manquera pas de demander qu'est-ce que l'*estampille*? Je lui ôterois tout son plaisir, si j'allois lui expliquer tout de suite ce que c'est. Qu'il s'enquierre.

ne ſauroit digérer! Or il faut avouer qu'on ne peut enviſager qu'avec un peu d'effroi (quelque ferme que l'on ſoit) un *eſtampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant; mais qui, d'un coup de *griffe* alongé par diſtraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus & pointus de certains animaux qui marchent ſur la terre ou qui planent dans l'eſpace des airs.

COMBIEN délivre-t-on de lettres de cachet année courante? je n'en ai point la liſte; ce que je puis affirmer, c'eſt qu'on n'en accorde pas autant qu'on en demande: on en refuſe. Peſez bien ce mot, cher lecteur, & diſpenſez-moi du dangereux commentaire.

LES priſons d'état ſont déſertes, en comparaiſon de ce qu'elles contenoient de priſonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu: enfin l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne, & l'on ne revient pas du *cordeau* aſiatique.

LE cardinal de Fleury a ſigné trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'étoit un peu trop dans toute affaire quelconque. Les Janſéniſtes ne ſont plus empriſonnés, & le trône de Pha-

ramond ne paroît pas pour cela en grand danger.

TANT d'alarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zele des *eſtampilleurs*, qui apperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumieres & de modération. Il faut leur en ſavoir gré.

CES empriſonnemens arbitraires & indéfinis ne peuvent tomber, à tout prendre, que ſur un très-petit nombre d'hommes ; c'eſt-à-dire, ſur les agens publics & ſecrets des *affaires d'état* quand ils prévariquent, ou ſur ceux dont la plume ou la langue eſt trop indiſcrete. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix ne ſont pas dignes d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts & demi des Pariſiens ont plus peur d'un commiſſaire que d'un *eſtampilleur*.

LE tems n'eſt plus, il eſt vrai, où la vengeance & l'or commandoient ou achetoient des *lettres de cachet* ; où il y avoit un bureau ouvert à toutes les paſſions violentes, ſourdes ou cupides, où l'on avoit le tarif des empriſonnemens. Ce tems que j'ai vu eſt abſolument paſſé, Dieu ſoit loué.

LA *lettre de cachet* enferme ou exile. L'exil

eſt devenu depuis peu plus commun que l'emprisonnement ; c'eſt d'abord une économie pour l'état. Enſuite ne vaut-il pas mieux reſpirer l'air au fond d'une province, même dans le lieu le plus ſauvage, que d'entendre le cri lugubre des ſerrures, ſous la rude main *des porte-clefs*, plus terribles que les *muets*, en ce qu'ils ne proferent que des monoſyllabes atterrans.

Le priſonnier d'état, ſeul avec l'imagination, ſon plus grand bourreau, envie le ſort des porte-faix, des fiacres & des décrotteurs du Pont-Neuf ; & ſi la voix glapiſſante d'un porteur-d'eau parvient juſqu'à ſon oreille, il voudroit avoir la ſangle entre les deux épaules, monter deux ſceaux en équilibre à un ſeptieme étage par un eſcalier obſcur & tortueux.

Ce doit être un grand ſupplice que cette inaction forcée, & la ſolitude doit donner à toutes les idées que l'on enfante une couleur noire, plus déſeſpérante encore que la perte de la liberté.

Mais tel qui déclame contre les *lettres de cachet*, qui les appelle abuſives, tortionnaires ; lorſque ſon neveu a commis un délit,

qui va le livrer à la juſtice & l'expoſer à la rigueur des loix, abandonne tout-à-coup ſes propres principes. Que fait l'oncle? il va ſe jeter tout éperdu aux pieds du miniſtre; il implore un *ordre*, pour dérober ſon neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui ſauvera ſa famille du déshonneur!

Un autre a en main la preuve d'un forfait caché: c'eſt ſa femme qui en eſt l'auteur; il ne peut publier le crime, ſans flétrir ſix enfans innocens dont le nom eſt encore cher à la patrie. Le crime reſtera impuni, & la vie même du mari eſt en danger, ſi l'autorité ne vient promptement au ſecours. Les loix ordinaires ne peuvent rien; la trahiſon eſt à ſon comble ſans la main du pouvoir ſuprême. N'eſt-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger & d'arrêter le coupable?

Un pere ſe rend accuſateur de ſon fils auprès du miniſtre; c'eſt un vieillard déshonoré, ſi la juſtice qu'il implore eſt lente & contentieuſe. N'a-t-on pas vu un écrivain, un philoſophe, ſolliciter juſqu'à vingt lettres de cachet contre ſa famille? Sans un plus grand

examen, il doit être par là même le plus infortuné des hommes.

MAIS quel tribunal humain ne prêtera l'oreille à la voix accusatrice d'un pere! N'est-il pas un juge sacré? Nos formes juridiques sont trop grossieres pour descendre dans le secret des familles; & si elles sont dissoutes tout-à-coup par des passions non réfrénées, que deviendra l'état qu'il faut considérer comme un assemblage de plusieurs familles? Les ministres (il ne faut point chicaner ici sur les mots) ne sont-ils pas aussi des juges?

DANS les *affaires d'état*, dont les ramifications pénetrent & s'étendent de plusieurs côtés, qui descendent dans plusieurs conditions, se trouve un traître qui va vendre un secret important qui va donner une clarté fatale. La nation est lésée, si la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d'ailleurs si étrangers à ces faits, donneroient au coupable le tems de compléter son audace avec pleine impunité

TOUTES les *lettres de cachet* ne sont donc pas injustes; il en est de nécessaires, même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit étoit mis au grand jour, on jugeroit de leur

importante utilité dans certaines circonſtances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'état & la ſociété de monſtres ténébreux, qui ſe flattoient que les loix civiles ſeroient impuiſſantes à leur égard.

Le mal, c'eſt qu'on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou ſur de faux apperçus. La *lettre de cachet* devroit être conſidérée comme la foudre du redoutable Jupiter, faite pour terraſſer les géans ambitieux ou téméraires, pour les enſévelir en un clin-d'œil ſous leurs rochers audacieux. Mais il eſt indigne, je crois, de la majeſté de ces fleches foudroyantes, de tomber ſur ces roſeaux babillards, où le barbier a enfoui ſon ſouffle, pour ſoulager la démangeaiſon de ſa langue intempérante.

Il eſt des délits d'une nature ſi particuliere, dans une conſtitution monarchique, qu'elle a beſoin quelquefois de cette force coercitive, prompte & terrible. Heureux ſans doute les gouvernemens dont toutes les parties ſont tellement jointes, que la vigilance active de tous les citoyens ſupplée aux priſons d'état ! Mais ces gouvernemens ainſi organiſés ſont rares ſur la face du globe.

QUAND il n'y aura ni vengeance, ni surprise, ni petitesse dans la distribution des *lettres de cachet*; que ce tonnerre, s'élançant à propos du sein du paisible Olympe, n'aura point l'air d'une misérable fusée qui vous blesse au hasard, cette foudre des rois absolus, ce témoignage de leur grand courroux retentira avec majesté à l'oreille des citoyens. Loin de redouter ces traits de force & de puissance, il les regarderont comme la sauve-garde de l'état & du trône.

ON ne sauroit détruire, hélas! ce qui est fondu aujourd'hui & incorporé avec tout le reste. L'autorité qui s'éclaire & qui n'est plus inhumaine, rendons lui pleinement justice, admet chaque jour des modifications; elle a senti qu'il étoit de sa dignité & même de son intérêt d'effacer les anciens abus. Ils tomberont insensiblement, du moins tout le promet, tout l'annonce.

LE comique (car où n'est-il pas?) se mêle au sérieux d'une *lettre de cachet*. La foudre qui va vous terrasser est dans la poche de l'exempt, personnage qui n'exerce pas sans plaisir ses fonctions redoutables. Il est orgueilleux en secret de la foudre qu'il porte; il se croit

l'oiseau de Jupiter : mais il marche à la maniere des serpens ; il se glisse, vous guette, se courbe devant vous, s'approche de votre oreille, & l'œil baissé, d'une voix flûtée, vous dit en ployant les épaules : *je suis au désespoir, monsieur ; mais j'ai un ordre, monsieur, qui vous arrête, monsieur, de par le roi, monsieur.-- Moi, monsieur ?- Vous même, monsieur.* Vous balancez un instant entre la colere & l'indignation, prêt à vomir toutes les imprécations.... Vous ne voyez qu'un homme poli, révérentieux, honnête, qui s'incline, qui a la parole douce, les manieres civiles. Vous seriez le plus furieux des hommes, que vous voilà tout-à-coup désarmé. Vous auriez des pistolets, que vous les tireriez en l'air & jamais contre l'exempt affable. Bientôt vous lui rendez ses révérences ; il s'établit même entre vous un combat de politesse & d'honnêteté. C'est une réciprocité de mots civils, de complimens, jusqu'à l'instant où les verroux retentissans vous séparent de l'homme poli qui va rendre compte de sa mission, & dont le métier, assez lucratif, est d'enfermer les gens avec toute la grace, la douceur & l'urbanité possibles.

CHAPITRE XXVI.

Corbillard.

VASTE char servant aux magnifiques obseques des princes, où l'on porte à son dernier gîte un grand personnage mis en plomb. Il va au lieu de sa sépulture se reposer, le plus souvent de quels travaux ? des fatigues journalieres de la chasse.

LA marche lourde & lente de ce corbillard traîné par huit chevaux caparaçonnés & portant le deuil de Son Altesse, quel spectacle bizarre ! Les crêpes du cocher pendent jusqu'à terre. Les chevaux, sous la casaque noire & blanche qui les couvre, sont indociles à l'ordre des funérailles. Le volume de ce char est élevé & fort ample, comme si le corps qu'il recele étoit celui d'un géant, ou d'un homme extraordinaire. Les armes du défunt sont peintes au dehors d'une maniere également large & tranchante.

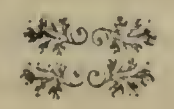
MAIS tandis que le deuil environne ce char funebre, sous sa vaste toile qui est trés-épaisse, doublement & triplement tendue, sont des

ouvriers

ouvriers en veſte, qui jouent aux cartes & aux dez ſur le cercueil royal pour ſe déſennuyer de la longueur de la marche. Ce que j'avance ici eſt un fait.

On diroit que ce corbillard eſt l'image des courtiſans qui ſemblent s'affliger, & que l'étiquette conduit à cette lugubre cérémonie. Les dehors peignent la triſteſſe ; au-dedans des cœurs eſt la diſtraction.

Non, rien ne peint mieux les revers de la grandeur & le néant des repréſentations humaines, que ces bourreliers, ces garçons ſelliers, ces charrons qui, commandés pour raccommoder le corbillard en cas d'accident, ſont cachés ſous la toile tendue, & roulent les dez ſur le corps de l'éminent perſonnage, lorſque tout l'appareil d'un deuil faſtueux, les flambeaux, les crêpes, le cortege ſacerdotal, les aumoniers à cheval, les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.



CHAPITRE XXVII.

Guerre des Auteurs.

QUELQU'UN a voulu les réconcilier : ce ne n'étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs divisions. On rit, &, selon la coutume, on charge les couleurs. Il est vrai que les autres états malheureusement ne présentent pas plus de concorde & de fraternité. Les querelles les plus vives éclatent dans les professions les plus graves. Rien ne lie les auteurs, & tout semble les désunir. Ils manquent d'un point de ralliement ; ils peuvent vivre trente années dans la même ville sans se rencontrer une seule fois. On est toujours fort empressé à leur faire des rapports infideles ou chagrinans. Le public s'amuse de leurs rixes & semble les exciter à soutenir le combat. Il seroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence ; il y perdroit des scenes plaisantes, sans compter ce que cette union auroit de force & d'ascendant pour en imposer à ses vagues décisions.

AINSI le public, qui tout-à-la-fois veut rire

& conferver fa dignité, aime & condamne les querelles littéraires. Dès qu'un homme du monde fait une fottife, on la cache avec foin. Si c'eft un auteur, mille bouches font ouvertes pour la porter fur les toits. On ne fe met pas affez à la place d'un homme à qui l'on difpute un ftérile laurier qui lui a coûté tant d'efforts; & qu'on veut inhumainement rabaiffer au milieu de fes premiers fuccès. Harcelé quelquefois par d'indignes rivaux, il a peut-être le droit de fe montrer fenfible. On a été fouvent injufte, violent à fon égard; on l'a attaqué indécemment, & l'on exigera néanmoins qu'il chériffe fon adverfaire: comme fi dans tous les états tout concurrent ou tout critique ne faifoit aucun ombrage.

Malgré les difcours exagérés de la malignité, les auteurs (nous oferons le dire) ont moins de haine que d'orgueil, moins d'envie que d'ambition. Ils fe voient & fe rencontrent avec plaifir; ils fentent qu'ils font néceffaires les uns aux autres; ils fe plaifent dans leurs difputes vives & intéreffantes; & quoique prolongées, elles finiffent paifiblement. Un rien les brouille, un rien les raccommode. Nous oferons croire que, s'il fe fréquentoient da-

vantage, ils apprendroient à s'entr'aimer. Faute de se connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes, autant sur leur caractere respectif que sur leurs talens. Il pourroit résulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l'échange insensible de leurs idées. Il ne faut pas s'étonner s'ils tiennent opiniâtrément à leurs principes ; lesquels sont le ressort actif & nécessaire de leurs travaux. Mais en même tems il est assez commun de les voir adopter des vérités qu'ils avoient d'abord méconnues ou combattues.

Quand au reproche qu'on leur fait d'avoir le sang un peu trop chaud, doit-on être surpris que des hommes qui ont la fibre aussi irritable, aient un amour-propre exalté lorsque des sots, nés pour l'apathie, se permettent d'être chatouilleux à l'excès ?

Il faudroit aussi distinguer l'agresseur de celui qui ne fait que repousser l'injure, peser les circonstances qui transforment telle critique en un véritable outrage. Il faudroit suivre les démêlés des personnages, examiner les procédés antérieurs. Mais le public ne peut ni ne veut descendre dans ces détails ; il prend les apparences pour la réalité. Cependant, mal-

gré tout ce qu'on publie, il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres ſincérement liés entr'eux, qui s'aiment, qui font plus encore, qui s'eſtiment. Sans quelques tyrans qui ont conçu le deſpotiſme au fond de leur cœur, & qui ſe connoîtront ou que l'on reconnoîtra ici ſans que nous les nommions, les gens de lettres vivroient peut-être tous en paix. Tout les y ſollicite, & nous appercevons le tems peu éloigné, où avertis par le ridicule, ils ſe pardonneront la différence de leurs opinions. L'inimitié ſe concentrera alors toute entiere contre les ſatyriques de profeſſion. Ceux-ci ſont les vrais ennemis de l'eſpece.

NOTRE averſion contre toutes les claſſes de tyrans ne nous permet point d'être modérés, quand nous les rencontrons ſur notre chemin; & nous n'avons jamais pu lire qu'avec un ſouverain mépris les rimes de leur chef, du trop renommé verſificateur *Boileau*, qui, au lieu d'armer la poéſie contre le vice & les méchans, en a fait l'art puéril d'injurier en vers ſes rivaux. Exemple fatal, que l'inſolence dépourvue de tout talent n'a que trop imité.

CET écrivain froidement exact n'avoit ni génie, ni enthouſiaſme, ni ſenſibilité. Aſſervi à

l'esprit dominant, il loua avec excès toutes les actions imprudentes de Louis XIV. Il le remercioit d'avoir terrassé l'héréfie, & l'encourageoit, en rimes bien sonores, à poursuivre son système d'intolérance. Puis il jetoit de l'opprobre sur ceux qui réussissoient moins bien que lui dans l'art difficile qu'il cultivoit; il se moquoit, lui bien pensionné, du poète pauvre; il railloit cruellement Colletet de son indigence, qu'il eût pu soulager.

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
Va demandant son pain de cuisine en cuisine.
. . . .
Horace a bu son soul quand il voit les Menades;
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le succès d'un sonnet.

L'HOMME qui a laissé ces vers subsister dans la réimpression de ses œuvres pendant quarante années, sans que le moindre retour à l'honnêteté l'ait engagé à les effacer, n'avoit que l'ame d'un rimeur.

TOUS les critiques de nos jours, qui se croient des Boileau, veulent marcher sur ses traces, & appellent les injures littéraires *la défense du bon goût*. Mais leurs satyres aussi inutiles que dures tombent dans le mépris; on

ne les lit plus, & ils ſentent la vérité de cet aveu fait par leur maître :

C'eſt un mauvais métier que celui de médire.

CETTE fureur de dénigrer les productions de ſon confrere au nom du *goût*, de l'invectiver en renonçant aux premieres regles de l'honnêteté & de la juſtice, de tranſporter dans le paiſible champ de la littérature la fougue des paſſions tumultueuſes, eſt une vraie maladie qui ne ceſſe d'agiter quelques écrivains ; mais ils en ſont punis : aucun de ces détracteurs n'a ſu faire encore un bon ouvrage. Ils ne ſortent pas de la médiocrité. En répétant ſans ceſſe que tout décline, il ne reſte d'eux que le ſouvenir infamant des injures qu'ils ont adreſſées aux hommes de lettres les plus eſtimés & les plus connus.

CHAPITRE XXVIII.

Mèches à lampe.

C'EST pour vous, mes chers confreres, hommes de lettres, veilleurs déterminés, que je fais ce chapitre. J'ai à cœur que vous ménagiez votre vue ; je vous annonce des *meches*

qui n'exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe ſtudieuſe pourra brûler ſans incommoder vos yeux ni votre poitrine. Ces meches ſont compoſées de coton & treſſées ſur le métier; elles ſont enduites d'une ſubſtance graſſe, d'une odeur légérement aromatique. En brûlant elles ne donnent aucun noir de fumée, quelle que ſoit l'huile qu'on emploie; elles jetent une flamme claire & toujours égale.

Ces *meches* ont mérité l'approbation de l'*académie des ſciences*; elles ſont de l'invention de M. *Léger*, demeurant rue *Serpente*. En ayant vu par moi-même le bon effet, je m'empreſſe de les annoncer à mes amis, mes compagnons d'étude, qui veillent pour le plaiſir & l'inſtruction du monde. J'ai fait jadis ces deux vers :

Sur un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'apperçus le génie; il méditoit encore.



CHAPITRE XXIX.

Tête tranchée.

C'EST un phénomene, tandis que les pendus sont communs. Un tête tranchée laisse un long souvenir, & l'on en parle comme d'un événement extraordinaire. La derniere qui tomba sous le fer du bourreau, fut celle du comte de Lalli. Il fut décapité le 9 mai 1765, après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombereau, lié & bâillonné. Le bourreau le manqua.

LE préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde soit flétri; mais quand il tue en séparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'est imprimée sur le front de ceux qui tiennent au *décollé* par les liens du sang. Ainsi rien de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud. (*)

(*) Ce vers fameux a fait naître ceux-ci, auxquels je souhaite une bonne fortune :

L'échafaud n'est honteux que pour le criminel,
Quand l'innocent y monte, il devient un autel.

C'est précisément le contraire. L'opinion régnante est visiblement déraisonnable & injuste ; elle pouvoit avoir son équité lorsque les familles étoient patriarchales ; & qu'on punissoit pour ainsi dire, les chefs qui n'en avoient pas surveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille est hachée, que le fils à peine adulte quitte son pere, que le frere est étranger à son frere, comment l'absurdité & la cruauté de ce préjuge n'ont-elles pas encore servi à le ruiner de fond en comble ?

Un descendant des Montmorenci, des Biron, des Marillac, comptera avec gloire les têtes tranchées dans sa maison. Les parens du comte de Horn, coupable du plus lâche assassinat, ne seront pas déshonorés, quoique celui-ci ait été rompu vif en place de Greve sous la régence ; & un marchand de drap, parce que son beau-frere qu'il n'a jamais vu se fera fait pendre, ne pourra parvenir aux petites charges distinctives de sa petite communauté !

Quoi, les grands ont su s'affranchir de ce préjugé, & ils l'imposeront encore aux petits, & les petits ne sauront pas raisonner comme les Montmorenci & les Biron ! Quoi, pour le

crime d'un ſeul, diffamer toute une famille! Quoi, cette déraiſon ne tomberoit pas devant l'exemple de nos voiſins qui, ſe dérobant à toutes les eſpeces de tyrannies, ont détruit ce préjugé révoltant!

Qu'ARRIVE-T-IL parmi nous ? c'eſt que le juge qui va prononcer l'arrêt contre nn criminel, s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt déshonorée. Les punitions ne tombent plus, pour ainſi dire, que ſur des gens de la lie du peuple; les autres claſſes forcent l'impunité, le châtiment a perdu ſa terreur, & les loix leur majeſté.

ON a vu ſans frémir le plus monſtrueux des ſpectacles. Des parens avertis que leur couſin feroit exécuté; pour éviter la honte d'une telle mort, pénétrer dans la priſon & mêler du poiſon aux alimens du condamné! Cet attentat qui offenſe toutes les loix divines & humaines, a été préconiſé, tant le point d'honneur aveugle l'homme, & le prive des lumieres naturelles! Une famille entiere, qui empoiſonne par orgueil un de ſes membres plutôt que de laiſſer aux loix leur dignité & à la punition ſon exemple! eſt-il un plus grand crime contre la ſociété ?

Tel malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite somme ; mais tel qui sera condamné à perdre la tête aura causé les plus grands maux à la patrie & à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du second aura encore droit aux distinctions honorifiques. Il est ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable ; il est presque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi son païs, délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées aussi absurdes, méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur & le plus assujétissant, car il ne tient qu'à l'opinion publique de se réformer elle-même. Les nobles ont dit : nous monterons sur l'échafaud sans honte ; que les roturiers aient le courage & le bon sens d'en dire autant, & le préjugé tombera.

On ne sait plus trancher les têtes, disoit un ancien officier un peu chagrin, se promenant aux Tuileries. Du tems du cardinal de Richelieu, les bourreaux étoient bien plus habiles ; le cimeterre brilloit, frappoit & passoit comme l'éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes ? demanda un badaud. L'officier passant du grave au plaisant avec cette

légéreté qui n'appartient qu'aux François : un gentilhomme, continua-t-il, condamné à mort ſous Louis XIII, recommanda au bourreau de ne frapper que lorſqu'il feroit un certain ſignal. Il le répéta, croyant que le bourreau n'y avoit pas pris garde. L'exécuteur lui dit : *c'eſt fait, monſieur, ſecouez-vous ;* & la tête tomba.

LE badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux ſous le regne de Louis XIII, & déplora le ſiecle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.

CHAPITRE XXX.

Laitieres.

UNE ordonnance de police a ſagement défendu d'apporter du lait dans des vaſes de cuivre : mais le païſan opiniâtre les a gardés chez lui ; & pour contrarier la loi, il tire le lait de la vache dans le cuivre, & le tranſvaſe au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

ON falſifie le lait comme le vin : on y met de l'eau ; & la villageoiſe trompe la bonne-foi publique, comme ſi elle étoit de la ville,

Mais une faute plus grave, une cauſe réelle d'inſalubrité, c'eſt que le lait provient quelquefois d'une vache pleine trop avancée.

LES laitieres arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé & perçant : *la laitiere*, *allons*, *vîte!* Auſſi-tôt les petites filles, à moitié habillées, en pantoufles, les cheveux épars, s'empreſſent de deſcendre de leur quatrieme étage ; & chacune de prendre pour deux ou trois liards de lait. Si les laitieres manquoient d'arriver à l'heure, ce feroit une famine dans les déjeûnés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux eſt diſtribué.

CETTE conſommation eſt devenue conſidérable, depuis que le peuple, ne ſachant plus que boire vu les impôts & la falſification, a pris un goût effréné pour le café ; c'eſt une habitude journaliere dans les trois quarts des maiſons de la ville. (*)

(*) Dans les montagnes de la Suiſſe, ſur les rochers eſcarpés, où le luxe le plus ordinaire n'a pas encore pénétré, l'on trouve l'uſage du café au lait pouſſé juſqu'à l'excès. De quel étonnement ne fus-je pas frappé en voyant chez des pâtres la *cafetiere*, le *moulin à café*, le *ſucrier*, parmi les uſtenſiles de premiere néceſſité ! D'où vient que le goût de cette boiſſon a pris ſi généralement & preſqu'à

Ces laitieres en cotte rouge, basanées, & le plus souvent ridées, ne ressemblent pas à celles que Greuze a dessinées. Les tableaux de ce peintre sont tout aussi menteurs que les idylles des poètes, qui copient Théocrite & Gessner, près des choux & des carottes du faux-bourg Saint-Marceau. Nous tâchons dans nos esquisses rapides de nous rapprocher de la vérité, en les privant, de ces embellissemens factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaisie ; mais ces figures voluptueuses & séduisantes qu'il s'est plu à représenter, ne sont pas celles qui viennent nous vendre du lait, du beurre & des fruits.

---

la même époque dans des climats différens ? C'est une fureur. Mais que la Suisse pauvre paie un tribut aussi considérable à l'opulente Amérique, n'y a-t-il pas lieu d'admirer la fortune de cette feve qui donne à la canne à sucre un débouché nouveau & prodigieux ? Les harangeres de la halle, les vendeuses de marée, ces femmes robustes prennent le matin leur café au lait, comme la marquise & la duchesse. C'est aux gens de l'art à déterminer en derniere analyse l'effet de cette boisson sur les tempéramens. Je ne vois plus personne à Paris déjeûner avec un verre de vin.



CHAPITRE XXXI.

Contraste des Parisiens avec l'habitant de Londres.

Les mœurs & le caractere de deux peuples voisins, rivaux constans dans la carriere du génie & de la gloire, offrent des contrastes remarquables, qui peuvent également servir à leur curiosité & à la perfection de leurs usages. Ils peuvent s'enrichir de leurs découvertes respectives; & saisis d'une vivifiante émulation se disputer avantageusement le sceptre des arts, & l'honneur plus grand encore, de servir & respecter l'humanité. Cette prévention, qui les éloignoit l'un de l'autre, commence à tomber, graces aux progrès de la philosophie, qui tempere les fureurs erronées de la politique; & le tems n'est pas éloigné peut-être, où chacun d'eux se réconciliera avec les idées qui lui semblent aujourd'hui les plus étranges.

Il est vrai que la nature n'a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations qui se touchent. Elle s'est plu à établir une séparation morale, qui a droit d'é-

tonner

tonner quiconque ſait réfléchir. De Calais à Douvres tout change, au point que, dans pluſieurs choſes, ce ſont les contraires qui font contraſte.

L'ESPRIT philoſophique, qui enviſage toujours la gloire de l'eſpece humaine avant celle d'une nation particuliere, prenant un juſte milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples, a balancé plus d'une fois les avantages & les inconvéniens, mais ſans vouloir déterminer à qui appartient la prééminence. Il les a invités ſagement à profiter de l'échange de leurs idées: commerce digne d'eux, & fait pour les élever à la vraie grandeur, qui ne germe point ſur le ſol ſanglant des batailles.

CET eſprit de ſageſſe & de prévoyance pourroit aller plus loin dans ſon eſſor. Il pourroit annoncer d'une maniere non équivoque, la poſſibilité d'une alliance neuve, prochaine, conſtante, & ſinguliérement avantageuſe pour ces deux peuples: alliance qui ne ſera regardée comme une chimere que par le vulgaire des politiques, ſervilement attachés au vieux protocole des plus funeſtes idées.

CES politiques à vue courte n'apperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change au-

tour d'eux, & que le progrès des lumieres nécessite aujourd'hui l'union la plus utile & la plus convenable.

QUAND le philosophe lit l'histoire, il est aisément convaincu que les nations ont fait jusqu'ici à peu près le contraire de ce qu'elles auroient dû faire.

SI l'Anglois & le François, par un plus fréquent commerce & par l'épreuve mutuelle de leur caractere, pouvoient affoiblir cette ancienne jalousie qui les a aveuglés jusqu'ici sur leurs vrais intérêts; s'ils vouloient respirer dans une concorde parfaite & dans l'oubli de toute disparité d'opinion, ils sentiroient bientôt que leur antipathie n'est ni fondée ni réelle; qu'elle peut s'évanouir aisément, & qu'ils sont plutôt nés pour mêler & accroître leurs lumieres, & s'il faut se permettre l'expression, pour jouir de leur supériorité naturelle sur les autres nations de l'Europe.

CETTE alliance si plausible aux yeux du philosophe, & secrétement desirée par quelques politiques à vue profonde & élevée, verseroit des deux côtés l'instruction, l'abondance & l'exemple salutaire des plus heureuses innovations.

Si la nation Angloife, en général, paroît avoir l'avantage quant à la douceur de la vie, la fimplicité des mœurs, & les vertus tranquilles & domeftiques, il ne tient qu'aux François de rencontrer le même bonheur, en préférant le luxe de commodité & d'aifance à ce luxe faftidieux & ridicule, qui femble éloigner les vraies jouiffances à mefure qu'on appelle la prodigalité.

Nous pouvons donc adopter plufieurs des fages coutumes de ce peuple voifin & refpectable: & ce n'eft qu'en l'étudiant fans préjugés & avec le defir du bien public, que nous parviendrons à cette prodigieufe variété d'inventions & d'améliorations, qui caufent une fi agréable furprife aux étrangers qui abordent en Angleterre.

Malgré toute notre induftrie, il faut avouer que le travail manuel, la philofophie expérimentale, la dextérité dans les arts & les manufactures ne font point encore montés parmi nous au même niveau de perfection, auquel on les a portés chez nos voifins. Heureufe patrie, qui offre de plus le gouvernement le plus propre à concilier dans un jufte équilibre l'affujétiffement aux loix & la dignité de l'homme!

Puiſſe ce peuple qui vient d'éteindre ſes diſcordes civiles, après avoir donné, dans cette criſe violente, l'exemple des plus étonnantes reſſources, offrir à ſes voiſins la communication de ſes richeſſes, de ſes lumieres, de ſes arts, & les doubler en les échangeant contre les nôtres! Ce ſera l'époque fortunée où chacune de ces deux nations jouira enfin de ſes véritables avantages, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui lui ſont accordés par ſa ſituation, ſes loix & ſon génie.

DÉJA les dames portent ſur leur tête la coiffure dite *l'union de la France & de l'Angleterre.* Il y a plus de ſens & de raiſon dans ce chapeau de nouvelle création, que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE XXXII.

Athéiſme.

NOUS ne le diſſimulerons pas; il n'eſt que trop répandu dans la capitale: non parmi les infortunés, les pauvres, les êtres ſouffrans, parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de ſe plaindre du fardeau pénible de

l'exiſtence ; mais parmi les riches, les hommes aiſés, qui jouiſſent des commodités de la vie.

Il faut conſidérer en même tems que cette déplorable erreur n'eſt pas raiſonnée chez le plus grand nombre, & que c'eſt plutôt oubli, inſouciance, diſtraction, amour effréné du plaiſir. Chez d'autres, l'athéiſme eſt la goutte ſereine de l'ame ; leur ame manque de toute eſpece de ſenſibilité. Ceux qui l'affichent ne ſont plus dans les ſociétés honnêtes que de miſérables perroquets, répétant des phraſes vieillies & décréditées. Rien ne tolere aujourd'hui cette montre déteſtable, & ce ſcandale eſt proſcrit preſqu'univerſellement.

L'athéisme eſt la ſomme totale de toutes les monſtruoſités de l'eſprit humain. Il y entre de l'orgueil, du fanatiſme, de l'ignorance, de l'audace ; c'eſt une manie deſtructive, qui fait un déſert du brillant ſpectacle du monde, & qui avoiſine beaucoup la démence.

Oui, l'orgueil de réformer les opinions vulgaires, de paroître n'avoir rien de commun avec les penſées les plus reçues, a donné naiſſance à l'athéiſme, d'autant plus que ce cruel ſyſtême a une fauſſe apparence d'élévation,

de grandeur. C'eſt un coup téméraire de l'imagination hautaine de quelques hommes qui ont mis dans leurs bouches, dans leurs écrits, ce qui n'étoit peut-être pas bien imprimé dans leur conſcience. Ne croyez pas qu'ils aient digéré leurs idées licencieuſes ; ils ſe ſont étourdis pour étourdir les autres ; ils veulent paroître plus orgueilleux, plus inſenſés qu'ils ne le ſont en effet. Au reſte, le plus hardi ne ſauroit franchir le doute ; & quand il dit je nie, cela veut dire, *je doute.*

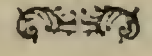
AVOUONS en même tems que l'eſprit de parti s'eſt ſervi trop fréquemment du terme d'athée pour frapper tout adverſaire & lui faire une bleſſure profonde. Le janſéniſte appelle le moliniſte athée ; celui-ci le lui rend bien, & tous les deux crient à l'athéiſme contre le philoſophe.

QU'UN homme dans ſa maiſon mette ſon pot au feu le vendredi ; la dévote, en mangeant ſon brochet, décide qu'il eſt athée. C'eſt un reproche mutuel que la haine, & non l'amour de Dieu enfante. Un habitué de paroiſſe appelle athée quiconque écrit une brochure. Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire paſſer pour athées des hommes

dont les écrits refpirent la morale la plus faine & la plus intéreffante. Cette accufation portoit autrefois des coups terribles; mais trop prodiguée, elle fe détruit d'elle-même.

L'ATHÉE par fyftême eft un être dangereux; & l'homme le plus éclairé doit penfer comme le peuple, qui juge par inftinct que le plus ferme appui de la morale fera toujours dans la connoiffance du grand Etre qui fcrute le fond des cœurs; tandis que celui qui n'environne pas cette majeftueufe idée, eft néceffairement plus près qu'un autre de tromper fon femblable, de ne contraindre aucune de fes paffions, & d'immoler tout à lui-même.

APRÈS y avoir long-tems réfléchi, j'affirmerai que j'aime encore mieux le fanatique que l'athée endurci dans fon malheureux fyftême, par la même raifon que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu'avec un cadavre.



CHAPITRE XXXIII.

Babil.

POINT de peuple qui égale le François pour la volubilité de la langue. Le Parifien fe diftingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-tems fans rien dire, ou plutôt en difant des riens. Ecoutez une converfation de deux perfonnes qui fe connoiffent à peine ; c'eft une foule de complimens, puis de queftions coup fur coup ; tous deux parlent à la fois, & aucun ne fe pique de répondre.

AU moindre marché dans une boutique, on entre en converfation fur un tas de chofes étrangeres à l'objet ; c'eft un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, & la diminution de quelques fols ufe la poitrine des deux difcoureurs.

ON a déja beaucoup parlé dans une chambre ; mais ce n'eft pas encore affez : il eft d'ufage de recommencer la converfation à la porte, fur le pallier & tout le long de l'efcalier. On fe répond encore quelques mots juf-

ques dans l'éloignement, & toute cette abondance de paroles se réduit à des répétitions.

DANS les cafés, oyez les disputes criardes, bavardes & sottisieres. Ici sont des rimeurs échauffés, qui se transportent pour ou contre des hémistiches; plus loin d'épais bourgeois, qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue est si familiere aux Parisiens, que chaque table de café a son parleur. S'il est seul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie; & à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

LES cochers & charretiers, après les juremens usités, commencent entr'eux une rixe de paroles grossieres; les gourmades n'arrivent qu'à la suite du bavardage, & le bavardage reprend après les coups de poing.

DANS les coches d'eau on ne s'entend point; c'est une rumeur confuse, perpétuelle. Les mariniers ont peine à se communiquer les mots de la manœuvre. Quand deux coches viennent à se rencontrer, il s'élance de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient excitative pour tous les passagers. Alors c'est une bordée d'injures précipitées; c'est à qui réduira son voisin *aux abois*. Les voix tonnantes &

aigues se répondent ; & les coches sont à deux cents toises, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une sottise modulée sur un ton particulier.

Il est donc impossible au gouvernement de lier la langue du Parisien. Affilée, aiguisée, babillarde, pétulante, elle s'exerce sur tout & par-tout. On babille dans le sallon doré, comme dans la tabagie enfumée; on s'arrête dans les rues pour causer. Les voitures séparent les dialogueurs qui, malgré le danger & la remontrance du cocher, se rejoignent aussi-tôt pour achever leur phrase futile.

Est-ce dans l'organisation du Parisien qu'il faut chercher la source de ce déluge verbeux, intarissable? Les vers de Voltaire & les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entieres, & les journalistes ont reversé ensuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journalistes ne sont-ils pas des especes de babillards, qui entassent par jour, par mois, par semaine, des mots vides de sens, & qui, pour démontrer le vice d'une période & la mauvaise structure d'un hémistiche, emploient à cette grande réformation plusieurs feuilles de

papier ? Si l'intimé des *Plaideurs* remonte au-delà du déluge, tout journaliste ne commence-t-il pas son rapport par vous parler du siecle d'Auguste & du siecle de Louis XIV, & le tout pour infirmer la naissante célébrité d'un auteur ? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures sur la prééminence de Corneille ou de Racine ? N'a-t-on pas répété fastidieusement dans toutes les sociétés leur ennuyeux parallele, & les jeunes rimeurs savent-ils dire encore autre chose ?

PHOCION appelloit les babillards, *larrons de tems*. Il les comparoit ensuite à des tonneaux vides, qui rendent plus de son que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs des salons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles !

VAINEMENT voudroit-on étouffer dans le Parisien un babil indiscret ou présomptueux qui lui est naturel; ce penchant est irrésistible. Depuis la tête du ministre jusqu'à la jambe du danseur, il faut qu'il dise son mot sur tout; il faut qu'il répete l'épigramme du jour; c'est pour lui un triomphe. Mais son caquet est aussi inconstant que ses idées. Attendez huit jours, & ce parler bruyant qui sembloit devoir

tout renverſer, quittera un édit ou un miniſtre, pour tomber ſur une ariette ou ſur un demi-poète.

CHAPITRE XXXIV.

Fat, Fatuité.

Le magiſtrat, quand il eſt fat, l'eſt beaucoup plus que l'homme d'épée.

Qui croiroit que le fat de nos jours eſt une eſpèce de miſanthrope qui fronde tout, affiche un grand fonds de mépris pour tous les hommes, & ſeroit infiniment cauſtique s'il avoit le talent de l'être ? Sa mémoire n'eſt plus meublée d'un amas de mots nouveaux, de noms d'étoffes, de ragoûts, de vins, de chevaux, de chiens, de bijoux, d'équipages; il eſt ſilencieux & froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

La fatuité prend ſa ſource à la cour, & n'y exiſte pas, parce que le courtiſan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur ; mais le fat veut imiter le courtiſan,

& les manieres fauſſes, affectées, naiſſent en foule. De là vient qu'un fat de cette eſpece dit à la ville : *J'arrive de la campagne.* --- *Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté ſi ſinguliere ; quelle manie avez-vous de vous inviſibiliſer ? --- C'eſt que nous avons chaſſé la groſſe bête.*

Les ſottiſes pariſiennes ſont ordinairement ſi fugitives, qu'on ne peut plus les conſidérer que comme des ombres légeres, qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le perſiflage a diſparu avec les agréables du jour ; le ton des halles, illuſtré pendant un moment par Vadé, n'eſt plus en vogue nulle part. Les pages des auteurs ne ſont plus *divines.*

Il faut avertir les Allemands qu'on ne voit plus les petits-maîtres papillonner de loge en loge, faire les ſinges par le trou de la toile, traverſer le théatre, tracaſſer les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus ſe ranger en haie aux portes des ſpectacles, penchés mi-corps, pour critiquer plus à l'aiſe les jambes des femmes qui deſcendent des équipages. Aujourd'hui c'eſt le paſſe-tems des clercs de procureurs. Il faut leur dire auſſi que les pe-

tites-maiſons n'ont plus l'air de myſtere ; & que les petits-ſoupers ſe font tout bonnement chez ſoi.

Je regrette le tems où les gens du bel air ne ſavoient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout ; tel marquis converſe, comme un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur pourroit écrire.

Louis XIV diſoit à Philippe V ſon fils, partant pour l'Eſpagne : *Ne paroiſſez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid ; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'eſprit de la nation fidélement empreint dans les paroles du maître. N'étoit-ce pas dire, en d'autres termes ; on ne ſait s'habiller, marcher, converſer qu'à Verſailles ; mais ſupportez un peu ces Eſpagnols, ſur leſquels vous allez régner.

Du clinquant, des graces, une nuance d'eſprit ſur un grand fonds d'arrogance, telle eſt l'eſſence du fat de nos jours. Il paroît dans telle ſociété infiniment aimable, & dans telle autre infiniment ſot. Il parle de l'*extrêmement* bonne compagnie avec un ſérieux, un flegme remarquable ; il ſe peint tout en laid, excepté ſon propre individu.

Le fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artistes célebres, de tous ceux qui se distinguent dans les sciences & dans les arts, & pourquoi l'on n'a presque rien à dire de lui.

Mais les fats les plus curieux sont parmi les abbés de cour ; ils ont toujours des migraines, des rabats de gaze, des manteaux de soie, de petites graces maniérées. Ils parlent d'un ton modeste de leur crédit ; ils ne veulent paroître ni philosophes ni dévots ; ils ont un amour-propre qui vise à toutes les sortes de distinctions : ce sont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végetent à Versailles.

Il est aussi des fats parmi quelques écrivains qui s'encensent d'abord réciproquement, & se font passer les uns les autres pour de ces génies dont la nature est avare, & qu'elle produit avec effort. Cela va bien dans la même maison pendant sept à huit mois : mais au bout de ce tems, une brouillerie survient ; ces grands génies se tranchent l'un l'autre leur tête de colosse, & ne s'appellent plus que pygmée.

Quelle est l'ambition d'un fat de cette

eſpece ? C'eſt le plus ſouvent de captiver la ſtupide adminiſtration de quelque plat perſonnage.

LE philoſophe, jeté dans cette foule d'hommes à prétentions, ſe croit quelquefois obligé de ſacrifier aux bizarreries & aux uſages de la ſociété. C'eſt une erreur de ſa part, & qui eſt même déſavantageuſe à cette ſociété; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes, ſi ce n'eſt lui ? Qui oſera s'écarter de la route commune, ſi ce n'eſt l'homme diſtingué par ſes lumieres & par ſes mœurs ?

POURQUOI donc le courage manque-t-il à celui qui a le front de braver la tyrannie ? c'eſt qu'il redoute le ridicule, arme légere & perçante du beau monde ; mais lorſqu'enfin les hommes haraſſés de leurs propres préjugés auront conſenti à ſecouer les plus tyranniques, ils ſeront tout étonnés que perſonne n'ait oſé le premier porter la main à un édifice auſſi fantaſtique.

JUSQU'A quel point peut-on braver la mode? C'eſt une grande queſtion.

NOTRE politeſſe a pris la teinte d'une ironie malicieuſe : on ſubſtitue le compliment

ment à la pensée. Il est convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne dise rien en face que d'agréable & de flatteur. Cette méthode est le ton de la bonne compagnie; & il est presque permis d'être pervers; lorsque l'on est très-poli.

On dissimule les propos désagréables qui sont venus à notre connoissance; parce que ce n'est plus le tems où un mot équivoque, un geste d'inadvertance exigeoit du sang. On n'a plus la même attention dans ses paroles, & l'on se venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont blessés.

Quand la logique scholastique jouissoit encore de quelqu'honneur, on raisonnoit de suite en discutant le pour & le contre. Aujourd'hui que le style épigrammatique a pris faveur, on passe de branche en branche, & une conversation raisonnée & suivie paroîtroit insoutenable.

On disoit autrefois, *menteur comme un laquais*. Cela vouloit dire que les hommes d'une certaine condition ne mentoient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promesses!

Si la vraie politesse consiste dans l'inten-

tion, qu'eſt au fond la nôtre ? Mais dans ſon menſonge elle met du liant dans le commerce du monde, & perſonne pour ſon intérêt ne s'aviſe de pénétrer au-delà de la ſurface.

IL nous eſt venu depuis peu une clarté fatale ; on s'eſt apperçu que le deſir d'une grande réputation étoit un préjugé. Et qui nous a donné cette idée deſtructive ? c'eſt le ridicule que le fat moderne a ſu jeter ſur une vertu, & le plus ſouvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CHAPITRE XXXV.

Table.

ON ne dîne plus qu'à trois heures, & les repas ſont devenus très-courts. Qui oſeroit arriver dans une maiſon pour ſouper avant neuf heures & demie ! On aime mieux tuer le tems, ou reſter à bâiller chez ſoi au coin de ſon feu, que de ſe préſenter avant l'heure décidée par l'uſage.

POUR ne pas avoir l'air d'un déſœuvré,

l'on arrive deux minutes avant que le maître-d'hôtel apparoisse ; car le maître-d'hôtel ne dit plus à haute voix, comme ci-devant, *madame est servie :* il se montre.

POURQUOI prie-t-on à souper ? pour faire voir qu'on a un excellent cuisinier ; pour étaler sa vaisselle & sa porcelaine. Pourquoi présente-t-on différentes liqueurs & différens vins ? A peine y goûte-t-on ; on n'a pas le tems de boire ; on se leve de table précipitamment ; on n'a voulu montrer que sa magnificence.

LE poète qui dévore comme un loup, trouve que le tems des repas est furieusement abrégé. Il a beau se rabattre chez le fermier général, celui-ci raccourcit ses repas comme le grand seigneur, & le financier lui-même n'a plus de ventre.

O comment le poète n'a-t-il pas déja fait une satyre contre ces repas succincts ! Il est passé, le bon tems de la gourmandise ! Le service change en un clin-d'œil, comme une décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne servant & n'écoutant personne, de très-mauvaise humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'est un académicien vorace ; il fait

qu'il n'a pas de tems à perdre ; il regrette le siecle de Charlemagne, où l'on restoit quatre heures à table. O quelle force prodigieuse a l'estomac d'un académicien ; venez le voir manger. Cela est plus curieux que tout ce qu'il pourroit vous dire.

C'EST à table, c'est à la clarté des bougies que les femmes aiment à se montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la même couleur. On fut indécis long-tems sur le choix des brunes & des blondes : on mit d'accord ces rivales, en préférant les rousses. Les femmes affectent cette ardente couleur, en usant d'une poudre qui leur en donne le teint & les cheveux.

CHAPITRE XXXVI.

Postérité des vrais Philosophes.

VOUS ne la trouverez, cette rare postérité, que dans les murs de la capitale. Là sont cachés une foule d'hommes aimables & instruits, qui partagent leur tems entre les douceurs de la société & l'étude, qui jouissent

de tous les arts, qui vivent tranquilles dans un loiſir ingénieux. Allez les voir, allez les entendre; ils poſſedent la raiſon dans toute ſa pureté, la raiſon accompagnée des bienſéances.

Voila ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui compenſe la foule de ſes incommodités. Vous y trouvez des philoſophes dont la converſation eſt un charme toujours renaiſſant. Tout ce que les arts & les ſciences ont de plus délicat & de plus ſublime, vous eſt révélé par ces hommes qui, ſans être ſéparés des affaires, ne s'y abandonnent point, & pour qui l'Europe entiere eſt un ſpectacle mouvant & curieux dont ils jugent les acteurs divers, riant aux *farces* & pleurant aux *tragédies*.

Quand le François eſt ſage, il eſt le chef des philoſophes. Ceux dont je parle jugent tout ce qui ſe fait ſans enthouſiaſme & ſans froideur, ſavent apprécier tous les talens, prononcent pour eux-mêmes & non pour autrui. Le point de vue réel des objets ne leur échappe pas; mais c'eſt à l'oreille de la confiance & de l'amitié que toutes ces curieuſes vérités ſe débitent. Le papier n'eſt pas fait pour les recevoir.

Ces philoſophes, qui n'en affichent pas même l'extérieur, vivent avec décence, avec ſageſſe ; ils font grand cas du repos & de la tranquillité ; ils gardent leurs idées pour leur propre conduite. Leur caractere, tout-à-la-fois grave & gai, pourroit être comparé à un fond ſérieux, égayé par des fleurs.

Cherchez à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Londres même, vous n'y trouverez point autant d'individus de cette classe diſtinguée, qui raiſonnent & qui plaiſantent, qui allient la fineſſe à la profondeur, qui gardent toujours une porte ouverte aux vérités nouvelles, & qui, auſſi éloignés des bavardes académies que des bureaux miniſtériels, ne laiſſent rien paſſer de ce qui ſe fait ſans le juger à leur maniere.

Ils ont fait revivre l'ancienne liberté de la philoſophie ; & l'on peut affirmer que c'eſt la portion d'hommes la plus éclairée & la plus impartiale qui repoſe ſur aucun point du globe.

Il ne faut pas les confondre avec ces ridicules connoiſſeurs déſœuvrés & ſtériles, qui veulent que l'on honore leur oiſiveté, & qui

ſont tout étonnés quand on ne leur demande pas leur ſuffrage.

Les philoſophes dont je parle ne vivent pas dans l'oiſiveté abſolue ; ils ſavent travailler dans le cabinet & parler dans le monde. Ils ont étudié & connoiſſent bien la liaiſon des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'état ; ils ſeroient tentés de parler plus haut : mais malgré l'amour de la patrie qui les domine, la complication des abus leur paroît un nœud ſi embrouillé, que les circonſtances les forcent à s'envelopper dans une vertu à peu près ſtérile. Quelques unes de leurs idées, ſi elles tranſpiroient, feroient du bien probablement. Ce ſeroit aux hommes en place à épier, à conſulter ces moraliſtes éclairés, qui cultivent la vraie philoſophie morale & politique ; mais l'ambition a des mains & n'a point d'oreilles.

Quelques étrangers ont été à portée de reconnoître ces philoſophes, qui n'en ont pas arboré l'enſeigne. Ils ont ſu les eſtimer ; ils ont emporté d'eux l'idée la plus favorable : ce n'eſt que dans une grande ville, ouverte à la communication de tous les arts, que pouvoit ſe propager cette foule d'hommes

inſtruits, qui ont ſu échapper pendant leur vie aux traits d'une double perſécution, garder leur ame pour eux, & ne point compromettre, dans un ſiecle tel que le nôtre, leur tranquillité ni leur bonheur.

VOILA le modele d'une race d'hommes que les autres nations envieront vainement. Il n'y a que Paris & ſes mœurs aiſées & ſociales pour renfermer de pareils individus, & pour donner le développement néceſſaire à leurs obſervations multipliées.

CE que le gouvernement apporte de gêne & de contrainte ne fait qu'aiguiſer leur conception & raffiner leur ſtyle. Il eſt unique, il n'appartient qu'à la capitale; c'eſt, pour ainſi dire, la fonte heureuſe de pluſieurs ſortes d'eſprits; il en réſulte une raiſon aſſaiſonnée, & la tournure la plus piquante dans l'expreſſion.

CE ſtyle là ne peut pas s'imprimer, parce qu'il dépend d'une foule de nuances particulieres, que l'on s'entend, que l'on ſe devine au premier mot, & que l'on rit du ſimple rapprochement qui devient un trait de lumiere.

CES philoſophes vivent au milieu de la ſottiſe & de la ſolie, & paſſent entre deux

ſans toucher. Habiles dans la ſcience du cœur humain, ils ſe rapprochent de la ſociété des femmes, parce que la haute philoſophie nous y ramene toujours. N'étoit-ce pas un plaiſir philoſophique que de voir une belle Greeque examiner avec délicateſſe & ſcrupule ce que c'étoit que la véritable gloire, & s'occuper auſſi ſérieuſement de la république que de ſes cheveux ? Il eſt auſſi parmi nous de ces femmes dont la ſenſibilité s'étend à tout, & qui ſont habiles à prononcer ſur un édit comme ſur une piece de théatre.

VOILA, je le répete, le charme de la capitale; voilà ſon grand, réel & conſtant avantage; voilà ce qui fait que l'homme de lettres y tend inceſſamment; il cherche l'élément de la penſée. Il ne ſe ſent bien que dans cette atmoſphere philoſophique, où toutes les idées graves, plaiſantes, majeſtueuſes, ſe marient ſans ſe choquer. Il a beſoin de renouveller ſon ame dans ce lycée des eſprits qui n'ont rien d'extrême.

AILLEURS ce n'eſt plus le même ton, la même ſimplicité, la même fécondité. L'homme de lettres n'eſt point entendu, & il n'entend point; il eſt réduit à écouter, ſans pouvoir

comprendre. Ce n'eſt plus cette langue de Paris qui effleure & approfondit, qui voltige & qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à-la-fois le côté plaiſant & le côté ſérieux ; alors l'homme de lettres hors de ſa patrie, ne retrouvant plus la juſteſſe ni la netteté des idées, encore moins leur force & leur profondeur, ſe tait plutôt que de profaner ce langage délicat & mixte qui diſtingue ceux qui des mots ſont remontés aux idées. Il ſe recueille en lui-même, étudie les geſtes & laiſſe trotter les langues ; car que de gens prennent la parole pour la converſation !

LES plus grands détracteurs de la capitale, frappés de cette prompte communication des idées, de cette électricité rapide des eſprits, de ces graces naturelles de ſtyle, ont conſervé un profond ſouvenir de la converſation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés ſoudaines qu'elle fait naître, de l'urbanité heureuſe qui colore la contradiction la plus évidente ; & l'Anglois, l'Italien, l'Allemand qui ont été témoins de cette lutte intéreſſante des eſprits, rendront hommage à l'expreſſion du philoſophe Pariſien. Il eſt fait pour

donner des leçons en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE XXXVII.

Secrétaires du Roi.

LE nouvel ennobli qui vient d'acheter cette charge, tout étonné de ſa régénération, eſt preſque honteux d'avoir été roturier. Il s'éloigne de toutes ſes forces de la claſſe dont il ſort. Il a ſi peur qu'on ne ſe ſouvienne de ſa roture décédée, qu'il emploie ſes richeſſes à capter la bienveillance des hommes nobles. Il aime à ſe frotter contr'eux ; on diroit du fer qui cherche à s'imprégner de l'aimant.

IL ne ſort pas du nouveau tourbillon où il eſt entré ; il ſe perſuade bientôt qu'il y a toujours vécu. Ayant paſſé la ligne de démarcation, il ne regarde plus en arriere qu'avec effroi, & ſa conduite eſt conſtamment en garde contre un roturier.

OH, comme il voudroit faire boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'environnent ! Comment ſe rappeller que l'on tenoit l'aune, le marteau il y a ſix mois ; que l'on

couroit tout crotté négocier aux quatre coins de la ville, rescriptions, billets des fermes, actions des Indes?

Le fils d'un secrétaire du roi sera plus noble que son pere; aussi l'acheteur de la charge n'envisage-t-il qu'avec un certain respect ce fils qui, épurant la race, devient la tige d'une famille de gentilshommes. Son imagination ravie se prosterne devant ses petits-fils, qui seront décorés de titres & n'auront rien de commun avec la souche originelle.

En attendant ces majestueuses destinées, le secrétaire du roi ne sauroit abandonner tout à coup les manieres bourgeoises. Il a beau s'étudier, c'est toujours M. Jourdain dans sa maison. Le noble ne paroît que lorsqu'il traverse la ville en silence dans son équipage; & pour représenter comme il faut, il devroit se taire toujours.

On croyoit que les négocians, satisfaits d'un nom estimable, ne feroient plus leurs enfans gentilshommes, & feroient revenus de l'idée d'acheter une noblesse qui ne sert qu'à marquer leur distance d'avec la haute & véritable noblesse.

Quand le roi la donne pour services ren-

dus à l'état, elle a une valeur bien différente de celle qui se paie.

CHAPITRE XXXVIII.

Bal d'Enfans.

On ne danse plus au bal de l'opéra; on ne fait plus qu'y courir; on n'y cherche que la confusion; on se marche sur les pieds, on s'étouffe: voilà le grand plaisir; mais plus de contredanses.

La danse est si perfectionnée aujourd'hui, qu'il faut danser avec une supériorité marquée pour s'en mêler. Quand *Marcel*, la tête appuyée sur une de ses mains s'écrioit, *que de choses dans un menuet!* prévoyoit-il lui-même que bientôt il ne seroit plus permis de danser pour son plaisir, que l'homme du monde deviendroit acteur dans un bal paré, & qu'il danseroit pour être applaudi?

Des personnes qui n'atteignent point à ce degré de perfection qui nous rend si difficiles, se dispensent de danser. Les bals d'enfans ont achevé de proscrire la danse. Ces petites créa-

tures déploient tant de graces & de légéreté, qu'il n'est plus permis de se présenter après elles. On s'excuse, parce qu'on sent qu'on n'atteindroit pas à ces attitudes légeres & naïves, & la mere à vingt-huit ans n'ose pas joûter avec sa fille.

Les prélats assistent à ces bals d'enfans; ils étalent leurs croix pastorales, & voient avec complaisance les menuets & les quadrilles. Ils causent avec les vieilles tantes en coiffe, qui ont en horreur le scandale du bal public. Mais quand la danse est concentrée dans l'appartement d'une présidente, que des têtes mitrées sont témoins des pas & de la cadence de petites filles de douze à treize ans, la danse proscrite par l'église semble s'être réconciliée avec ceux qui l'anathématisent.

Il n'y a rien de plus sérieux que les bals qui se donnent à la cour. Tous les détails sont d'une importance extrême. L'étiquette préside au moindre rigodon, l'étiquette plane sur les danseurs : tout est calculé, mesuré, arrangé. L'archet du violon marche en cérémonie.

Benoit XIV, tout grand homme qu'il étoit, ne put contenir le rire fou de jeunes Fran-

çois qui se trouvoient à son audience. Mais si le François, monté au Vatican, rit en présence du saint pere, en revanche, il est excessivement sérieux dans un *bal à la cour*, & il est peut-être permis de rire à son tour de celui qui est si grave en dansant à Versailles; & qui rit à Rome en face de la papauté.

TANDIS que les vaisseaux couroient les mers pour rapprocher leur tonnerre destructeur avec une précision géométrique; que deux nations forçoient les élémens pour rencontrer dans l'immensité de l'océan le point où elles rougiroient les flots de leur sang, le jeune Vestris dansoit à Londres & subjuguoit l'Angleterre. Ses entrechats, plus puissans que nos bombes, enlevoient l'aveu de notre supériorité, & nous étions secrétement flattés du triomphe de notre compatriote.. Or, il faut savoir à qui il appartient dans ce monde de rire profondément, véritablement. Salut Rabelais; salut Montaigne, salut Shakespeare; salut Moliere; salut La Fontaine; salut Sterne; & toi leur devancier, salut Lucien. C'est avec vous, mes chers auteurs, qu'il faut s'épanouir la rate, & sur la danse figurée, & sur la danse

ſolemnelle & ſur les graves violons.... O bals d'enfans..... grands....



CHAPITRE XXXIX.

Enregiſtrement.

Il y a des choſes inconcevables dans les gouvernemens modernes, & qu'on aura peine à comprendre un jour. Les contemporains eux-mêmes, quand ils viennent à réfléchir ſur le mot *enregiſtrement*, ne conçoivent pas ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux.

Un parlement aſſemblé & que regarde la nation, attentive à ſes mouvemens, réſiſte à l'autorité royale. Le peuple en ſilence attend l'iſſue du combat. Le ſouverain qui a ſoif d'argent, envoie pluſieurs fois l'ordre d'*enregiſtrer* ſon édit. Le parlement s'y refuſe conſtamment; il allegue que le roi n'a pas un pouvoir illimité; qu'on ne ſauroit forcer *la cour des pairs à enregiſtrer* des choſes contraires à la juſtice, au bien de l'état, à ſa propre conſcience. Le ſouverain tonne, éclate, menace, envoie *lettres de juſſion*. Rien n'y fait; chaque membre tient bon & refuſe d'obéir. Toute une province dit:

Voyons

Voyons ce que deviendra ceci, & si nous gagnerons, à ce grand conflict, un dixieme de notre bien.

Le parlement bataille avec vigueur : il cite plusieurs traits historiques qu'il tâche de faire cadrer avec la question présente.

Tout à coup arrive un papier roulé d'une autre maniere, & qu'on appelle *lettre de cachet.* La volonté du roi n'y est pas plus expresse que dans les *lettres de jussion.* A l'instant, c'est à qui paiera plus vîte des chevaux de poste pour voler au lieu de son exil. L'auteur des hardies remontrances interrompt sa phrase commencée ; & brisant sa plume, se rend précipitamment au séjour indiqué, quelque sauvage ou quelqu'éloigné qu'il puisse être.

Résister d'un côté, obéir de l'autre, ne diroit-on pas que ces deux ordres, si différemment reçus, ne sont pas émanés du même pouvoir ? Mais la coutume fait dire & penser à chaque individu : hier je combattois en corps pour l'intérêt du peuple, aujourd'hui j'obéis à l'ordre adressé à moi seul. Les interpretes du peuple peuvent remontrer au souverain ; mais l'individu particulier doit céder à sa volonté suprême. Et voilà l'opinion qui donne

à la magiſtrature ces alternatives de réſiſtance & de ſoumiſſion, dont les hiſtoriens auroient peine un jour à rendre compte.

QUELQUEFOIS on réſiſte au miniſtre plutôt qu'au monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d'un homme qu'il a choiſi ; mais on attaque indirectement l'homme en place juſqu'à ce qu'il ſoit ſacrifié.

LES parlemens auſſi attaquent la cour avec des mots embarraſſans & captieux, qui d'ailleurs ne ſont pas ſuſceptibles d'un examen raiſonné, encore moins d'un jugement définitif. Que fait la cour, non moins fine & plus adroite ? au lieu de vouloir entendre, elle envoie au parlement des phraſes tout auſſi obſcures, tout auſſi difficiles à expliquer. Les mots s'éloignent de toute interprétation nette & claire ; & après l'envoi mutuel de ſes ſérieux *logogryphes* où perſonne n'a voulu rien dire de poſitif, le poids de l'autorité ſubſtitue aux vaines paroles ce qui ſubjuguera en tout tems & en tous lieux l'éloquence & les raiſonnemens.

LE chef-d'œuvre de la politique, ſeroit ſans doute l'établiſſement réel d'un pouvoir intermédiaire entre les rois & les peuples, également conſervateur de l'autorité royale &

des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre ? Quelle conſtitution eſt parfaite ? Tout état a ſes balancemens ; pluſieurs principes en politique ſont couverts d'un voile qu'il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de preſque tous les gouvernemens modernes.

C'EST pour cette raiſon qu'on s'abſtiendra, je crois, de part & d'autre, de décider d'une maniere préciſe & authentique la vraie ſignification du mot *enregiſtrement*. Une heureuſe obſcurité laiſſe à chacun l'idée d'un futur ſuccès. L'équivoque entretient la tranquillité générale. Ainſi les agens moteurs de la nature ſont indéfiniſſables, & il eſt bon qu'en politique la force des agens réels ne puiſſe être calculée ni déterminée. Il faut que l'idée de toute puiſſance qui gouverne nage dans un vague myſtérieux ; la cohéſion des parties d'un vaſte état tient déja un peu du miracle. Enfin, toute queſtion politique, forcée dans ſes derniers retranchemens, devient dangereuſe ; c'eſt ce que l'expérience a prouvé dernièrement. La paix eſt revenue avec le jour douteux dans lequel ces queſtions doivent reſter enveloppées.

CHAPITRE XL.

Bicêtre.

ULCERE terrible ſur le corps politique; ulcere large, profond, ſanieux, qu'on ne ſauroit enviſager qu'en détournant les regards. Juſqu'à l'air du lieu, que l'on ſent à quatre cents toiſes, tout vous dit que vous approchez d'un lieu de force, d'un aſyle de miſere, de dégradation, d'infortune.

BICETRE ſert de retraite à ceux que la fortune ou l'imprévoyance ont trompés, & qui étoient forcés d'aller mendier le ſoutien de leur dure & pénible exiſtence. C'eſt encore une maiſon de force, ou plutôt de tourmens, où l'on entaſſe ceux qui ont troublé la ſociété.

TROP grande lepre pour le point de la capitale! Ce nom de Bicêtre eſt un mot que perſonne ne peut prononcer ſans je ne ſais quel ſentiment de répugnance, d'horreur & de mépris. Comme il eſt devenu le réceptacle de tout ce que la ſociété a de plus immonde, de plus vil, & qu'il n'eſt preſque

composé que de libertins de toute eſpece, d'eſcrocs, de mouchards, de filoux, de voleurs, de faux monnoyeurs, de pédéraſtes, &c. l'imagination eſt bleſſée dès qu'on profere ce mot qui rappelle toutes les turpitudes.

On eſt fâché de voir ſur le même point & tout à côté de ces vagabonds, les épileptiques, les imbécilles, les foux, les vieillards, les gens mutilés : on les appelle *bons pauvres*; mais il ſemble qu'ils devroient être ſéparés de cette foule de coquins qui inſpirent encore plus l'indignation que la pitié.

Parlant à un de ces *bons pauvres*, je lui dis : que deſireriez-vous, mon ami ? -- Oh, monſieur, ſi j'avois ſeulement un ſol à dépenſer par jour ! -- Eh bien ? -- Nous ne coucherions plus que trois. -- Et ſi vous aviez deux ſols ? -- Oh ! je boirois du vin deux fois la ſemaine. -- Et ſi vous aviez trois ſols ? -- Oh ! je mangerois un peu de viande tous les trois jours ! -- Un Anglois qui m'accompagnoit lui donna de quoi boire du vin, manger de la viande, & même de quoi coucher tout ſeul au moins pendant dix-huit mois. Je me fais effort pour ne pas nommer cet Anglois, tant ſon premier mouvement fut prompt.

La ſituation de Bicêtre eſt ſur une colline, entre le village de Ville-Juif & Gentilly, à la diſtance de Paris d'une lieue. Sa poſition le rend très-propre pour le rétabliſſement des malades, & c'eſt déja un ſéjour moins infect que la plupart des hôpitaux de la ville. Il eſt certain que ſi la Seine pouvoit être conduite à Bicêtre, ce ſeroit le lieu le plus commode pour former un hôpital des mieux placés & des plus conſidérables.

Pour remplacer cet avantage ſi deſirable, on a des puits & quelques canaux qui apportent de l'eau d'Arcueil, dont tout le monde boit, excepté les officiers de la maiſon, pour leſquels une voiture en charie tous les jours de la Seine.

L'un de ces deux puits, eſt ſur-tout remarquable & attire beaucoup de curieux par ſa grandeur, par ſa profondeur, & principalement par la ſimplicité de la méchanique de la machine qui ſert à puiſer l'eau, au moyen de deux ſceaux, dont l'un deſcend vide tandis que l'autre monte plein.

Il n'y a pas long-tems que douze chevaux étoient journellement occupés à cet exercice; mais par une ſage économie, dont

il résulte encore un plus grand avantage, des prisonniers forts & vigoureux ont été depuis employés à ce travail. Il les enleve à une dangereuse oisiveté, maintient leur vigueur, leur procure de quoi ajouter à leur nourriture. C'est à M. le Noir à qui l'on est redevable de ce changement utile, qui pourroit s'étendre plus loin; car il arrive quelquefois qu'on est obligé, par défaut d'eau, de diminuer le nombre des bains des malades : ce qui est, comme on doit le sentir, un inconvénient souvent funeste.

QUANT à l'eau qui a passé par les conduits de plomb, on sait qu'elle peut devenir malfaisante, & que conséquemment il seroit prudent de pourvoir à cet inconvénient.

LE nombre des habitans de Bicêtre n'est point fixe; en hyver il est plus considérable, parce que plusieurs pauvres qui trouvent à travailler en été, sont obligés d'aller se réfugier en hyver dans cet hôpital, où l'on compte alors environ quatre mille cinq cents personnes.

HÉLAS! que d'hommes ressemblent aux mouches! actives en été, pietres en hyver. La nature nous traite-t-elle comme les mou-

ches ? Les pauvres reſſemblent un peu à l'inſecte que le ſoleil fait vivre ou conſole, & que le froid ou l'hyver tue ou décourage. O Lazzarroni de Naples, nus & vagans, libres, mais toujours ſous un ſoleil nourricier! . . . Mais je ſuis à Bicêtre.

Des ſœurs officieres, préſidées par une ſœur ſupérieure, gouvernent cette maiſon. Si quelque choſe doit cauſer de l'horreur pour la pauvreté, & inſpirer l'amour du travail aux fainéans, c'eſt l'image de Bicêtre. Là on trouve trop rarement cette compaſſion, cet abord conſolateur qui adouciſſent le poids de l'infortune. Le pauvre eſt bien un être nul; on lui fait ſentir que c'eſt la charité qu'on lui donne. Le pauvre l'eſt quelquefois par ſa faute; mais il eſt pauvre. Hommes, chrétiens, répondez: *il eſt pauvre !*

Un hôpital eſt néceſſairement le centre de pluſieurs abus, parce que l'œil de l'adminiſtration, quoique cherchant à voir, ne voit pas tout dans ces retraites; & le malheur eſt un abîme ſans fond. *Abyſſus abyſſum invocat*. Oh, que cela eſt vrai! J'ai ſondé la hauteur de l'opulence, je n'ai pas encore pu ſonder les profondeurs effrayantes de l'indigence. Vous qui

jouiſſez & qu'un pli de roſe affecte : l'indigence ! avez-vous calculé l'abime de ce mot ? Oh, comme l'on prononce les mots, aſſis à une bonne table, commandant des chevaux pour ſon équipage ! l'indigence !

MADAME Necker, lorſque ſon époux étoit en place, ayant viſité elle-même l'intérieur des ſalles, fut frappée d'un ſpectacle qui parloit puiſſamment à ſon ame. La ſalle dite *Saint-François* renfermoit un air qui par ſa puanteur faiſoit tomber évanoui & ſuffoquoit le plus charitable & le plus intrépide viſiteur. Elle vit ſix malheureux couchés dans un lit ſtagnans dans leurs excrémens, qui ſe communiquoient bientôt leurs principes de mort. Elle mit en uſage le crédit dont elle jouiſſoit pour faire conſtruire des lits où il ne couche plus que deux perſonnes, & qui par une ſéparation de bois, les met à couvert des myaſmes peſtilentiels.

IL étoit une ſalle affreuſe, où cinq à ſix cents hommes mêlés enſemble s'infectoient mutuellement de leurs haleines & de leurs vices, où le déſeſpoir ſourd aigriſſoit ſans ceſſe des caracteres furieux. On n'y pouvoit entrer pour leur porter des alimens que la bayonnette au bout du fuſil ; c'étoit bien le lieu le

plus abominable, le plus pervers & le plus corrompu qui exiſtât & qui ait exiſté peut-être ſur la ſurface entiere du globe. Que je m'eſtime heureux de n'avoir pas à prendre ſur ma palette les couleurs les plus noires pour en tracer les traits hideux, & d'annoncer enfin, après ce que j'en ai dit dans l'*An deux mille quatre cent quarante*, que cette ſalle infernale, diviſée dans un local plus étendu, plus aéré, n'exiſte plus, & que les malades qui expiroient pêle-mêle dans cet abîme de corruption, ont des dortoirs où ils échappent à la peſte contagieuſe qui ci-devant les moiſſonnoit & rappelloit en grand le ſupplice de Mézence, où le vivant étoit collé à la bouche du mort!

IL eſt vrai que là étoit la ſentine de l'eſpece pariſienne. Mais faut-il outrager l'humanité dans ceux même qui en ſont devenus le mépris & l'horreur? Puiſſent les ſoins nouveaux, opérés par une charité active & neuve, ne point ſe ralentir!

DÈS la porte de cet hôpital on reſpire un air que l'odorat ſeul peut juger vicié; mais cela eſt commun à tous les hôpitaux, & preſque inévitable.

PASSONS aux *cabanons*. La premiere choſe

qu'on ſe demande à ſoi-même ; c'eſt : *qu'ont fait tous ces hommes pour être enfermés ?* On voudroit voir au frontiſpice de leurs loges quels furent le délit & le jugement. Mais les juges en France ne motivent aucun arrêt ; une ſentence, un ordre de police le ſont encore moins.

Vauvenargues a dit : *On n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons.* Que penſer de ces cachots étroits, bâtis les uns ſur les autres ! Mais on aſſure que ceux qui ſont là ſont punis au-deſſous de leur crime, & qu'on leur a fait *grace* en les traitant ainſi. Perſonne ne peut accuſer les magiſtrats actuellement en charge, de précipitation ou de barbarie ; ils ſont humains. Je crois à l'homme qui m'a donné ces lumieres, & je ſupprime les détails.

La, on ne leur laiſſe qu'un petit morceau de fer, avec lequel ils font des ouvrages en paille. Ceux qui ſont en bas ſont les plus favoriſés ; ils ſont des envieux : car ils s'établiſſent marchands & font travailler les autres, qui ne ceſſent d'admirer le bonheur & de vanter l'avantage de la place d'en-bas.

Un malheureux en arrivant ne ſait comment ſe font ces petits ouvrages : un compagnon de

misere qu'il ne voit pas, lui montre son métier, & c'est en se servant de plusieurs miroirs qu'ils croisent réciproquement avec un art infini. Par ce moyen ils se voient, se parlent, & correspondent par signes; le plus élevé communique avec celui qui est logé le plus bas.

Il y a une espece de sentinelle qui, son miroir à la main, avertit les autres de tout ce qui se passe par l'étroit guichet. *Voilà une femme*, s'écrie-t-il avec transport, *qui est vêtue en telle couleur*, *de telle taille*; & tous les prisonniers alors se mettent à leurs barreaux, pour examiner la femme qu'ils ne voient que par réfraction; mais chacun croisant son miroir, tous la considerent, & elle ne se doute pas que chaque prisonnier sourit & fait des mines à sa physionomie.

La lecture de la gazette de France est une récréation permise aux prisonniers. Deux fois la semaine il se fait un grand silence; la plus forte voix passe sa tête aux barreaux & lit. A chaque nom, l'un s'écrie, *je l'ai connu*; l'autre, *je l'ai vu*; & les réflexions ne sont pas tacites; ces drôles ont des saillies.

On a songé à deux choses dans ces cachots; à procurer à chaque prisonnier un trou pour les

besoins naturels, & une issue pour aller entendre la messe. La chapelle est au milieu; ils y vont le dimanche.

Les mouchards de la police, quand ils ont manqué à leurs instructions, sont enfermés à Bicêtre; mais ils sont séparés des autres prisonniers parce qu'ils seroient mis en pieces par ceux qu'ils ont fait emprisonner, & qui les reconnoîtroient. Ils inspirent moins de pitié à raison du vil métier qu'ils exerçoient. On voit avec surprise & avec encore plus de douleur, que ces petits drôles sont très-jeunes. Espions, délateurs, à seize ans! Oh, qu'elle vie perverse cela annonce! Non, rien ne m'a plus affligé que de voir des enfans jouer un pareil rôle..... Et ceux qui les enrégimentent, qui les dressent, qui corrompent ce jeune âge!

Il y a des cachots souterreins, d'où l'on ne reçoit la lumiere & le son que par quelques trous fort étroits. Là a vécu pendant quarante-trois années, le complice & le délateur de *Cartouche*. Il avoit ainsi obtenu sa grace en le trahissant. Quelle grace! Il contrefit parfaitement deux ou trois fois le mort, pour aller respirer au haut de l'escalier un peu d'air; & lorsqu'il mourut tout de bon, on avoit peine

à y croire. Le chirurgien fut long-tems ſans oſer lui détacher ſon collier de fer. Il ſembloit qu'il dût vivre éternellement dans ces cachots, après le miracle d'une ſi longue & ſi rare exiſtence.

Il y a de tems en tems des révoltes à Bicêtre. Le premier février 1756, les priſonniers renfermés dans l'endroit de cette maiſon appellé *la Petite-Foſſe*, attendirent, pour exécuter leur coup, l'heure des vêpres, comme la plus propre à favoriſer leur délivrance. Ils forcerent la ſentinelle, entrerent dans le corps-de-Garde, & ſe ſaiſirent des armes; mais la ſentinelle ayant eu le tems de donner un coup de ſifflet, la garde ſe raſſembla. Il y eut dans le combat deux archers tués, & quatorze des mutins. Pluſieurs ſe ſauverent; mais ils furent bientôt rattrapés, parce que l'habit, d'un drap groſſier, qu'ils endoſſent en entrant dans cette maiſon, ſervit à les faire reconnoître.

Les priſonniers interrogés ſur le motif qui les avoit porté à la révolte, répondirent qu'on avoit retranché de leur nourriture ordinaire, quoiqu'elle ne conſiſtât qu'en un peu de pain, & un peu de viande un ſeul jour de la ſemaine, qu'ils n'en avoient voulu qu'au ſupé-

rieur & à l'économe qui les faiſoient jeûner ſi cruellement, afin de rendre leurs tables plus abondantes, & que, las de la vie, ils n'avoient écouté que leur déſeſpoir.

On les prit au mot; pluſieurs furent pendus, les autres fouettés par la main du bourreau, & reſſerrés plus étroitement.

Voici une fable imitée de l'allemand, qui pourroit être gravée à la porte de Bicêtre. Je voudrois que la populace apprît à la lire; on lui en feroit l'explication & le commentaire.

Les Crimes & le Châtiment.

„ Un jour les crimes enfermés dans les cachots du Ténare, briſerent la porte de leur priſon, & d'un vol affreux & précipité fondirent ſur la terre & ſe répandirent en foule ſur ſa large ſurface. On vit l'herbe jaunir ſous leurs pas, les forêts s'embraſer, les villes ſe remplir de diſcordes ſanglantes; ils marchoient ſe tenant tous par la main ſelon leur coutume; ils marchoient tous enſemble dans une joie horrible & triomphante, quand l'un d'eux tournant la tête apperçut de loin le *Châtiment* qui, d'un pied boiteux & la béquille en main, s'étoit mis à leurs trouſſes. Ah! ah! s'écria avec

un grand éclat de rire la troupe infernale: pauvre dieu écloppé, ſi tu vas toujours de ce train, tu feras cent fois le tour du globe avant de nous attrapper.... -- Courez, courez tant que vous pourrez, repartit le Châtiment, je ſerai peut-être fort long-tems ſans vous atteindre; mais quelqu'agile que ſoit votre fuite, mauvais ſujets, je ſuis ſûr de ne vous point manquer. „

MAIS s'il y a des coupables dans cet horrible lieu, il y a encore plus de pauvres qui m'arrachent les réflexions ſuivantes.

UN Lapon, en naiſſant, a du moins pour apanage un renne; on lui aſſigne un ſecond renne quand les dents lui perçent. Mais je vois des enfans qui viennent au monde ſans pouvoir dire avoir une *pomme* en propriété.

LES bêtes ſauvages ont leurs tanieres; & tel malheureux, preſſé tyranniquement par les loix même, qui ont fait des propriétés excluſives du moindre pouce de terre ou d'un miſérable plancher, n'a pas de quoi repoſer ſa tête. Il ne pourra habiter un grenier entr'ouvert que ſous le bon plaiſir d'un maître ſuperbe; des propriétaires le pouſſeront depuis l'extrémité

de

de la ville jusqu'au milieu des champs; tout est pris, tout est envahi.

L'HOMME, dans nos gouvernemens modernes, en recevant son corps de la nature, n'obtient point des loix civiles une place en propre pour y respirer. On lui accorde l'espace d'un tombeau; mais celle d'un berceau lui est interdite.

BEAUCOUP d'hommes, n'ont à la lettre, que leurs bras pour le service du maître à qui ils sont vendus. Qui ne possede rien, est nécessairement l'ennemi de ceux qui possedent.

LE pauvre n'a presque point de ressources; il faut qu'il soit malade pour qu'on ait soin de lui. On l'enterre pour rien lorsqu'il est mort, parce que son cadavre infecteroit. On le recueille lorsqu'il agonise. Ne vaudroit-il pas mieux prévenir sa maladie, au lieu de ne lui donner des secours que lorsqu'il est près de son terme.

LA foule des nécessiteux augmente chaque jour. Le jeu de ces vastes & dangereuses machines qu'on appelle opérations du ministere, leur rouage dans leur épouvantable frottement écrase toujours & sans pitié la partie la plus foible....

Où eſt le remede à ces maux politiques & anciens ? Les bons eſprits s'occupent à le chercher ; il ne peut être que le fruit du tems, des réflexions patriotiques, du génie & ſur-tout du cœur des adminiſtrateurs. Y a-t-il du mal à les produire, ces idées de réformation ? Dans cent idées outrées ou fauſſes, il s'en trouvera une juſte & praticable ; alors ne ſera-t-on pas dédommagé du prix du volume où elle ſera dépoſée ?

CHAPITRE XLI.

De la guériſon des maladies vénériennes à Bicêtre.

On reçoit auſſi à Bicêtre les perſonnes des deux ſexes qui ſont infectées du virus vénérien, pourvu qu'elles apportent un billet du lieutenant de police, qui ne leur eſt accordé qu'après que leur maladie a été conſtatée par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Le nombre de ces malades n'eſt point fixe ; on n'en reçoit qu'autant que les ſalles deſtinées à cet uſage en peuvent contenir.

La cupidité qui rançonne tout, n'a point respecté les regles du fondateur. Un infirmier, qui s'est arrogé le nom de gouverneur, exige, dit-on, des malheureux qui viennent se faire traiter, quarante-huit sols, sans lesquels, malgré leurs billets de la police, il leur refuse la porte. On comprend quelles doivent être les suites de cette inhumanité. On n'admet à la fois que cinquante femmes & autant d'hommes; à moins qu'on ne soit obligé, par la gravité des symptômes appellans des secours urgens, d'augmenter ce nombre. Il est bien petit pour le troupeau gangrené qui se presse en foule à la porte. Ces malheureux sont réduits à périr, ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel & invisible vautour qui ne cesse de les ronger; leurs symptômes s'aggravent, deviennent effrayans; l'œil recule épouvanté, & leur guérison devient plus difficile.

Que ceux qui ont dit que ce fléau avoit perdu de sa rage, qu'il n'offroit plus les horribles plaies qu'il étaloit lorsqu'il vint épouvanter l'Europe, que l'art avoit su enchaîner ce poison affreux & dévorant, viennent con-

templer les victimes de l'erreur, du tempérament ou du libertinage !

C'EST ainſi que l'implacable Arimane a raffiné ſon génie malfaiſant. Il lui étoit impoſſible d'attaquer l'eſpece humaine d'une maniere plus hideuſe & plus cruelle : & c'eſt l'attrait immortel du plaiſir qui a formé cette lepre, ces plaies, ces exoſtoſes, cette gangrene, cette pourriture ; & ce qu'il y a de plus horrible, l'ame & la raiſon exiſtent encore au milieu de cette diſſolution affreuſe ; l'entendement eſt ſain, quand tout le corps eſt rongé ; la douleur n'a plus qu'une voix languiſſante pour exprimer ſes maux ! L'œil aguerri des chirurgiens ſe ferme d'horreur ; leur main tremble & leur corps friſſonne. Dieu ! c'eſt par le portique de la volupté que l'homme eſt arrivé à cet amas inconcevable de maux que la plume ne ſauroit décrire, & qui fait treſſaillir tous les ſens d'une impreſſion douloureuſe, même quand la mémoire, au bout de nombre d'années, vous en rappelle quelques images.

IL faut, pour ſe faire guérir dans ce lieu redoutable, être inſcrit depuis huit à dix mois ;

& ſouvent le tour de l'infortuné qui attend n'arrive pas encore.

AINSI le virus fait tout à loiſir des progrès. Cette ſuſpenſion entre le mal & la guériſon eſt ſi connue, & les aſpirans ſont ſi nombreux, que quelques libertins & pluſieurs femmes proſtituées, ont ſouvent fait prendre une inſpection avant que d'être attaqués d'aucun mal. Eh bien, moraliſtes, que direz-vous de ce trait ? Peſez-le, & puis montez en chaire.

QUELQUES peres de famille, aux froides remontrances des directeurs, aux ſermons des prédicateurs, aux menaces de l'enfer ont ſubſtitué tout à coup le ſpectacle répugnant du lieu où l'on traite les malheureux de l'un & de l'autre ſexe, dans le pitoyable & déshonorant état de leurs honteuſes maladies; ils y ont conduit leurs enfans, dont les paſſions étoient trop vives; ils ont attaché leurs regards ſur ces écueils du jeune âge, pour modérer, s'il étoit poſſible, les fougues de leur tempérament. Ce moyen extrême a quelquefois réuſſi.

EH ! qui traverſeroit ſans frémir la file de ces lits douloureux, où ſiegent des figures pâles & plombées ? La douleur leur commande

une attitude presqu'immobile : tout mouvement est une douleur. Celle-ci, privée de l'organe de la parole, ne peut plus exprimer ses douleurs que par signes, ou par des sons inarticulés que le désespoir concentré accompagne. Celle-là, à la fleur de son âge, à moitié dévorée, offre tout à la fois l'aspect de la beauté & l'horreur de la maladie : contraste plus frappant qu'une plaie universelle ; elle n'existe plus que pour souffrir, & son état est d'autant plus cruel que son jeune cœur est encore susceptible de remords. Plus loin la vengeance du ciel semble être descendue sur cette vieille prostituée, dont les crimes honteux sont accumulés dans les rides ; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence. On voit sur son front repoussant une vie entiere consacrée aux trafics du libertinage. Ses longues souffrances ne peuvent attendrir ceux qui en sont les témoins. Le fléau rongeur, attaché à sa caduque vieillesse, semble enfin, avoir trouvé son véritable trône.

Il me faudroit le pinceau du terrible Michel-Ange, qui faisoit saillir les muscles enflés par la douleur, ou irrités par l'accès du désespoir, pour bien tracer l'image de tous ces fronts

où les vices enracinés & les tourmens vengeurs ſont empreints: mais là auſſi ſont les victimes que le jeune âge & l'indigence ont ſoumiſes aux accidens ; leur ame n'eſt pas encore corrompue, & leurs ſens ſouffrent, comme ſi tous les déſordres avoient accompagné les momens de leur exiſtence. La pitié leur paie un tribut dans ce lieu d'horreur.

Par-tout ce poiſon inconnu détruit, ravage, imprime les marques de ſon cours affreux ; il mange les chairs, corrode les os, détruit, comme une lime ſourde & active, tous les organes de la ſenſibilité, & le corps vivant dans cet horrible état eſt cent fois plus hideux que le cadavre enveloppé de tous les vers, enfans de la putréfaction. Car ſi cette maſſe des tombeaux eſt putride, on ſent du moins qu'elle eſt calme, & l'on n'en entend point ſortir le cri lent & prolongé de la douleur aigue, comme de ces fantômes livides, couverts de plaies vives...... C'eſt aſſez ; fuyons de ce tartare.

La méthode des frictions eſt la ſeule qui ſoit uſitée à Bicêtre. Mais combien entraîne-t-elle d'inconvéniens ? Eſt-il poſſible que l'art, après tant de tentatives, ne ſoit pas plus avancé?

CHAPITRE XLII.

La Saint-Louis.

On voit ce jour là dans les appartemens du roi, le peuple mal vêtu qui remplace les courtisans. Il a peur de fouler le parquet. En entrant, il prend le *sallon d'Hercule* pour la chambre du roi, & regarde extasié cette longue file d'appartemens dorés. Les Suisses rient de voir l'artisan ébahi considérer, le col tendu, les plafonds & se mirer aux glaces. Ces Suisses prennent le peuple Parisien pour un peuple étranger, accoutumés qu'ils sont à ne voir toute l'année que de beaux habits & des dentelles.

Les femmes de qualité, mêlées ce jour là avec tous les beaux-esprits accourus en foule, assiegent l'académie & se passent de dîner. Elles veulent entendre ce qui s'y lira; car les femmes, tout en menant la vie la plus dissipée, prétendent à juger la littérature, même en dernier ressort.

M. d'Alembert est heureux le jour de la Saint-Louis; il va, il vient, il ouvre les tribunes, il commande aux Suisses; il a sous

ſes ordres deux abbés panégyriſtes ; il place les dames à panaches ; il préſide les quarante immortels. Aſſis enfin au haut de la longue table que couvre un tapis verd, il ouvre la ſéance & diſtribue des profpectus ; puis il donne la médaille immortaliſante à ſon protégé, qui deviendra un petit ingrat.

Il lit enſuite un éloge par fois malin, où il a ſemé de petites vérités modeſtes, avec une prudence, un ſel, un enjouement qui divertiſſent l'aſſemblée. Il ne dit preſque rien ; mais on voit ce qu'il voudroit dire ; on l'entend dans ſes petites alluſions, & l'on bat des mains. Tout cela ne ſignifiera abſolument rien dans vingt ans. Mais, où parle-t-il ? au louvre. M. d'Alembert eſt courtiſan de la vérité ; il l'aime, il lui fait des mines, quelquefois des grimaces ; mais le mauvais goût académique eſt cauſe qu'il lui tient un langage toujours trop apprêté.

Il eſt des académiciens qui ne liſent jamais ; & on doit leur en ſavoir gré.

Ce qui prouve qu'il n'y a plus de poéſie parmi nous, & qu'il ne faut point en attendre, ce ſont les vers qu'on y lit depuis dix ans. Dieu nous garde de la poéſie de l'aca-

démie françoiſe ; elle va toujours en déclinant, & voilà où aboutit le ton préceptoral que quelques-uns de ſes membres ont eu la confiance de prendre.

QUAND l'académie françoiſe a prononcé ſes arrêts, le public, comme de raiſon, s'avance pour juger l'académie elle-même ; & c'eſt alors un beau train dans les cafés d'alentour.

ON examine de nouveau les pieces du concours ; & les diſputes vives qu'enfantent les débats élevés à ce ſujet ſont curieuſes pour l'obſervateur, en ce qu'elles lui donnent une idée de la chaleur ſinguliere avec laquelle chaque homme défend par perſuaſion ou par entêtement, l'opinion la plus indifférente.

L'ACADÉMIE françoiſe a décidé d'avance que tous les ouvrages de ſon crû ſeroient réputés des morceaux de goût ; elle l'a tant dit & répété, qu'on pourroit croire qu'elle eſt vraiment perſuadée de ce qu'elle avance. Faut-il la troubler, lui ôter une illuſion ſi douce ? non, laiſſons-lui cette jouiſſance innocente.

CHAPITRE XLIII.

Triomphe de Voltaire. Jeannot.

L'AUTEUR de la *Pucelle*, au fond de ſa retraite, brûloit du deſir de revoir la capitale, parce que dans cette ville il y avoit un théatre, & qu'il avoit une tragédie à faire applaudir du parterre.

TOUT le monde vouloit voir le poète ſeigneur de Ferney. L'étranger qui avoit voyagé ne pouvoit revenir dans ſa patrie ſans dire, *je l'ai vu.* L'auteur ſe déroboit le plus qu'il pouvoit aux importuns; il ſe cachoit, il crioit qu'il étoit mort; mais il ſe montroit bien vîte pour tout homme titré, ou qui venoit lui apporter des hommages.

TANDIS qu'une curioſité épidémique s'empreſſoit à contempler ſa figure, comme ſi l'ame d'un écrivain n'étoit pas encore plus dans ſes ouvrages que ſur ſa phyſionomie, l'empereur ſeul trompa ſon attente, en paſſant au pied du château de Ferney ſans daigner s'arrêter, & ne voulant pas voir celui que chacun vou-

loit avoir vu. Ce dédain bleſſa la vanité de l'écrivain.

ARRIVÉ à Paris, la ſecte encyclopédique arrangea ſon triomphe. Elle ſaiſit l'occaſion de prouver que le nom d'un auteur pouvoit rivaliſer avec les plus grands noms. C'étoit le moment d'oppoſer à l'orgueil fondé ſur des armoiries, l'orgueil peut-être plus légitime qui tient aux travaux & aux ſuccès de l'eſprit.

ON prépara à loiſir l'impromptu ſolemnel auquel tout le public averti devoit aſſiſter. La ſecte encyclopédique mettoit ainſi la cour dans l'alternative d'être témoin de ce triomphe, ou de l'interdire ; ce qui eût été un triomphe encore plus complet. On laiſſa faire la ſecte, quoique pluſieurs grands & tous les prêtres murmuraſſent beaucoup de voir un roturier & un incrédule l'objet des attentions & des acclamations publiques. Les nains de la littérature venoient, lettre en poche, lui dire, *vous m'avez loué* ; & le vieillard avoit oublié leurs noms & tous les brevets d'immortalité dont il n'étoit pas avare.

LES ennemis & les rivaux furent percés d'un glaive de douleur ; mais la ſecte qui n'exiſ-

toit que par ſon chef, & qui ſe couvroit de ce grand nom, ordonna le couronnement.

ON ne vit pas ſans intérêt un vieillard qui s'étoit attiré tant de ſortes d'adverſaires, jouir avec ſécurité de ſa renommée orageuſe, & offrir un front qui n'avoit pas ſuccombé à tant de traverſes & à de ſi longs travaux. Il ſembloit triompher en ce moment & de la haine ſacerdotale, & de l'envie littéraire. C'étoit en effet un prodige que ce chêne échappé aux coups de la foudre, qui depuis un demi-ſiecle menaçoit d'embraſer ſa cime.

CE vieillard, trop fidele à l'art qu'il avoit cultivé ne ſongeoit nuit & jour qu'à ſa chere tragédie d'*Irene*; & ce qui le flattoit, c'étoit de la voir repréſenter. Il rapportoit là tous ſes deſirs & toutes ſes idées. Le quarré du parterre, voilà ce qui l'intéreſſoit le plus dans l'immenſe capitale, abſolument changée depuis ſon départ. Il n'y vit rien, ne ſongea à y rien voir; il n'y vécut que pour des comédiens, qu'il fatiguoit en voulant leur donner des leçons de déclamation.

LES viſites & les louanges, auxquelles ſon amour-propre voulut ripoſter, uſerent bientôt

ſes forces ; ſa carriere fut abrégée par ſes bons amis, & l'apothéoſe tua le poëte.

Ce fameux couronnement ne fut qu'une farce aux yeux des gens ſenſés. Qui poſa ces couronnes de laurier ſur le buſte, en face de l'original ? des mains d'actrices & de comédiens. Une comédienne ſoubrette s'émancipa même juſqu'à carreſſer & flatter de la main en plein théatre le buſte triomphant de l'auteur ; mais le public, qui s'étoit imaginé qu'on vouloit perſécuter ſon poëte, redoubloit d'enthouſiaſme, comme pour le prendre ſous ſa protection ; & cet enthouſiaſme ne lui permit pas de voir ce que cette facétie avoit d'incohérent & d'étrange.

Les encyclopédiſtes, cachés dans un coin, croyoient voir réjaillir ſur eux une partie des applaudiſſemens. Le poëtereau, diſciple du grand poëte, ayant fait auſſi une tragédie, s'imaginoit que les lauriers du couronnement devenoient fraternels, & s'étendoient juſques ſur ſa tête. Enfin, les philoſophes académiciens, en portant ce *Pharamond* ſur le pavois, vouloient inſinuer qu'ils avoient conſenti à rompre l'égalité, mais en faveur des circonſtances & pour l'exemple. Ces honneurs indiſcrets qui

lui furent rendus de son vivant, le priverent des honneurs funebres, ou plutôt, après avoir accordé à la secte encyclopédique son petit divertissement, on ne voulut pas refuser au clergé le sien ; on tint la balance égale. Il valoit mieux, après tout, faire tomber la persécution sur le cadavre que sur l'homme, & tout étoit concilié par ce moyen.

On vit pour la premiere fois un mort prendre la poste pour se faire enterrer. Après le couronnement, on redoutoit la solemnité du convoi ; la foule des assistans n'eût pas manqué d'observer le cercueil de Voltaire, environné de prêtres catholiques, portant un cierge béni, & disant la messe sur son corps pour le repos de son ame. On ne voulut pas de cette seconde représentation.

Il falloit tout uniment laisser faire Jeannot, dont la réputation commençoit à poindre. Jeannot fut le vrai successeur de Voltaire ; Jeannot tout seul eût appaisé la fermentation, & rétabli l'équilibre dans tous les esprits.

Pourquoi n'a-t-on pas enterré Voltaire ? Cette question a été bien vîte étouffée, par

ces mots plus fameux encore : *c'en eſt, ce n'en eſt pas.*

Il eſt donc prouvé qu'il n'eſt pas beſoin de perſécuter un vivant, ni même un mort. Quand il s'élevera quelque Voltaire, il y aura toujours quelque Jeannot à lui oppoſer. Si la foule trop nombreuſe environne tel homme monté ſur un tréteau & commence à s'échauffer un peu plus qu'il ne faut, voulez-vous diſperſer cette foule ſans violence ? établiſſez à trente pas un autre tréteau ; le premier orateur verra ſon auditoire ſe diſſoudre, & jetera ſa parole au vent.

Depuis le triomphe de Voltaire, la ſecte encyclopédique ne bat plus que d'une aile. En ramaſſant toutes les forces de ſon génie, elle ne peut pas faire une fugitive de Voltaire, pas même une de ſes tragédies. O que deviendra-t-elle ! Bien fou, bien repentant, je crois, qui s'eſt enrôlé ſous ſes drapeaux : voilà le régiment qui n'aguere marchoit d'un air ſuperbe, le voilà licencié par Apollon, & devenu étranger aux neuf Muſes.



CHAPITRE

CHAPITRE XLIV.

Jockeis.

LORSQU'ON hafarde de groffes fommes au fort d'une courfe, l'on purge la furveille les jockeis, afin de les rendre moins lourds & plus difpos. Il ne faut pas les confondre avec les coureurs *qui*, dit un poète, *font des animaux*,

Précédant un carroffe & qui font faire place,
Automates courans & Bifcayens de race,
Qu'on équipe à grands frais, portant vifage humain;
Légers comme le vent; efpece d'homme enfin,
Qui conçoit, qui répond, qu'on dreffe, qu'on éleve,
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il creve.

UN jockei eft plus confidéré aujourd'hui qu'un coureur. Les femmes affiftent aux courfes, & ne paroiffent avoir aucune pitié de ces adolefcens aux cheveux tondus, qui fe rendent pouffifs ou aftmatiques, pour faire gagner M. le duc, lequel remporte le prix de la courfe dans fon lit.

LORSQUE les femmes ont vu le matin la *courfe*, & le foir *d'Auberval*, elles parlent de

leur ſenſibilité. On ne voit plus entr'elles que des ajuſtemens de cheveux. Elles portent des *autels à l'amitié*, elles récitent des *hymnes à l'amitié.* Le portrait de la délicieuſe amie eſt caché dans le bracelet ; elles ne parlent plus qu'en s'extaſiant des charmes de l'amitié. Cet étalage de *ſenſiblerie* date de la même époque que les jockeis ; mais l'on ne ſait ſi les chiffres brodés par l'amitié dureront autant que les courſes de chevaux.

PAR une ſuite du même eſprit, les femmes conduiſent les caleches ; & après avoir paſſé des nuits au bal, il faut qu'elles prennent parti pour telle ou telle jument. Le jockei perd ſon nom, & ne porte plus que celui de la bête qu'il monte ; il eſt toujours jugé fort inférieur à l'animal qui réunit tout l'intérêt & tout l'eſpoir.

CE n'eſt pas là tout-à-fait l'ancien eſprit de la chevalerie ; mais il eſt entiérement éteint. Et qu'importe un ridicule de plus, ajouté à nos incroyables petits ridicules ! Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale,

qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.

ON a reconnu, il eſt vrai, qu'un courſier impétueux & docile ſuppoſoit à-la-fois la perfection d'une branche d'économie domeſtique; & l'art impoſant de croiſer les races. Mais l'extravagance s'eſt mêlée aux premieres ſpéculations; & ce qui pouvoit tourner au profit de l'eſpece, n'eſt plus devenu qu'un luxe, fantaiſie de prince. L'eſſentiel étoit que la race des chevaux allât toujours en ſe perfectionnant: elle n'a point gagné avec ce goût qui, purement de parade, n'a voulu que faire ſpectacle, tantôt à la plaine des Sablons, tantôt à Vincennes.

AU mois de novembre 1754, milord Poſcool fit la gageure de venir de Fontainebleau à Paris en deux heures. Il y a quatorze lieues de diſtance; le roi ordonna à la maréchauſſée de lever ſur la route tous les obſtacles qui pourroient cauſer au coureur le moindre empêchement. Milord Poſcool ne ſe ſervit point de jockei; il partit de Fontainebleau à ſept heures du matin, & arriva à Paris à huit heures quarante-huit minutes, il avoit encore douze minutes. Ainſi il gagna cette gageure, & l'on

en parla pendant six mois, tant les esprits commençoient à s'échauffer sur les courses.

CHAPITRE XLV.

Diamans.

CLORIS n'est que parée & Cloris se croit belle;
En vêtemens légers, l'or s'est changé pour elle;
Son front luit, étoilé de mille diamans;
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles.
Vingt familles enfin, couleroient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Fille de Scipion, illustre Cornélie,
Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie?
Pour montrer à ton tour des bijoux précieux,
Tu fis voir tes enfans, dignes de leurs ayeux;
Tu fis voir des héros. Et nos meres coquettes;
Etalent des colliers, arborent des aigrettes.

(*Gilbert.*)

S'IL est permis aux rois & aux princes d'employer des sommes considérables à l'achat des diamans, n'est-ce point une folie insigne chez les particuliers de mettre tant de prix à des brillans qui ne donnent point la beauté?

Que le *pytre* & le *grand-ſancy* appartiennent à la couronne ; qu'ils rivaliſent avec le diamant du grand-Mogol, avec celui du grand-duc de Toſcane, ce ſont là jeux de princes ; mais que des hommes ſenſés conſacrent en bagues, en pendeloques, en bracelets, ce qui ſuffiroit à l'entretien des enfans, à la nourriture des pauvres, n'eſt-ce point une honte, un crime au tribunal de l'humanité ?

Ce délire de l'opulence n'eſt plus toutefois auſſi vif qu'il l'étoit jadis. Le lapidaire ne vend plus ces petites pierres au prix exceſſif où la concurrence les avoit fait monter. Ce luxe avili, pour ainſi dire, par nos courtiſannes, commence à tomber.

Crésus, revêtu de ſes habits royaux & tout couvert de pierreries, demanda à Solon s'il avoit jamais vu une pompe ſi belle. Oui, dit le philoſophe, je trouve un paon vêtu plus magnifiquement que vous ; ſa beauté eſt naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Le philoſophe devroit s'étudier à flétrir les diamantaires, les lapidaires, à les repréſenter comme des peſtes publiques, moteurs d'un luxe odieux, & engendrant cette foule d'ê-

tres corrompus, qui se proſtituent pour des pierreries.

Le diamant eſt à mes yeux l'enſeigne de l'inſenſibilité morale; le diamant ſemble endurcir tous les êtres qui ſe pavanent de ſa pompe frivole. Quand je vois une femme porter à ſon bras la valeur de quatre riches métairies, ſon bras ne m'inſpire plus l'envie de le baiſer. Mais un homme orné de diamans, uſurpant cette parure des femmes, me fait frémir, & je m'éloigne de lui avec une répugnance invincible. Tous ces petits cailloux brillans dont il eſt vain, ſont l'emblême de ſon ame froide & dure; & plus il eſt élevé en grandeur, plus il me paroît petit & livré à un égoïſme ridicule.

On a vu, dit-on, Rodolphe, empereur & roi de Bohême, écorcher ſes ſujets pour amaſſer une quantité prodigieuſe de pierreries. Il en avoit composé une table ſi artiſtement garnie, qu'elle repréſentoit un paiſage au naturel. Il perdit ſes bijoux avec ſon royaume, & mourut de chagrin.

O que j'aime la ſeconde femme de Phocion! Une de ſes amies lui montrant des colliers & des bracelets magnifiques, elle lui dit:

pour moi je n'ai point d'autre ornement que Phocion, qui depuis vingt années est toujours élu général des Athéniens.

PUISSENT tous les sots & durs amateurs de ces misérables superfluités, qui aspirent la substance du pauvre, partir pour le païs de Golconde, dans les états du grand Mogol, à cent milles de Mazulipatan !

IL n'y a de bon & de curieux dans le diamant, que l'expérience nouvelle sur sa volatilisation. Quant à l'éclat, des verroteries font le même effet.

LA poudre de diamant est-elle un poison sans remede, ainsi que plusieurs le prétendent ? Le diamant en lui-même est un si grand poison au moral, qu'il peut l'être au physique ; & cette dangereuse qualité, je la lui souhaite, afin que tout homme l'ait en horreur & ne voie qu'avec mépris l'homme qui arbore ce luxe puéril & barbare.

LE *Mont-de-piété* regorge de pierreries, & leur valeur est tellement diminuée, que les diamans n'ont plus qu'un prix médiocre : les plus prisés autrefois sont réduits au quart de leur ancienne valeur. Mais quel philosophe ne voudroit voir tous les jouailliers obligés

de renoncer à ce commerce futile & dévorant ! Il faut eſpérer qu'il tombera tout-à-fait, & que le moraliſte n'aura plus à reprocher aux hommes des goûts auſſi extravagans, qui révelent tout-à-la-fois l'inſenſibilité & la nullité de l'ame.

CHAPITRE XLVI.

Petites filles.

DÈS la plus tendre enfance on impregne, pour ainſi dire, l'ame des femmes de vanité & de légéreté. Tout le monde y concourt; le papa, la maman, la bonne & les amis de la maiſon ; le maître de danſe, dans l'éducation d'une jeune demoiſelle, a le pas ſur le maître à lire, & ſur celui même qui doit lui inſpirer la crainte de Dieu & l'amour de ſes devoirs futurs. La marchande de modes & la couturiere ſont des êtres dont elle évalue l'importance, avant d'entendre parler de l'exiſtence du laboureur qui la nourrit, & du tiſſerand qui l'habille. Avant d'apprendre qu'il y aura des objets qu'elle devra reſpecter, elle

ſait qu'il ne s'agit que d'être jolie, & que tout le monde l'encenſera. On lui parle de beauté avant de l'entretenir de ſageſſe. L'art de plaire & la premiere leçon de coquetterie ſont inſpirés avant l'idée de pudeur & de décence, dont un jour elle aura bien de la peine à appliquer le vernis factice ſur cette premiere couche d'illuſion.

QU'ON daigne regarder avec réflexion ces marionnettes que l'on voit dans nos promenades, préluder aux ſottiſes & aux erreurs du reſte de leur vie. *Le petit monſieur*, en habit de tiſſu, & *la petite demoiſelle*, coiffée ſur le modele des grandes dames, copient, ſous les auſpices d'une *bonne* imbécille, les originaux de ce qu'ils ſeront un jour. Toutes les grimaces & l'affectation du petit-maître ſont raſſemblées chez *le petit monſieur.* Il eſt applaudi, careſſé, admiré en proportion des contorſions qu'il faiſit. La *petite demoiſelle* reçoit un compliment à chaque minauderie dont ſon petit individu s'aviſe ; & ſi ſon adreſſe prématurée lui donne quelqu'aſcendant ſur le petit *mari*, on en augure, avec un étonnement ſtupide, le rôle intéreſſant qu'elle jouera dans la ſociété.

C'EST dans la capitale fur-tout que ces abus exiftent. Si l'on vouloit me permettre de prendre le ton de la philofophie, je demanderois fi le lien de l'hyménée n'eft pas trop facré pour en faire ainfi l'objet de la premiere farce de la vie.

QUAND la petite demoifelle a amufé pendant fes fept ou huit premieres années le papa & la maman par fon caquet & fes fingeries, lorfqu'elle a bien appris à contrefaire les poupées du fieur Audinot, la plus mauvaife des écoles pour le théatre comme pour les mœurs ; on fonge à la mettre au couvent, pour y prendre quelque teinture & remplir les premiers actes extérieurs de la religion.

ICI la fcene change. Aux premieres impreffions des leçons de coquetterie & de vanité, fuccedent celles que peuvent faire la bégueulerie, le pédantifme femelle, & la morale rendue ridicule à force d'être mince & fuperftitieufe. C'eft à travers ces fentiers qu'une femme deftinée à être époufe & mere marche jufqu'à l'âge de nubilité. Pendant tout ce tems, pas un mot des devoirs dont elle devra s'occuper au fein de fa famille. Cette négligence,

à la vérité, eſt un peu juſtifiée par la corruption de nos mœurs ; car ſi l'on oublie d'inſtruire les femmes de leurs devoirs, on les diſpenſe de les remplir. Mais n'eſt-ce pas les rendre mépriſables, & nous rendre malheureux?

EXAMINONS donc encore combien les deux partis y perdent. Deux mots peuvent l'exprimer : *on n'aime plus, on n'eſtime plus.* L'amour & l'eſtime ſont cependant les deux plus grands tréſors de l'humanité.

CHAPITRE XLVII.

Journaux.

LES critiques en un ſens troublent toutes nos jouiſſances. Un art dans ſon enfance excite des tranſports très-vifs. Marche-t il vers la perfection ? la critique vigilante le ſuit du même pas. Il reſte à ſavoir ſi le plaiſir n'eſt pas interrompu par ces obſervations qui marquent toutes les taches & les font appercevoir, & s'il n'étoit pas plus entier, plus égal, plus profond, lorſque l'auditeur, moins fin ou plus groſſier, ſe livroit naïvement à la maniere dont il étoit affecté.

Qu'avons-nous gagné en raffinant ? plus de gloire ſans doute, moins de volupté peut-être. Le cordonnier qui fit changer le tableau du peintre qui avoit manqué la chauſſure, avoit raiſon ; mais il n'y avoit qu'un cordonnier qui pût voir la difformité du ſoulier. Appellez le tailleur, le chapelier, l'anatomiſte, chacun dans ſa partie trouvera des fautes ; mais le gros du public ne les voit pas de même : ſans quoi l'art deviendroit auſſi effrayant que la nature.

Si l'art aujourd'hui n'avance point vers ſa perfection, ce n'eſt pas aſſurément faute de regles & de préceptes. Indépendamment de toute cette multitude de journaux qui, d'une voix monotone & lamentable, crient tous également à la décadence, on voit éclorre tous les ans de gros volumes ſur les théatres & ſur les genres. Ils ne ſont point remplis de réflexions neuves ; on y concentre toujours l'art dans la ſeule maniere de Corneille & de Racine, & l'on ſe diſpenſe d'aller au-delà. La petite théorie des auteurs convient merveilleuſement à leur pratique.

Qui voudroit acheter tout ce qui s'eſt dit depuis cent ans ſur l'art dramatique, compo-

feroit une bibliotheque immenfe & inutile. Je crois que la poftérité rira bien de cette idolatrie, qui a faifi toute une nation, pour des tragédies bifarres, & qui la fait tourner fervilement dans le même cercle, toute excurfion lui paroiffant chimérique & infenfée.

On a vu paffer fous les yeux de tant d'ariftarques cinq à fix cents tragédies, qui ont abfolument la même phyfionomie, toutes pâles & fans expreffion, parce que le fouffle du génie ne les a point vivifiées. La forme, la coupe des fcenes, le rang des perfonnages, la diction rimée, tout eft uniforme & faftidieux. A quoi fervent les ariftarques?

La même piece a été retournée tous les vingt-cinq ans; & c'eft en cela que la pauvreté de la tragédie françoife fe manifefte. Elle n'eft point avertie de fa foibleffe, parce qu'elle croit remplacer par une vaine élégance toutes les richeffes de l'art & de la nature.

Il n'y a qu'une bonne politique; c'eft celle qui enfeigne à jeter au feu toutes ces feuilles, où des juges tranfcendans & des légiflateurs fuprêmes, s'érigeant en hommes de goût par excellence, vous difent à Paris ce qu'il faut penfer de tout ouvrage littéraire compofé

chez les nations voiſines, dont ils n'entendent ſeulement pas la langue.

Le critique de nos jours n'eſt plus qu'un ſatyrique. Mais voyez-vous cet inſecte ailé, qui tourbillonne autour d'un flambeau? C'eſt l'image d'un folliculaire, qui fait cent tours & qui finit par être écraſé d'un coup de mouchette.

CHAPITRE XLVIII.

Tréteaux des Boulevards.

La foule y abonde, & c'eſt une raiſon de plus pour examiner l'attrait qui porte la multitude vers ces théatres, que chacun dit dédaigner, & que chacun fréquente. Le grand nombre de tréteaux, leur diverſité, leur prix modique, des ſcenes changeantes & perpétuellement renouvellées, tout entraîne le citadin. Eh! c'eſt là qu'on peut voir combien la curioſité oiſive eſt ſur-tout affamée de ſpectacles. Elle demande plutôt du nouveau que du bon.

On voudroit ſavoir pourquoi dans cette

foule de théatres de toute eſpece, libres & ouverts, on proſcrit toute piece décente & réguliere; pourquoi un privilege excluſif, dont on n'apperçoit pas l'utilité, ôte au peuple une nourriture agréable & ſaine, & défend de mêler un grain de raiſon au breuvage groſſier qu'on lui verſe de toutes parts?

Les plus plates bouffonneries ſont autoriſées, & l'on fait *haro* ſur toutes piece qui a l'apparence d'être inſtructive & morale. Deux comédiens (qui le croiroit!) ſont les cenſeurs nés, les rédacteurs en charge, & les mutilateurs ſans rappel de toutes les pieces qui ſe jouent ſur les boulevards.

Cette incroyable prohibition, au ſeul avantage de deux troupes privilégiées, vient de céder cependant à l'intérêt des mœurs & à celui du public.

On a ſenti qu'il étoit ridicule de repouſſer tout-à-fait la raiſon de deſſus les trétaux des boulevards, & que le peuple qui couroit à ces ſpectacles étoit juſtement celui qui avoit le plus beſoin de recevoir quelque inſtruction ſalutaire. On s'eſt donc relâché de cette loi biſarre qui n'admettoit que la ſottiſe & le mauvais goût; on a permis à quelques pieces

raisonnables de paroître sur les trétaux, mais il faut qu'elles soient *en un acte.*

UN auteur qui auroit dans son porte-feuille des pieces touchantes & régulieres en trois actes, ne pourroit les donner à la troupe qu'il voudroit choisir. On borne, on rétrécit les plaisirs du public, en ne permettant pas à l'art de se faire entendre sur le théatre de son choix.

CES petits spectacles sont toujours pleins, parce qu'ils n'ont point la gêne des grands. On voit le parti que l'on pourroit tirer de ce goût universel pour les représentations dramatiques, si l'on savoit mettre par-tout le public à son aise.

IL seroit beau de présider tout à la fois à l'amusement & à l'instruction publique, en brisant toutes ces vieilles & misérables ordonnances qui, pour l'intérêt de quelques comédiens, empêchent l'essor du talent & substituent des farces ou des pieces étranglées à des compositions nobles & intéressantes. Et qu'importe à l'état que l'auteur parle sur les planches du théatre des boulevards, ou sur les planches du théatre françois? Pourquoi rencontre-t-on, au-dessus de l'art dramatique,

la

la main impérieuſe qui coupe, qui hache, qui deſſeche & qui tue ? Eh quoi ! ne verra-t-on jamais ſortir de la bouche du miniſtere que le mot, *je défends*, & jamais le mot, *je permets ?* Sans la maſſue pétrifique qui frappe tous les arts, le génie des François auroit déja ſurpaſſé en tout genre les autres nations.

CHAPITRE XLIX.

Égoïſtes.

RICHES ! je commence à me réconcilier avec vous ; vous devenez moins égoïſtes ; vous donnez. Oui, vous êtes plus humains que vos devanciers.

Paris eſt pour un riche un païs de Cocagne.

TANT mieux, je veux que le riche jouiſſe, mais qu'il ne jouiſſe pas ſeul.

JE te félicite, homme riche, tu te trouves dès ta naiſſance plus près de la probité qu'un autre homme ; tu as moins d'occaſions d'être injuſte ; tu ſeras exempt de ces deſirs violens qui, non ſatisfaits, jettent l'indigent dans le crime ou dans le déſeſpoir. Les tréſors des

champs, les fruits de la terre ſont à toi. On s'empreſſe, on te ſert, on t'aime avant de t'avoir vu. La haine, l'envie, la jalouſie ne doivent point germer dans ton cœur. Tes richeſſes donneront de l'éclat à tes moindres vertus; on te tiendra compte de chaque acte de bienfaiſance; la renommée enfin les publiera.

En voyant des heureux, tu verras tes ſemblables, & tu ne feras point tenté de les haïr. Tu auras le loiſir des études, & la facilité de pénétrer l'enceinte des arts.

Tu peux donner, car tu poſſedes; & quand tu mourras, en voyant tes rejetons t'environner, tu ſeras débarraſſé d'une vive inquiétude; tu ſauras que tu leur laiſſes de quoi ſatisfaire les beſoins de la vie, & la vue du contraire eſt le ver rongeur qui fait que le pauvre gémit de mourir, & n'oſe regarder ſes enfans avant d'expirer.

Homme riche, que tu es heureux! tu peux eſſuyer des larmes. Un peu de cet or ſuperflu, en paſſant de tes mains dans celles de ce malheureux, va changer de prix & de nom; il s'appellera bienfait. Antoine, après ſa dé-

faîte, s'écria : *je n'ai plus rien dans l'univers que ce que j'ai donné.*

Ce château ſuperbe ne flattera qu'une fois ton œil ; cette collection ne ſera jamais parfaite ; ces magnifiques jardins t'inſpireront du dégoût ; mais le ſoupir d'un malheureux qui t'exprimera ſa reconnoiſſance, ne ſera jamais perdu tant que tu conſerveras un cœur.

Le riche eſt plus près de la vertu que tout autre homme. S'il s'en éloigne, il devient plus coupable ; car le pauvre eſt plutôt exempt de vices que vertueux ; il n'a pas les moyens de l'être. Qui le croiroit ? la gloire elle-même, à mérite égal, favoriſe bien plus le riche que celui qui eſt né ſans fortune. Elle ſemble vouloir, a dit quelqu'un, *le récompenſer de s'être occupé d'elle.*

Bullion, miniſtre dans le dernier ſiecle, imagina de donner un dîner d'une eſpece nouvelle. Il fit ſervir des plats remplis de pieces d'or & d'argent, & dit aux convives d'en prendre ſur leurs aſſiettes à diſcrétion. Chacun ſe jeta avidement ſur ce fruit nouveau, en remplit ſes poches, & s'enfuit avec ſa proie.

Ce n'eſt point là de la généroſité, il s'en

faut. Riche, ſache mieux donner. Cette grande ville offre un vaſte champ à une ame ſenſible & humaine; les quartiers éloignés ſur-tout recelent nombre d'infortunés qui vont en gémiſſant y réfugier une miſere dont ils rougiſſent. Va les déterrer, & ſonge que le bienfait n'eſt ſublime & méritoire que quand il s'élance au-devant de l'infortuné, & qu'il le ſurprend.

CHAPITRE L.

École Vétérinaire.

ÉTABLISSEMENT utile & remarquable, qui a beaucoup contribué à la conſervation du ſuperbe animal qui ſert à l'homme dans tous les tems & qui a fait ſa force dans tous les ſiecles; car le cheval doit être conſidéré comme une ſource de puiſſance.

CETTE école eſt ſituée à Charenton. Ce ne fut d'abord qu'un ſimple eſſai. Comme tout eſt tardif, on ne s'étoit pas encore occupé de la guériſon des épizooties; le plus noble compagnon de l'homme n'entroit point dans l'ordre de la médecine.

Les écoles vétérinaires ont manifesté en peu de tems leur réelle utilité. Les animaux ont rencontré des médecins plus heureux dans leurs travaux que l'homme qui est leur maître.

Ensuite l'anatomie comparée a donné lieu à plusieurs idées qui peuvent devenir fécondes.

Les maladies des chevaux sont suivies avec plus d'attention que ne l'ont été les maladies de l'espece humaine.

Au fond de la salle est un écorché avec un regard terrible & menaçant. Il est exécuté en cire ; mais l'artiste a eu le secret de cacher tellement son art, que l'œil, après l'examen, est tenté de le confondre avec la nature. Ce morceau, unique en son genre, m'a toujours singuliérement frappé.

Les avantages non interrompus, qui ont résulté des écoles vétérinaires, prouvent qu'il faut multiplier ces établissemens utiles.

Si l'école de chirurgie est de toutes les sociétés de France celle qui a rendu le plus de service au genre humain, il paroît que les écoles vétérinaires rendront un service égal,

puisque l'homme vit sur ces créatures qu'il s'est assujéties.

Le quinquina, employé par les membres de cette école, a produit des effets miraculeux sur les animaux : leurs soins s'étendent jusques sur les oiseaux de basse-cour : on leur tâte le pouls sous l'aile.

CHAPITRE LI.

Usuriers.

Ce terme est susceptible de plus d'une interprétation. L'argent est une marchandise comme tout le reste ; il a sa rareté ; on ne fait rien sans argent ; il est le principe & le nerf de toute affaire. Que fait un négociant en gros, qui n'est point manufacturier ? Ne place-t-il pas son argent à un gros intérêt ? N'a-t-il pas calculé jusqu'aux revers ? De même, il ne faut point ranger dans la classe des usuriers, les escompteurs à six, à sept, & même à huit pour cent par an, selon les circonstances ; ils font un métier honnête & réciproquement utile. L'intérêt de l'argent

hauſſe & baiſſe ; il eſt ſubordonné au cours des événemens politiques. Le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards. L'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques ; le contrat enſuite eſt volontaire ; & quand des loix bizarres ont voulu régler, d'une maniere fixe & invariable, l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques qui vouloient emprunter à bas prix.

RIEN ne gêne plus la circulation, n'enchaine plus l'activité & l'induſtrie que ces petites loix eccléſiaſtiques ; loix aveugles, qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne, fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

L'USURIER dangereux, l'uſurier qu'il faudroit flétrir, eſt l'uſurier voilé, qui, chaque année, fait gagner le tiers de ſon capital ſans induſtrie & ſans riſques. Il dérobe à l'œil d'autrui les voies criminelles qu'il emploie. Agioteur, d'autant plus tyrannique, d'autant

plus effronté, que toutes ces opérations ſont des œuvres de ténebres.

CHAPITRE LII.

Egoïſme des Corps.

LES corps qui ſont permanens, tandis que les particuliers paſſent, ſont ſans yeux, ſans oreilles. Privés de ſenſibilité, ils ne connoiſſent point d'autre honneur que leur *point d'honneur.* Etres abſtraits, tandis que le moindre individu préſente une phyſionomie où la honte s'imprime, les corps ne ſavent point rougir; ils ont en gros peu de probité. Ennemis de tout ce qui n'eſt pas eux, ayant obtenu ou ſurpris, à l'aide des tems, quelques privileges particuliers, ils ſont tous excluſifs & petitement orgueilleux.

LE général des Capucins, arrivant à Paris du côté du Pont-Royal, & voyant l'illumination des quais du Louvre & des Théatins, crut fermement qu'on avoit éclairé la ville pour célébrer ſon entrée. Point de chef d'un

corps qui ne reſſemble plus ou moins dans ſes prétentions au général des Capucins.

ENTENDEZ le recteur de l'univerſité ; il vous dira emphatiquement qu'on ouvre *les deux battans* quand il entre chez le roi. Il prend un vieil uſage pour la marque infaillible de la ſupériorité de ſon corps.

LORS de l'inſtitution de l'académie françoiſe, le parlement ſe montra jaloux, il étoit ſur le point de faire des *remontrances*, lorſqu'on lui prouva qu'il ne s'agiſſoit que de *diſeurs de mots*. Tous les petits corps ſe modelent ſur les grands & adoptent leurs principes. Ainſi dans les claſſes des colleges l'on voit *l'empereur*, *le dictateur*, *les conſuls*, &c ; & le ſyndic de ſa communauté, qui ſourit quand ſon fils vient lui dire, *je ſuis conſul*, va jouer le même rôle au milieu de ſes confreres, & il s'enflera des dignités les plus riſibles.

PAR la même raiſon que dans la communauté des cordonniers le maître ne regarde pas l'étranger qui n'a pas prêté ſerment pardevant *monſieur le procureur du roi*, fît-il un ſoulier plus parfait que les maîtres jurés ; de même dans les académies on a beaucoup

de peine à ſuppoſer qu'au-dehors un écrivain ſoit un écrivain. Auteurs Anglois, Allemands, Italiens, Eſpagnols, on les plaint de n'avoir pas le goût d'un académicien du Louvre. J'ai entendu dire très-férieuſement à des gens de lettres *qu'on ne ſavoit faire un livre qu'à Paris.*

Or, qui ne reconnoîtroit un académicien, de quelqu'académie qu'il ſoit, à ſon air avantageux ? Imaginez-vous un homme qui ſe dit en lui-même : on m'a jugé avoir un mérite éminent, diſtingué ; je ſuis du nombre des élus. Qu'eſt-ce qu'un homme, s'il n'eſt académicien ?

Le peintre recommandera deſpotiquement ſa maniere ; le poète fera ſecte pour ſes vers ; l'orateur prônera excluſivement ſon goût ; chaque membre de l'académie, quoique diviſée entr'elle, ſe réunira contre l'étranger & le regardera comme un profane.

Que fait là, dans ce café ou dans ce ſallon, cet académicien, pilier de l'endroit ? Quel eſt ſon emploi ? il fait l'oracle ; il prend le dédain pour de la hauteur ; il enſeigne à la jeuneſſe à beaucoup reſpecter les écrivains qui n'écrivent pas ; preuve inconteſtable, ſelon

lui, de ſupériorité & de goût. Il gémit enſuite de la décadence de la littérature. Le ſiecle eſt indigne de le lire; il faudroit que les eſprits fuſſent d'abord préparés, pour pouvoir bien goûter ſon ſtyle & ſes idées; auſſi, s'enveloppant dans un dédaigneux ſilence, il paracheve académiquement ſon rôle de nullité, qu'il ne ſurmontera point, malgré les deux muſcles rengorgeurs de ſa tête capable.

CHAPITRE LIII.

Sybarites.

MON imagination perce cet appartement reculé. Qu'y vois-je? Une bibliotheque ſcandaleuſe, des miniatures d'une laſciveté qui fait honte à la nature; voilà ce qui orne le cabinet ſecret d'un ſybarite moderne. Il lui faut des auteurs dépravés, des peintres criminels, qui ont mis leur gloire à contribuer au délire des hommes, & à faire naître leurs égaremens.

LE ſybarite, dans l'analyſe de ces ouvrages

corrupteurs, cherche un raffinement coupable. Mais dans ce réduit clandestin, où l'on appelle les plaisirs, la volupté n'y pénetre pas. La réalité n'a plus de charmes sur des cœurs blasés. Le sybarite n'a plus de desirs; il tombe dans l'assoupissement.

Quand on a dressé un autel au vice, il vous punit du culte offert. Les travers de l'esprit humain n'ont jamais enfanté une sensation agréable; la honte la plus humiliante navre le cœur du sybarite au milieu de ces portraits voluptueux, de ces statues indécentes, de ces livres dissolus; & il sent trop tard qu'il n'est plus de douce jouissance, dès que l'on a passé les bornes du respect que l'on doit à la nature.

En sortant de ces boudoirs, il est des hommes qui, ayant payé architectes, peintres, décorateurs, sculpteurs, veulent paroitre avoir tous les avantages, tous les talens; qui s'estiment capables de tout connoitre, de tout apprécier. C'est le ridicule de certains grands qui ont une idée exagérée d'eux-mêmes: témoin ce satrape de Perse, qui alla visiter Appelles dans son attelier. Le peintre connoissoit le fastueux personnage, & ne voulut

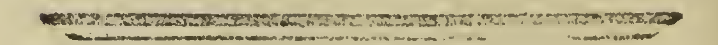
pas perdre un coup de pinceau. Le ſatrape errant avec toute ſa ſuite, la robe de pourpre déployée, faiſoit tout haut ſes obſervations, & ſe permettoit de diſſerter ſur les tableaux & ſur la peinture. Appelles, qui l'entendoit de loin, lui dit : " Mégabyſe, tu te dé-
„ couvres mal-adroitement : il falloit reſter
„ muet ſous ta robe de pourpre ; tes brace-
„ lets, tes pierreries, ton turban t'auroient
„ fait paſſer pour un connoiſſeur ; mais vois-
„ tu les petits garçons qui broient mes cou-
„ leurs, & qui rient ſous cape de tes diſcours ?
„ J'en ſuis fâché, ils n'auront plus le même
„ reſpect pour toi. „

CHAPITRE LIV.

Champs-Elyſées.

Les Champs-Elyſées ſont trop alignés, pas aſſez diverſifiés, & trop corrects pour une promenade. D'ailleurs, la proximité de la grande route de Verſailles y répand une pouſſiere inſoutenable. Comme on n'y voit aucun baſſin, & que l'eau y manque totalement,

tout y a l'empreinte de la plus grande ſécheresse. C'eſt dommage; car l'endroit d'ailleurs eſt vaſte, & l'affluence de toutes les conditions y produit un ſpectacle varié. Mais il n'y a point de promenade agréable, dès que l'œil n'apperçoit pas l'élément fluide qui ſemble rafraîchir la penſée. Pourquoi tel endroit ſauvage devient-il attachant ? C'eſt qu'on y voit un ruiſſeau qui tombe, murmure, ſerpente & fuit.



CHAPITRE LV.

Journal de Paris.

IL a fallu faire une eſpece de violence au miniſtere pour pouvoir l'établir. Après toutes les contradictions uſitées, le gouvernement a reconnu de quelle utilité cette feuille pouvoit être. En un inſtant tout Paris eſt inſtruit ou déſabuſé ſur ce qu'il lui importe de ſavoir au juſte.

LOUIS XVI, voulant couper une branche d'arbre, ſe bleſſe de ſon couteau-de-chaſſe à la cuiſſe. La capitale eſt en alarme; on ap-

prend en peu d'heures que la bleſſure eſt légere, & les eſprits ſont calmés. Il y a mille circonſtances qui intéreſſent le public; il pourroit ſe tromper dangereuſement; il eſt redreſſé tout-à-coup par la vérité des faits, & la fermentation tombe en un clin d'œil.

Mais ce qui rend cette feuille infiniment précieuſe, c'eſt qu'elle eſt devenue le véhicule de la charité univerſelle. L'exemple du bienfait invite à la bienfaiſance; la vertu qui ſommeille au fond du cœur de l'homme eſt avertie, & il s'établit une ſucceſſion de bonnes œuvres.

La correſpondance des lumieres gagne à la publication de cette feuille. Chaque art eſt pour ainſi dire ſtimulé, parce qu'aucun fait intéreſſant dans les arts n'eſt paſſé ſous ſilence.

On pourroit en retrancher la partie littéraire, qui donne d'inutiles extraits d'une foule d'ouvrages éphémeres; car l'art du *ſouligneur* n'eſt pas celui du critique. Cette feuille devroit être uniquement conſacrée à ce qui peut intéreſſer la curioſité publique.

Un fait de la veille dit plus que ces réflexions vagues ſur les arts. Les réflexions

communes ſont bientôt épuiſées, les faits ſont toujours nouveaux.

Il ſeroit bon qu'on y trouvât le récit fidele de tous les accidens qui arrivent ſur le pavé de la capitale. Les gens à équipages rougiroient peut-être, en liſant que tel & tel homme a péri ſous les roues de leur char ; que, pour gagner trois minutes au ſpectacle, ils ont écraſé un fantaſſin ſurchargé d'un fardeau qu'il voituroit pour l'intérêt de la ſociété.

On a vu avec étonnement tel malheureux demander au barbare inconnu qui l'avoit mutilé, le prix de ſes bras & de ſes jambes. Un habitant de Londres, qui liſoit cet article, n'en pouvoit croire ſes yeux. Là, un boiteux traverſant une rue, arrête à plaiſir une enfilade de voitures. Mais puiſque le gouvernement a permis la publication d'une annonce auſſi extraordinaire, c'eſt qu'il veut mettre un frein à l'inſenſibilité cruelle des gens qui n'ont pas fait la leçon la plus ſévere à leur cocher. Il faudroit les nommer publiquement. Celui qui a paſſé ſur le corps d'un de ſes concitoyens, reverroit l'image ſanglante ; elle ſe marieroit à ſon nom, & ce ſeroit là ſon premier châtiment.

TOUTES

TOUTES les violences commifes & impunies pourroient être foumifes de même à l'animadverfion publique ; & cette feuille, en exerçant une jufte cenfure des délits difficiles à réprimer, mais qui nuifent au repos public en expofant les extravagances puériles ou barbares des riches qui fe permettent tout, appuyés qu'ils font de leur crédit ou de leur opulence, les retiendroit peut-être par la crainte du mépris ou du ridicule, & feroit plus de bien que les femonces particulieres des magiftrats.

LA feuille de Londres paroît tous les foirs; mais comme il faut que Paris contrafte avec cette ville dans les plus petites chofes, la feuille françoife paroît tous les matins.

LA répétition des articles, enterremens & fpectacles, tels qu'ils font dans le Journal de Paris, fait qu'on lit deux fois la même chofe dans le même inftant. Les rédacteurs ne pourroient-ils pas s'accorder pour faire difparoître ce double emploi ?

LES petites affiches, quoiqu'elles paroiffent journellement, ne contiennent pas ce qu'elles devroient contenir. Le rédacteur, au lieu de faire fon métier, qui eft d'annoncer les gar-

des-robes & les meubles à vendre, a la rage de vouloir juger des pieces de théatre, auxquelles il n'entend rien. Il eſt deſpote à ſa maniere, avec ſon privilege excluſif. On lui apporte, par exemple, un article qui annonce une chaiſe de poſte à livrer *gratis* à celui qui la ramenera de Paris à Bruxelles, ou à Bordeaux. Le rédacteur refuſera d'annoncer au public cet avantage, cette commodité qui ſatisfait deux particuliers, ſous prétexte que cela feroit tort aux *loueurs de carroſſes*, aux *meſſageries*; & voilà comme le privilege met de la partialité & des entraves au bien général, juſques dans une miſérable feuille. Ainſi du reſte. On diroit que le rédacteur de cette feuille a peur de rendre ſervice aux particuliers, & de faire quelque choſe d'avantageux au bien public.

CHAPITRE LVI.

D'un ſecond théatre François.

Le public, les auteurs demandent à grands cris deux théatres; les gentilshommes de la chambre s'y refuſent. Les comédiens en pre-

vince appartiennent au public, au lieu qu'à Paris le public appartient aux comédiens. Pour remédier à cet étrange abus, l'on a généralement pensé que le parti le plus prompt & le plus sûr, seroit de rétablir la concurrence, ainsi qu'elle existoit aux jours brillans de Corneille, de Racine & de Moliere; mais les gentilshommes de la chambre se sont constamment opposés à la création d'une seconde troupe. Ils peuvent se vanter de contredire à cet égard l'opinion publique, l'attente universelle, & le vœu de tous les auteurs.

On dit qu'il seroit impossible de former deux troupes supportables, quand nous sommes si loin, si loin d'en avoir une! Eh, c'est parce que nous n'en avons qu'une qu'elle sera toujours foible, indolente, inactive, insuffisante; parce que chaque membre écarte de toutes ses forces tout nouveau comédien qui lui fait ombrage; parce que l'emploi de chacun d'eux, par une loi qu'ils se sont faite, n'est jamais rempli par un autre, & que le premier en date anéantit conséquemment tous les rôles qui ne lui plaisent pas; parce qu'ils se permettent tour-à-tour des absences com-

binées, que le public paie & souffre en murmurant tout bas; parce qu'ils bâtissent à leur gré mille petits codes ridicules, inconnus, qui ne tendent qu'à légitimer leur paresse & à rabaisser les ouvrages à leur niveau. L'anarchie intérieure de leur gouvernement nuit & nuira toujours aux progrès d'un art qui expire au milieu de leurs interminables débats.

On voit dans les foyers les bustes radieux de Corneille, de Racine, de Voltaire; ils y regnent en maîtres: mais l'homme de génie, qui s'apprête à courir cette lice glorieuse, tombe & pleure aux pieds d'une barriere invincible qui arrête sa noble impatience. Désespéré, il laisse échapper ses crayons & sa palette chargée de couleurs; il reste dans une inaction funeste à l'art & à lui-même. Obligé de renoncer, en soupirant, à la gloire qu'il idolâtre, il frémit en vain à la porte de la carriere qui ne s'ouvre point. C'est ainsi qu'au lieu de favoriser l'essor impétueux du génie, on se plaît à l'anéantir.

Le public y perd de grands tableaux qui intéresseroient sa sensibilité & qui ajouteroient à ses plaisirs délicats; mais il faut tout immoler aujourd'hui à la troupe des comédiens;

les privileges des auteurs & la gloire nationale. Qu'eſt-ce après tout qu'un chef-d'œuvre nouveau, touchant, inſtructif, ſi on le compare au minois d'une actrice ?

Au milieu de ces entraves, on ne craint point de toucher à une queſtion délicate. Les gens du monde vous diſent : Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui des comédies ſemblables aux comédies de Moliere ? On répond ſans héſiter : Eh ! c'eſt la philoſophie moderne qui en eſt cauſe ; car de quoi ne l'accuſe-t-on pas ?

Si Moliere revenoit parmi nous, il pourroit, il eſt vrai, changer l'habit de ſes perſonnages ; mais il auroit la même force, la même franchiſe de pinceau, la même naïveté. Tout entier à l'action & à la vérité, il n'auroit ni bel-eſprit, ni phraſes gentilles, ni papillotages, ni tout ce qui tue la nature en montrant l'art. Il devineroit le trait ſimple, fait pour nous faire rire malgré nous, parce qu'il auroit la connoiſſance du cœur humain. Ce trait exiſtant & caché, il eſt ſans ceſſe ſous nos yeux, & nous ne le voyons pas ; mais lui, avec ſon coup-d'œil, le ſaiſiroit habilement, & nous ririons alors, autant du

plaiſir de le voir, que de ſurpriſe de l'avoir manqué.

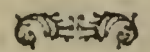
C'EST le génie qui maîtriſe une nation indépendamment de ſes formes particulieres & changeantes. Il ne reçoit point la loi; il la donne. Le luxe, la mode, les idées du jour, les nuances nouvelles, la confuſion des rangs, les variations, l'eſprit des différentes claſſes de ſpectateurs, frivoles excuſes! vains fantômes! que n'apperçoit ſeulement pas celui qui va droit au cœur, ſouleve & pince la fibre cachée, à laquelle répond cette joie vive & prompte que donne une ſenſation agréable & profonde; c'eſt une corde ſecrete, qui n'eſt mue que par une main particuliere. L'inſtrument, l'homme eſt toujours le même; mais il attend le maître qui ſache arracher l'expreſſion naïve, & faire treſſaillir notre enjouement à l'aſpect du tableau.

NOUS citerons ici un paſſage de la plume du traducteur de Shakeſpeare; il vient ouvertement à l'appui de la cauſe adoptée par tous les gens de lettres.

„ LES lettres & les arts n'ont pas droit d'occuper les ſoins journaliers de l'état. Que la terre ſoit bien préparée; que le pere de fa-

mille écarte seulement de ses jeunes chênes, les ronces & l'ombrage qui les refroidissent & les étouffent ; que l'air libre circule autour d'eux, & ils s'éleveront alors d'eux-mêmes à la hauteur marquée par la nature & par la vigueur de leurs germes. C'est moins de faveur que de justice, que le talent a besoin.

Ce qui le décourage & le tue, c'est lorsqu'après avoir épuisé ses forces à produire, à vaincre les difficultés de son art, il lui faut encore lutter obscurément & à forces inégales contre les vices & les passions des hommes, flatter le despotisme, les préjugés & les petits intérêts des corps ; c'est lorsqu'à l'entrée des tranquilles élysées des arts, il trouve des souterreins tortueux, où il faut ramper, des Cerbere qu'il faut assoupir, des Caron qui ne passent aux rives fortunées de la gloire que des artistes déja morts, & tous ces fantômes légers & fugitifs de la médiocrité, tandis qu'ils rebutent avec dédain des hommes pleins de vie & nés pour l'immortalité. „



CHAPITRE LVII.

Trente Écrivains en France, pas davantage.

CHEZ les anciens peuples la considération publique étoit vivante : notre gloire est ternie en comparaison de ces honneurs qui payoient les services rendus au genre humain.

POUR se délivrer parmi nous du fardeau de la reconnoissance, on s'écrie de toutes parts : *le nombre des auteurs est immense !* Oui, de ceux qui usurpent ce nom, ou qui ont fait une seule brochure dans leur vie. Mais de fait, il n'y a point en France plus de trente écrivains, (*) constamment livrés à leur art.

(*) A bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle ici des médecins, des jurisconsultes, des chirurgiens qui écrivent sur leur art ; je ne parle pas des compilateurs, des journalistes, des traducteurs à tant la feuille ; je ne mets dans la liste des écrivains que j'ai en vue, que ceux qui donnent au public des ouvrages d'imagination ou de philosophie, & qui remplissent son attente par des productions successives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à peu près égales, relativement à l'importance ou à l'é-

LE dégoût, la féchereffe, l'indigence, la crainte des perfécutions, & fur-tout la pareffe font fortir les trois quarts & demi de la carriere, dès qu'ils y ont fait les premiers pas. Ils fe jettent dans le chemin de la fortune. Plufieurs écrivains, même célebres, (*) n'entretiennent leur renommée que par quelques ouvrages, femés à de prudens intervalles. Or, qu'eft-ce que trente hommes faifant profeffion ouverte de ces honorables travaux, au milieu d'une nation compofée de plus de vingt millions d'hommes?

LES écrivains feroient dix foix plus nombreux, qu'ils mériteroient encore d'être confi-

tendue de l'objet. Or, fur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec affiduité & conftance, la moitié habite la capitale. Quoi, s'écriera-t-on, il n'y a que quinze écrivains dans la ville de Paris! Oui, dignes de ce nom; comptez: mais n'y faites pas entrer les pareffeux ou ceux qui vivent uniquement fur leur réputation.

(*) On fait que dès qu'un auteur eft académicien, il penfe toucher au terme de la gloire littéraire; il ne fait plus rien que de courir les fociétés. Il eft plus fouvent à table qu'à fon bureau; & quand il a paffé des années entieres fans payer aucun tribut au public, il appelle cela le *refpecter*. A qui convient donc le fauteuil académique? A tout homme qui ne veut plus écrire.

dérés ; car ſous quelque rapport qu'on les enviſage, ils ſont utiles. Outre le luſtre qu'ils impriment à la nation chez l'étranger, l'amuſement qu'ils procurent par leurs productions, eſt de tous le plus touchant, le plus varié & le moins coûteux. Leurs livres, leurs pieces de théatre, leur genre de vie, leurs rivalités même donnent lieu à des converſations intariſſables, qui ſont probablement les plus agréables de toutes, puiſque tout le monde y revient ſi fréquemment. La vie d'une jolie femme eſt moins ſcrutée que celle de tel homme célebre.

ON ne peut du moins leur refuſer la gloire de répandre dans la ſociété un langage épuré, le goût du ſavoir, la lumiere de la raiſon, & cette fleur de plaiſanterie qui fait diſparoître toute exagération. Ils contribuent à rendre plus vif ce plaiſir délicat des peuples policés, ce charme de la converſation qui enfante tant de choſes lumineuſes & qui inſtruit ſouvent mieux que les livres.

QUELQU'UN a appellé les gens de lettres eſtimables, *les ſubſtituts de la magiſtrature.* Ce mot eſt très-bien trouvé. Ils ſont auſſi la police, en frondant les abus les plus dominans. On les

a vus s'élever contre les vices politiques, contre les ridicules dangereux & les opinions fausses. Ils ont fait valoir les droits de la raison, depuis la satyre *Ménipée* jusqu'à la derniere brochure politique; & depuis peu, dans des crises très-importantes, ils ont décidé l'opinion publique. Elle a eu, d'après eux, la plus grande influence sur les événemens. Ils semblent former enfin l'esprit national.

Les gens du monde, qui, par envie ou par ignorance, s'efforcent de rabaisser tout ce qui est au-dessus d'eux, secrétement irrités de voir qu'on ne parloit plus de leurs occupations futiles, voudroient, s'il leur étoit possible, humilier les gens de lettres, comme des rivaux qui occupent à leur détriment les bouches de la renommée. Ils ont imaginé en conséquence de rendre les gens de lettres responsables en corps de toutes les sottises que font quelques-uns d'entr'eux. Il faut observer que les gens de lettres ne forment point un corps, & conséquemment n'ont point de jurisdiction les uns sur les autres. Ils ne peuvent imposer silence au folliculaire effronté, au détracteur insolent, au calomniateur, à l'écrivain satyrique ou ordurier; ils sont isolés dans leur genre de vie,

ainſi que dans leurs travaux ; ils ſe cherchent d'abord par curioſité, & ſouvent ne ſe cultivent point par le peu de reſſemblance de leur caractere ; car l'amitié ne ſe commande pas ; & pourvu qu'ils ſe reſpectent, on n'a rien à leur reprocher. Tel homme célebre n'a jamais rencontré dans le cours de ſa vie tel autre homme célebre, ſon rival ou ſon antagoniſte, quoiqu'habitant tous deux la même ville ; il n'a ni le droit de réprimande, ni celui de remontrance.

Il me prend fantaiſie de donner ici la liſte complete des inévitables ennemis des gens de lettres ; on verra qu'ils ſont en nombre & en force. Commençons par les demi-littérateurs. Comme les déſerteurs ſont les ſoldats les plus acharnés contre le régiment qu'ils ont quitté, & les apoſtats les ennemis les plus perfides de leur religion ; de même l'homme qui n'a pu réuſſir dans les lettres, devient à coup ſûr l'ennemi le plus implacable de ceux qui les cultivent. Les adverſaires les plus ſourds & les plus redoutables ſont toujours ceux qui n'ont fait qu'un pas dans la carriere de la littérature, & qui ſe ſont retirés, ſoit par impuiſſance, ſoit renvoyés par les ſifflets. Les lettres ont com-

mencé le plus ſouvent leur fortune, & ils ſont ingrats envers les lettres; leur avancement eſt un ſecret reproche qui leur dit ce qu'ils voudroient ſe déguiſer à eux-mêmes, qu'ils n'avoient que le talent de faire fortune.

EH! pourquoi, étant riches, envient-ils la célébrité orageuſe de l'homme de lettres? Voici, ſi je ne me trompe, le ſecret du cœur humain pleinement dévoilé à cet égard. Les richeſſes, tout agréables qu'elles ſont, ne frappent qu'une ſeule fois par leur éclat, & l'on ne leur paie pas un tribut conſtant d'eſtime. Elles n'apportent rien de perſonnel, rien de ce qui flatte tant l'amour-propre; les dons du génie ſont brillans, exiſtent par eux-mêmes, & intéreſſent la curioſité. Quelques perſonnes dînent chez un riche; mais des milliers d'hommes liſent un excellent ouvrage, & ne ſont pas maîtres de ne point être reconnoiſſans du plaiſir qu'ils ont eu. Voilà pourquoi les riches, au milieu de leur opulence, ſont preſque tous plus ou moins jaloux des hommes qui cueillent les palmes de la littérature.

POUR peu qu'un riche ne ſoit pas un ſot, on lui donnera du goût: par conſéquent il paſſera pour avoir de l'eſprit, & de là au

génie il n'y a qu'un pas. S'il ne ſe fait point un beau livre, c'eſt qu'il ne le veut pas, & qu'il emploie mieux ſon tems à d'*illuſtres affaires.* Il dit mille impertinences, & on l'écoute parce qu'on eſt à ſa table, & que ſon gros cuiſinier, au tact délicat, a de la fineſſe pour lui. Il fronde hautement toute idée patriotique, pour peu qu'elle tende à diminuer l'embonpoint exceſſif qui fait maigrir tant d'autres. Il trouve fort mauvais l'examen public de pareilles matieres. Il s'étonne de ce qu'on n'arrête pas tous les ouvrages qui ne ſont point remplis d'un reſpect profond envers le travail de la finance moderne, & de ce qu'on ne célebre pas, par exemple, les fortunes rapides, comme les exploits guerriers & les talens littéraires.

QU'IL jouiſſe de ſes richeſſes : d'accord; qu'il accumule autour de ſa perſonne toutes les voluptés; qu'il s'en raſſaſie, à la bonne heure : les plaiſirs qu'il achete lui appartiennent; qu'il les goûte en paix : mais pourquoi veut-il qu'on le conſidere, qu'on ait pour lui de la vénération ou de l'eſtime? A quel titre? que nous fait ſon opulence? Elle n'eſt utile qu'à lui ſeul. Que toutes les jouiſſances

l'environnent dans ſa maiſon; mais que hors de là, il laiſſe à l'homme de lettres l'eſtime publique qui lui eſt due, ſeule récompenſe de ſes nobles travaux.

TOUT lecteur doit de la reconnoiſſance à tout auteur. Celui qui ne lit pas doit ſavoir encore que la langue, la ſociété & les mœurs doivent infiniment à la claſſe des écrivains.

CHAPITRE LVIII.

Carrabas, pots-de-chambre.

QUI connoît le majeſtueux carrabas, attelé de huit chevaux, leſquels font quatre petites lieues en ſix heures & demie de tems? Il mene les gens à Verſailles; il renferme dans une eſpece de longue cage d'oſier vingt perſonnes qui ſont une heure à ſe chamailler avant que de pouvoir prendre une attitude, tant elles ſont preſſées; & quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entrechoquent. On tombe dans la barbe d'un Capucin, ou dans les tettons d'une nourrice. Un eſcalier de fer, à larges degrés, oblige vieille

& jeune à montrer au moins ſa jambe à tous curieux paſſans.

Ce carrabas, deux fois par jour, voiture lentement, mais non doucement, les valets des valets de Verſailles. (*) Tous les enfans qui vont ſucer le lait des nourrices Normandes, font leur entrée le lendemain de leur naiſſance dans le carrabas de Poiſſi ; c'eſt un choc dur & perpétuel à caſſer la tête raffermie des adultes.

Quand le carrabas chemine ſur la route royale, le leſte équipage, paſſant comme l'éclair, le regarde en pitié. Ce carrabas n'a pas l'air de conduire les gens à une cour brillante. S'il fait ſoleil, vous y arrivez grillé ; s'il pleut, vous êtes trempé comme une ſoupe. C'eſt dans cet état qu'on débarque les Pariſiens empreſſés de voir la majeſté du trône, devant le château magnifique & la grille dorée du riche ſouverain.

Quand cette lourde & vilaine cage croiſe un équipage royal, il n'y a plus d'expreſſion

(*) On connoît le mot de Duclos. *Quand je dîne à Verſailles, je crois manger à l'office ; je n'entends que des valets qui parlent inceſſamment de leurs maîtres.*

pour

pour rendre le contraste qu'offre le coup-d'œil, il faut en rire malgré soi. On diroit qu'on a voulu conserver la premiere voiture qui fut imaginée pour rehausser l'éclat & la légéreté des voitures nouvelles. Le bon Henri IV n'avoit cependant qu'un coche de cette espece, & il écrivoit à Sully : *je ne pourrai vous aller trouver d'aujourd'hui, ma femme m'ayant pris mon coche.* Comme deux cents années font absolument changer de face aux mêmes objets !

IL faut entrer dans ce carrabas, ou dans des carrosses dits *pots-de-chambre*, moins incommodes, mais constamment ouverts à tous les vents.

QUAND vous prenez un de ces pots-de-chambre, vous avez des pages. Le cocher qui n'a point de gages, place à douze sols par tête quatre personnes, deux sur le devant & deux sur le derriere. Ceux qui sont sur le devant s'appellent *singes*, & ceux qui sont sur le derriere *lapins*.

LE *singe* & le *lapin* descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs souliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, & les voilà qui contemplent à leur

aiſe la famille royale, & qui jugent de la phyſionomie & de la bonne grace des princeſſes. Ils ſont enſuite les courtiſans tant qu'ils veulent. Ils ſe placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empreſſé, qui retient ſon geſte quand il l'a outre-paſſé, & rien n'empêche le *lapin* & le *ſinge* de figurer dans les appartemens & au grand couvert, comme ſuivant de la cour.

TANDIS que ces hideuſes voitures vous eſtropient ou vous ennuient, il eſt défendu à la charrete oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vide, au fourgon commode, de voiturer perſonne ſur cette route royale. Vous devinez bien, lecteur, ſans que je le diſe, qu'il s'agit là encore d'un beau privilege excluſif.

MAIS que le *carrabas* & le *pot-de-chambre* ſont éloquens! Ils ſemblent vous annoncer la foule des déſagrémens qui vous attendent dans ce lieu de ſplendeur; ils vous diſent de rétrograder; mais on n'entend pas la morale que vous donne le *pot-de-chambre*. On avance, on prie, on ſollicite, on perd des années, on uſe ſa vie dans l'attente.

QUE le petit ambitieux, que l'intrigant, que

le froid adulateur, que l'extravagant à projets ſoient cahotés dans ces voitures, ils le méritent bien ; mais à ceux qui n'ont que la curioſité pour objet, qui veulent voir le même jour, la ménagerie, les ſtatues & les princes, qu'importent de beaux chemins, s'ils ne peuvent y voyager à leur fantaiſie, s'ils ſont gênés, contrariés dans leur marche ; & pourquoi faut-il encore des bureaux, quand j'ai le deſir d'aller voir, par moi-même, comment ſe porte en ſon château le roi de France?

TEL qui n'a été à Verſailles qu'en *carrabas*, de retour dans ſon bourg de province, fait un roman effronté & ridicule ſur ce ſéjour du ſouverain. Il a vu le roi, les princeſſes, le grand couvert, rien de plus vrai ; mais il y ajoute des circonſtances menſongeres, qui ſont reçues avec admiration par la crédulité ignorante : l'exagération a ſon paſſe-port & le conte le plus biſarre eſt écouté. Le raconteur perſuade à ſes compatriotes tout ce qu'il veut. Il loue l'affabilité de la reine, qui a daigné lui demander des nouvelles de ſon païs, & ce récit inconcevable qu'il imagine, le fait prendre en haute conſidération.

Il s'échauffe en répétant la même hiſtoire, & parvient lui-même à la croire véritable.

On ne ſauroit imaginer ce qui ſe dit de Verſailles au fond de la Gaſcogne, & dans les tavernes Suiſſes. Les deſcriptions fabuleuſes deviennent d'un comique qui rend l'auditeur émerveillé encore plus étonnant que le narrateur. C'eſt une ſuite de menſonges facécieux, enchaînés les uns aux autres; & j'oſe aſſurer que tel Suiſſe, tandis qu'il boit, l'emporte à cet égard ſur le plus déterminé Gaſcon.

Les *contes jaunes*, les *contes bleus*, les *contes à la cigogne*, n'approchent pas de ces narrations romaneſques, écoutées en ſilence, & qui deviennent encore plus plaiſantes par les remarques ſérieuſes que fait l'auditoire du cabaret.

On a mis en ſcene devant Leurs Majeſtés le dialogue incroyable du menteur intrépide, & des provinciaux crédules : rien de plus vrai que le fond de cette farce. La coutume qu'on a de s'entretenir par-tout de la cour de Verſailles, a créé dans de certains endroits des traditions d'une extravagance ſi rare, qu'on ne ſait ce qui a pu enfanter

ces détails imaginaires, dont on auroit peine à désabuser les personnes qui les ont adoptés, quelques raisonnables qu'elles soient d'ailleurs.

CHAPITRE LIX.

College de Chirurgie.

On a long-tems confondu les chirurgiens avec les barbiers ; c'étoit une confusion injurieuse, elle devoit cesser.

La fondation d'une école pratique ou de dissection, est un de ces bienfaits publics qu'on ne sauroit trop exalter.

Ce college doit beaucoup à la protection éclatante de Louis XV & de Louis XVI. Plus de huit cents éleves assistent aux leçons. L'auditoire est composé de fraters, de garçons perruquiers en habit de poudre. L'un retient un quart de leçon, celui-ci un sixieme. Ils l'appliquent ensuite comme ils peuvent. Quelques pauvres malheureux, pendant l'instruction, paient l'apprentissage ? mais on n'est pas habile du premier coup.

Un cadavre, venu de Bicêtre, est étendu

ſur le marbre noir : huit cents hommes voient l'intérieur du corps d'un pauvre homme que perſonne ne regardoit la veille. Les miracles du Créateur ſont emprcints dans ce corps, comme dans celui du ſouverain.

LES membres de cette académie ont compoſé, dans l'eſpace de quarante ans, cinq volumes de diſſertations, ſur des faits relatifs à la chirurgie. Cinq volumes paroîtront peu de choſe ; mais tous les mémoires qu'ils renferment ſont très-bons & ont été traduits dans pluſieurs langues.

TOUS les jeudis de chaque ſemaine, les chirurgiens s'occupent pendant deux heures à diſcuter le pour & le contre ſur un point de leur profeſſion.

L'ACADÉMIE de chirurgie a cela de bon & de particulier, qu'elle n'admet point *d'académicien honoraire*. Tous les membres ſont libres & parfaitement égaux. Ceux qui ne ſont pas en état de concourir aux progrès de l'art, viennent néanmoins exactement aux aſſemblées pour leur inſtruction, & pour mettre à profit celle des autres, dans le traitement journalier des malades confiés à leurs ſoins. C'eſt un cours toujours ouvert & qui guide

inceſſamment l'œil & la main de l'opérateur.

TANDIS qu'on diſſerte théoriquement tous les jeudis ſur des maladies chirurgicales, on a en outre l'avantage d'avoir dans la même maiſon un hôpital de vingt-deux lits, où l'on traite gratuitement les maladies chirurgicales les plus rares. Ainſi l'on a la théorie & la pratique tout-à-la-fois. Car il y a en chirurgie, comme dans toutes les ſciences pratiques, la ſcience & le métier; & pour réuſſir pleinement, il faut réunir l'un & l'autre.

CET hôpital particulier eſt un lieu de grande inſtruction, parce que rien ne s'y fait que les profeſſeurs n'aient d'abord donné leur avis & examiné ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Auſſi y a-t-on vu & fait des obſervations très-précieuſes.

QUAND un homme de la lie du peuple eſt frappé d'une maladie chirurgicale, grave ou extraordinaire, il devient l'objet des ſoins les plus attentifs. Plus la nature s'eſt montrée impitoyable à ſon égard, plus la chirurgie s'empreſſe à lui offrir des ſecours, & il en trouve de plus conſtans, de plus délicats, que n'en pourroit obtenir un millionnaire avec tout ſon or.

C'EST un ſpectacle remarquable que de voir tous les hommes de l'art raſſemblés autour d'un miſérable qui a une fracture particuliere. Il eſt heureux dans ſon malheur; il guérit, parce que l'accident a manifeſté un cas privilégié. S'il n'avoit eu qu'une fluxion de poitrine, on l'eût jeté à l'Hôtel-Dieu; mais ſa maladie intéreſſe l'art, l'art enfante des miracles.

L'INFORTUNE a donc encore ſon lot; mais il faut qu'elle ſe trouve dans une ville comme Paris. Le porte-fait reportera quelques jours après ſon accident, le lourd fardeau ſur ſes épaules, tandis qu'ailleurs l'homme environné de toutes les commodités périra, pour peu que l'accident ſorte du cas des accidens ordinaires. Les prodiges de l'art ſe ſont exercés ſur un mendiant qui revient à la vie pour mendier encore. Les progrès de la chirurgie vont toujours en croiſſant. Toutes les découvertes particulieres aboutiſſent au dépôt commun: l'opération de la main n'eſt jamais voilée; c'eſt au grand jour que tout eſt jugé.

L'ACADÉMIE de chirurgie n'a aucune liaiſon directe ni indirecte avec la faculté de médicine. Ce ſont deux compagnies très-diſtinctes, qui ont chacune leurs travaux à part.

Leurs travaux ne ſe mêlent point, quoiqu'ils ſemblent avoir les mêmes rapports, & qu'ils tendent viſiblement au même but.

L'ANATOMIE, quoique cultivée avec le plus grand ſoin, n'a peut-être pas encore fourni à la médecine une obſervation vraiment importante. On a beau interroger le cadavre, le méchaniſme qui entretient la vie échappe; le cadavre eſt couché, l'organiſation qui le tenoit debout, ſe dérobe conſtamment à l'œil. Tous les anatomiſtes ont ignoré comment on digere, comment le chyle ſe change en ſang; comment ce ſang anime le cerveau, le rend l'organe ne nos idées; comment, dans un autre réſervoir, il ſert à la génération.

L'ANATOMIE pourra guérir un coup d'épée, & ſera impuiſſante quand la fleche inviſible d'un miaſme particulier aura pénétré un de nos pores. Entre la chirurgie & la médecine, il y a un eſpace infini que rien ne peut combler.

LE tableau des découvertes faites en anatomie, l'inventaire des connoiſſances naturelles, laborieuſement acquiſes depuis deux mille ans, nous a été donné par M. Laſſus, & l'on ne voit pas ſans étonnement que le dix-huitieme ſiecle a été le moins fécond en découvertes,

quoique le ſcalpel, d'un bout de l'Europe à l'autre, ait conſtamment déchiré des milliers de cadavres.

La chirurgie, malgré la pronfonde attention qu'elle a donné à l'anatomie, n'a pas caractériſé ce ſiecle, comme devant figurer parmi les ſiecles marqués par les grandes découvertes. La méthode curative eſt plus avancée.

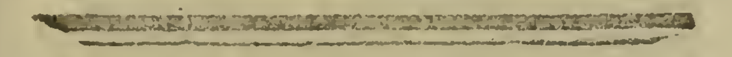
Que de réflexions s'offrent en foule ! Nous nous perdons dans le labyrinthe de notre corps matériel ; nous en avons calculé les parties groſſieres, & les petits rouages qui ſont ſous nos yeux nous ſont inconnus.

Comment lire dans le vrai livre de la nature, lorſque l'intérieur du corps, curieuſement viſité dans tous ſes points, ne nous offre encore qu'une nomenclature ? Les différences qu'il y a entre la ſenſibilité qui appartient excluſivement aux nerfs, & l'irritabilité qui appatient excluſivement aux muſcles, démontrent que l'hiſtoire de l'anatomie ne préſente que les découvertes éparſes, iſolées, ſans but, ſans liaiſon, & qui ne peuvent qu'éclairer foiblement la phyſiologie.

La connoiſſance de la nature de l'homme, par rapport à la guériſon de toutes ſes mala-

dies, appartient visiblement à une autre science.

EST-CE la physique ? est-ce la chymie qui aura la gloire, par ses hypotheses, d'effacer cette stérile nomenclature de l'anatomie, de lui ôter cette physionomie morte & impassible, qu'elle semble avoir contracté avec les cadavres qu'elle mutile, & de bannir ces termes muets, propres seulement à enfler le catalogue des mots d'une langue ?



CHAPITRE LX.

Grisettes.

ON appelle *grisette* la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, & n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturieres, les ouvrieres en linge, &c. qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. Toutes ces filles du petit peuple, accoutumées dès l'enfance à un travail assidu dont elles doivent tirer leur subsistance, se séparent à dix-huit ans de leurs parens pauvres, prennent leur chambre

particuliere, & y vivent à leur fantaisie; privilege que n'a pas la fille du bourgeois un peu aisé; il faut qu'elle reste décemment à la maison avec la mere impérieuse, la tante dévote, la grand'mere qui raconte les usages de son tems, & le vieil oncle qui rabache.

CLOITRÉE ainsi dans la maison paternelle, la bourgeoise attend long-tems un épouseur qui n'arrive pas. S'il y a plusieurs sœurs, la dot médiocre n'en tente aucun, & toute sa félicité se borne à se requinquer le dimanche, à mettre la belle robe & à se promener en famille au jardin des Tuileries.

LA grisette est plus heureuse dans sa pauvreté que la fille du bourgeois. Elle se licencie dans l'âge où ses charmes ont encore de l'éclat. Son indigence lui donne une pleine liberté, & son bonheur vient quelquefois de n'avoir point eu de dot. Elle ne voit dans le mariage avec un artisan de son état, qu'assujettissement, peine & misere; elle prend de bonne heure un esprit d'indépendance. Aux premiers besoins de la vie se joint celui de la parure. La vanité, non moins mauvaise conseillere que la misere, lui répete tout bas d'ajouter la ressource de sa jeunesse & de sa fi-

gure à celle de ſon aiguille. Quelle vertu ré-ſiſteroit à cette double tentation ? Ainſi la griſette devient libre ; à l'abri d'un métier elle ſuit ſes caprices, & ne tarde pas à rencontrer dans le monde un ami qui s'attache à elle & l'entretient. Quelques-unes ont joué un rôle brillant, quoique paſſager. Les plus ſages économiſent & ſe marient quand elles ſont ſur le retour.

On remarque avec étonnement cette foule immenſe de filles nubiles, qui, par leur poſition, ſont devenues étrangeres au mariage & au célibat. C'eſt là le grand vice de la légiſlation moderne, & ce vice embraſſe aujourd'hui non ſeulement Paris, mais toute la France & même une partie de l'Europe. Qui ne ſent pas la néceſſité d'une loi nouvelle, propre à remédier à ce qui ne s'étoit point encore vu dans les ſiecles antérieurs ?

Il ſeroit du moins néceſſaire d'aſſurer une exiſtence plus douce à un grand nombre de filles, en leur apprenant des métiers convenables à leur ſexe. Il faudroit enſuite qu'elles fuſſent autoriſées à exercer celui qu'elles choiſiroient ſans maîtriſe, ſans gêne ni contrainte, ſans taxe quelconque. L'homme pauvre a une

multitude de ressources ; la fille indigente n'en a guere, & encore sont-elles embarrassées d'obstacles. Pourquoi lui ôter presque le pain, en grévant son métier d'un impôt? Quoi, une lingere sera taxée; il faudra payer avant que de faire une robe !

Qu'aucune espece de tyrannie n'empêche ces filles d'embrasser tous les petits travaux sédentaires qui aident à les nourrir. Laissons leur toutes les ressources qu'elles peuvent se créer ; que l'imposition pécuniaire leur soit inconnue ; que la protection due à leur foiblesse leur soit accordée : les mœurs y gagneront, & une industrie nouvelle pourra naitre parmi nous. Enfin, que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouissent les hommes, avec qui elles sont incessamment mêlées, ou que, suivant l'usage asiatique, elles soient séquestrées & n'aient aucune communication extérieure avec eux. Point de milieu ; car c'est le pire.

Une autre idée se présente ; c'est celle de priver les femmes de toute dot. Cette loi porteroit un coup mortel au luxe, & ne mettroit d'autre différence entr'elles que celle qui nait de la beauté & de la vertu. Cette idée non

encore approfondie, ainſi qu'elle le mériteroit, pourroit être la matiere d'un ouvrage réfléchi. Quelqu'éloignée qu'elle ſoit de nos mœurs & de nos loix, comme tout doit être ſurbordonné peu à peu à la vérité & à la raiſon, il viendra un ſiecle où l'on ſentira la néceſſité de cette loi pour le bon ordre domeſtique, l'avantage des mœurs & le repos public. Cette ſituation de tant de femmes qui couvrent la France & à qui il eſt défendu tout-à-la-fois d'être concubines & d'être mariées, exige un changement prompt dans des loix que le tems, les mœurs & le luxe ont ſi prodigieuſement altérées.

CHAPITRE LXI.

Vénalité.

ELLE eſt par-tout : c'eſt le venin de toutes les places. On pourroit les crier à l'encan ainſi que les meubles. L'argent empoiſonne tout ; ſon beſoin éternel dénature le ſang, l'amitié, la juſtice, la reconnoiſſance. Les places ſe donnent à l'intrigant qui les achete, au traître dont on récompenſe la délation obſcure, au

méchant qui ſe fait craindre. La politique ménage certains hommes, leur accorde des faveurs, des emplois. On tâche d'aſſoupir leurs qualités mal-faiſantes; mais comme on ne craint rien de l'honnête homme, on le laiſſe là. *A quoi eſt-il bon?* dit-on ouvertement. Oui, il eſt paſſé en proverbe de dire aujourd'hui, *un honnête homme n'eſt bon à rien.*

TOUS les emplois ſe vendent, ainſi que les charges. Le protecteur de nos jours eſt une eſpece de *croupier* qu'il faut payer & qui ne vous fait participer aux profits d'un travail quelconque, que quand il a aſſuré ſon bénéfice ſur ce même travail.

LA vénalité des charges de finances amena la vénalité des charges de juſtice. Comment concevoir que Monteſquieu ait jamais voulu excuſer cette vénalité, & la raiſon de Monteſquieu, ſans doute, c'eſt qu'il avoit acheté ſa charge.

CE fut le chancelier Duprat, dont la mémoire ſera à jamais odieuſe, qui introduiſit avec beaucoup d'autres fléaux cette vénalité; ce qui a ſi bien fait dire à l'auteur de la *Henriade*, en parlant de ces avides calculateurs:

Qui

Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
L'inestimable prix des vertus de nos peres.

Deux siecles & demi ont à peine commencé à dissiper les nuages épais, que les fausses maximes de Duprat avoient répandus sur le droit naturel, sur le droit public, sur les principes de la législation & du gouvernement. C'est lui qui le premier osa dire à un jeune militaire, fier, ardent, impétueux, débauché, prodigue : vous pouvez tout, & votre vouloir est la loi suprême; ce qui signifioit en d'autres termes : dépensez, ruinez-vous, ruinez les autres; n'importe, c'est votre droit. Comme si le droit d'être déraisonnable appartenoit à d'autres qu'aux insensés; le droit de nuire & dévaster, qu'aux furieux. La vénalité des charges est une plaie qui saigne encore, & qui ne pourra jamais être guérie.

Louis XII étoit beaucoup plus excusable d'avoir aliéné ses domaines. Que n'a-t-il plutôt suivi ce plan que la vénalité des charges! Le souverain d'un état aussi grand que la France, est sans contredit le plus mauvais propriétaire particulier que puisse avoir un fonds cultivable, de quelqu'espece que ce puisse être.

La dégradation des esprits est peut-être née de ce malheureux systéme réglementaire & fiscal. Quand mettra-t-on à leur véritable place & les hommes & les choses? Quand les empires seront-ils assis sur leur véritable base! Quand la confusion des idées cessera-t-elle au milieu de ces termes nouveaux & indéchiffrables, *charges créées*, *places inamovibles*.

CHAPITRE LXII.

Femmes de quarante ans.

Il est une situation cruelle, embarrassante pour une femme qui a excité long-tems les desirs des hommes & la jalousie de son sexe; c'est le moment où son miroir lui dit: vous n'êtes plus charmante comme autrefois; vous avez beau être indulgente à vous-même, votre beauté s'efface; & quoique l'éclipse de vos attraits soit imperceptible, elle n'en est pas moins réelle.

Elle voudroit démentir ce crystal véridique; elle fait tacitement l'examen de ses charmes, & pousse un profond soupir. L'amour-propre a beau parler, la vérité terrible

eſt plus forte que lui. Une angoiſſe amere abat ſon cœur; en perdant ſes agrémens, elle ſent qu'elle perd ſon exiſtence.

Quoi, ceux qu'elle avoit enchaînés à ſon char, bientôt ne laiſſeront plus tomber ſur elle qu'un regard de complaiſance ! Ceux qu'elle a rebutés triompheront en voyant ſes attraits flétris ! Ce monde qu'elle a trompé & dont elle étoit l'idole, à peine ſe ſouviendra d'elle ! Bientôt elle ne devra plus qu'à la politeſſe, ce qu'elle devoit à l'amour. Ses regards inviteront en vain les regards de ſes voiſins ; dès qu'on l'aura fixée, on détournera les yeux. Quel état pénible, ſur-tout lorſque le cœur eſt encore avide du deſir de plaire, lorſque l'on veut toujours paroître, & que perſonne ne s'empreſſe à vous remarquer !

C'est alors qu'une femme, exilée de la ſociété, reſſent un chagrin cent fois plus vif que le miniſtre ambitieux qui ſe trouve tout-à-coup dépoſſédé du pouvoir dont il étoit ſi fier & ſi jaloux. Tous deux verſent des larmes ſecretes, en jetant de loin un coup d'œil vers le monde, vers ce maître changeant & tyrannique, qui dans ſon ingratitude oublie tout ce qu'on a fait pour lui. Tous deux ſont

encore dévorés d'une ambition ſourde ; celle d'une femme ſe trouve la plus impuiſſante. N'être plus de miſe dans le tourbillon du monde, lui ſemble un ridicule plus cruel que le déshonneur.

POUR la ſauver de cet état affreux, de cette honte de n'être plus rien, de cet ennui indéfiniſſable, il ſe préſente à elle deux reſſources, la dévotion & le bel-eſprit. Mais ces deux états ſont ſurannés ; la dévotion n'eſt plus de mode, & l'affiche du bel-eſprit eſt devenue trop difficile à ſoutenir.

QUE fait-elle donc ? Elle s'entoure de jeunes demoiſelles, brillantes de fraîcheur & de beauté, elle les dirige, les endoctrine, entre dans tous leurs ſecrets, & parvient ainſi à faire encore rechercher ſa ſociété, & à prolonger cette eſpece d'empire dont elle eſt ſi jalouſe.

L'EXPÉRIENCE du monde lui a appris que toutes les affaires ſe travailloient comme la tapiſſerie. On voit naître les couleurs, & la main eſt cachée ; elle ſe livre donc à l'intrigue, elle a un bureau, un ſecretaire ; elle écrit trente lettres par jour, vingt-neuf ſont rejetées. Une réuſſit, & la voilà ſatis-

faite. Elle protege ; on y croit parce qu'elle le dit tout haut. L'eſpérance qui vous abuſe, fait qu'on ajoute foi à ſes promeſſes ; elle ſe mêle d'un emploi de quatre-cents livres, comme de la nomination d'un premier commis. Rien ne la rebute ; & pourvu que ſon nom ſoit cité chez les miniſtres ; pourvu qu'on diſe qu'elle négocie des places & des mariages, qu'on a apperçu dans ſon ſallon un évêque & un maréchal de France, on lui attribue une grande exiſtence, & quelquefois elle eſt contente de la ſimple apparence du crédit & du pouvoir.

Il faut bien que pluſieurs femmes qui, à la lettre ont leurs bureaux, chériſſent à un certain âge ce genre d'occupation ; car dès qu'une petite place vient à vaquer, cent lettres de recommandation la ſollicitent. Chaque poſtulante fait autant d'efforts que s'il s'agiſſoit d'un objet de la plus grande importance.

La femme qui ne ſe ſent pas les qualités requiſes pour ce grand rôle, ou qui n'a pas le crédit convenable, prend le parti de la retraite, joue la petite ſanté, s'environne de médecins, ſans trop goûter de leurs ordonnances. Elle paroît accablée d'une migraine

éternelle ; c'eſt un artifice ingénieux, pour donner à ſes attraits expirans un air de langueur au défaut d'un jour plus piquant. Elle ouvre ſa porte à cette foule de gens qui portent par-tout leur déſœuvrement, qui viennent ſans façon bâiller dans leur viſite, & accuſer l'exceſſive lenteur du tems. Enfin, après avoir eu nombre d'amans, elle doit s'eſtimer heureuſe, ſi elle a ſu en convertir un en fidele ami.

Au reſte, une femme à Paris n'a jamais quarante ans ; elle en a toujours trente ou ſoixante ; & comme perſonne ne dit le contraire, la femme quadragénaire n'exiſte pas.

CHAPITRE LXIII.

Feuilles périodiques.

Les journaux ſont les trompettes de la renommée, les plus menteuſes & les plus impudentes. Tel périodiſte annonce un auteur comme un aigle ; l'autre le traite d'oiſon : le panégyrique & la ſatyre de l'écrivain paroiſſent le même jour. A qui s'en rapporter?

A soi-même ; lire l'ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en pense.

Le critique impartial & sans préjugés littéraires n'a point encore existé. Mais l'homme en état de produire ne se rabaisse point à analyser des ouvrages ; il en enfante.

Se fait journaliste qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ses confreres.

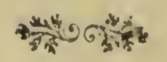
Le ministere protege les petites feuilles satyriques, où les auteurs sont déchirés à belles-dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalousie entre les membres de la république littéraire. Il s'oppose par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oisif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le ministere sent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits, si l'estime universelle répondoit à ses travaux. Il tâche de lui ravir cette estime précieuse ; & une foule d'aboyeurs, doués d'un esprit médiocre & d'une rage incurable, servent le ministere au-delà de ses espérances.

On ne doit jamais répondre aux journalistes, parce que l'ouvrage se défend de lui-même. Il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques les plus envenimées. Le silence du mépris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des sots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célebres se donner en spectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'est pas d'accord sur le champ, plus on dispute & moins on se rapproche.

Mais le journaliste veut-il louer ? il ne connoit plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le Mercure de France, & dit : *ce n'est qu'un individu qui manque, & c'est une nation entiere à consoler !* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre. Non, il s'agit de *Lekain.*



CHAPITRE LXIV.

Distribution des aumônes.

IL est plus aisé de donner l'aumône que de la répandre avec une juste répartition. Les besoins de convenance ne devroient point passer avant les besoins de premiere nécessité. C'est ce qui arrive néanmoins. Les aumònes montent annuellement à des sommes considérables. Mais on tue pour ainsi dire la charité publique par des préférences inconsidérées & criminelles ; on enleve aux véritables pauvres les aumônes qui leur sont spécialement consacrées. Tantôt c'est une fille de qualité qu'il faut soutenir, & l'on éloigne la pauvre couturiere. Tantôt c'est une maison jadis opulente tombée par son luxe, & qu'il faut relever. Les pauvres de la paroisse, ignorés dans leurs greniers & n'en sortant pas, reçoivent peu, tandis qu'une famille qui se dit importante, va chez le curé, demande & exige de l'argent avec une fierté imposante. S'il veut user d'une fermeté judicieuse, on prend un ton presqu'arrogant ; on osera

lui dire, que les pauvres roturiers sont une canaille inutile à la société, dont l'existence ou le non-être doivent être fort indifférens à l'état; que les nobles pauvres ont droit d'épuiser avant tout les ressources des largesses particulieres & publiques.

LES ames pieuses tombent fréquemment dans les pieges que lui tend l'orgueil importun de ces mendians titrés, & l'on donne pour le soutien du luxe, de la molesse, de l'oisiveté, ce qui étoit réservé pour soulager les besoins de l'artisan laborieux, dont la famille, faute de secours, périroit de langueur & de désespoir.

AINSI des noms & des prééminences chimériques égarent la main des dispensateurs des aumônes, & on les violente au détriment de l'indigence qui a faim.

OR, un noble pauvre ne demande pas de quoi avoir du pain, mais de quoi avoir des valets. Selon lui, le besoin n'a pas un droit égal aux dons des cœurs sensibles.

LA noblesse, après avoir mendié au pied du trône tout ce qu'il lui est possible d'obtenir, se rabat après ces dissipations au pied de l'autel, & absorbe les produits que la religion & l'hu-

manité avoient mis en réserve pour le soulagement des infortunés.

VOILA pourquoi, après tant de largesses, les hôpitaux sont encore le temple éternel du désespoir. Des canaux particuliers détournent le fleuve de la bienfaisance. Il s'égare, il va trouver ceux qui ont été riches, qui ont renversé leur fortune, & que le préjugé joint à l'habitude empêche de recourir à un travail utile.

GRACES à leurs demandes audacieuses & à la foiblesse des distributeurs, ils trouvent plus de secours que ceux qui luttent pour sortir de l'indigence. *Ils sont accoutumés à l'aisance*, s'écrie t-on: & ce raisonnement vicieux fait retrancher au pain que réclame le malheureux de la classe obscure.

LA bourse, dans la main de la femme de qualité, se remplit; elle leve un impôt sur quiconque l'aborde; il faut que cette bourse égale en grosseur celle que sa voisine a su créer. Il y entre une sorte de rivalité, pour ne pas dire d'ostentation. Mais cet orgueil seroit moins blâmable, si la main qui amasse ne savoit pas pour qui elle amasse, à qui elle offrira ce pompeux tribut. Ce n'est plus obéir à la compas-

ſion; c'eſt faire entrer dans le ſentiment de la charité une eſpérance confuſe de vaine gloire, & tirer vanité d'un bienfait dont le premier mérite eſt d'être caché à l'œil du monde.

Mais que l'homme charitable ſe nomme publiquement, j'y conſens; & il le peut, pourvu qu'il ait appris à n'admettre d'autre diſtinction que celle de la plus grande infortune. S'il craint de ſe tromper, qu'il écoute la voix publique; elle lui apprendra ſur quel terrein deſſéché doit tomber la roſée que le Créateur, jugeant en ſilence les actions des hommes, a confié entre ſes mains.

A Dieu ne plaiſe que j'accuſe ici les diſtributeurs des aumônes de détourner une obole des ſommes ſacrées qui leur ſont remiſes! C'eſt un forfait dont la ſuppoſition ne doit pas entrer dans notre eſprit. Mais on violente de tous côtés les paſteurs & les aumôniers de la capitale. Ils cédent malgré eux aux ſollicitations preſſantes. Tel nom leur en impoſe, & tous les noms doivent être égaux devant l'œil de la charité. N'eſt-ce pas ici qu'il faudroit appliquer ce beau vers de Voltaire?

Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

On dit qu'il y a en fondations charitables de quoi nourrir le tiers de la France. Comment ſe peut-il après cela qu'il y ait tant de miſérables ? Le vice vient donc de la diſtribution. Ce qu'il y a de plus difficile, n'eſt pas de faire le bien, mais de le bien faire.

Le peuple aveugle & qui ſouffre accuſe les adminiſtrateurs des maiſons de charité. Quand il les voit au bout de quelques années étaler un équipage brillant, ouvrir une maiſon magnifique, dreſſer une table ſomptueuſe, il penſe que cette opulence eſt priſe ſur la part du pauvre. Mais ce crime me paroît ſi monſtrueux que, malgré les apparences, je perſiſte à le croire impoſſible ou du moins chimérique.

Des ames charitables, au lieu de déclamer inutilement, ont pris à tâche d'eſſayer la pratique & de vaincre les préjugés & les obſtacles qui s'oppoſoient aux projets d'une bienfaiſance active. Leurs yeux ont vu, leurs mains ont palpé ; les détails n'ont point rebuté leur vigilance journaliere ; le ſuccès a confirmé leur théorie éclairée ; & l'on eſt parvenu, ainſi qu'il réſulte des regiſtres du *nouvel hoſpice de charité*, à concilier le double but d'humanité & d'économie. C'eſt un grand exemple récemment

offert à ceux qui ſont chargés de l'adminiſtration ou de la direction des hôpitaux. Cet *hoſpice de charité* pourra dorénavant ſervir de modele à tous les établiſſemens de ce genre, & l'on conçoit qu'il appartient encore au tems de le perfectionner, c'eſt-à-dire, de l'étendre. Voilà le vrai point de difficulté qu'il s'agit de vaincre.

CHAPITRE LXV.

École de Boulangerie.

Il y a plus de deux mille ans que l'on fait du pain, & il y a deux mille ans qu'on ne ſait pas lui donner ſa perfection : cela eſt démontré. C'eſt parce que tout le monde a cru le bien faire, & que tout le monde l'a fait aſſez mal.

La panification du froment eſt une opération chymique, qui doit être éclairée par les chymiſtes. La routine aveugle la dénature. L'expérience ſeule peut la conduire au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés dans l'en-

ſance, préciſément parce qu'ils étoient abandonnés à la multitude.

Il n'y a point de ſervante qui ne croie fermement qu'il eſt impoſſible de lui apprendre quelque choſe ſur la maniere de faire le pain. Les ſervantes pourroient ſe ſuccéder pendant vingt ſiecles, & n'avoir aucune idée d'amélioration. C'eſt ce qui eſt déja arrivé.

Le pain ſe fait mieux à Paris que par-tout ailleurs, parce que d'abord quelques boulangers ont ſu raiſonner leur art. Enſuite les chymiſtes ont ſu nous inſtruire à analyſer le bled, & ſuivre cet art depuis la préparation des levains juſqu'à la cuiſſon; & graces à ces profeſſeurs, le pain qu'on mange dans les hôpitaux eſt meilleur que celui qui eſt ſervi ſur la table la plus opulente de la Suiſſe, où l'on ne ſait pas faire le pain, parce que toutes les ſervantes croient le ſavoir faire.

On laiſſera les ſervantes gâter le bled & en diminuer le poids; mais la Suiſſe qui a peu de bled, & où le pain en général eſt très-mal fait, devroit ſavoir que l'amélioration, loin d'ajouter à la dépenſe, donne des bénéfices conſidérables, parce qu'en boulangerie, l'économie marche de front avec la perfection.

L'ÉCOLE de boulangerie eſt gratuite & doit changer inſenſiblement la routine pour y ſubſtituer des procédés plus ſimples & plus heureux. Elle enſeigne tout ce qui concerne cet art, juſqu'ici méconnu dans ces premiers principes. Elle expoſe les manipulations différentes qui doivent être employées pour toutes les eſpeces de pain.

VOILA une ſcience toute nouvelle qu'on ne ſoupçonne point ailleurs, & dont on ſe moque peut-être avec la bêtiſe de l'ignorance. Pendant ce tems, le profeſſeur chymiſte tire une farine belle & ſavoureuſe de ce qu'on livroit précédemment à l'amidonnier, & de ce qu'on abandonnoit à la nourriture des animaux.

MAIS comment recevoir des profeſſeurs dans l'art de faire le pain ? Ne voyez-vous pas tous les mitrons, toutes les ſervantes, & même leurs maîtreſſes, qui ſe liguent pour dire qu'il n'y a rien à ajouter à la perfection du pain tel qu'on le fait, & que c'eſt ainſi que le mangeoient les grands-peres.

PLUSIEURS villes étrangeres ſeront peut-être encore un ſiecle avant de lire l'*Avis aux bonnes*

nes ménageres des villes & des campagnes. Mais on y lira de sottes gazettes.

Les femmes feront venir de Paris des chapeaux à l'angloise, des rubans & des ariettes; mais on ne fera pas venir un boulanger instruit à l'école des chymistes. Les étrangers diront: qu'est-ce que la chymie? Nous prend-on pour des barbares qui ne savent pas faire le pain? Et ces étrangers, admirateurs de leurs servantes, & n'en sachant pas plus qu'elles, quoiqu'ils aient peu de bled, perdront par leur entêtement & sur la qualité & sur la quantité.

Vous qui mangez de mauvais pain, & qui accueillez avec transport un cor-de-chasse de la capitale, faites venir un disciple de l'école de boulangerie, & votre petite ville y gagnera quelque chose de plus substantiel que le son du flûteur.

On entre à l'école de boulangerie dans tous les détails des soins les plus nécessaires à la subsistance & à la conservation de l'homme. On y joint l'expérience manuelle. Ceux qui enseignent se servent du langage populaire, & les leçons qu'ils donnent sont à la portée des

mitrons. Voilà comme on s'éleve en paroiſſant s'abaiſſer.

LE pain qu'on mange à Paris eſt devenu excellent. On a réprimé tout-à-la-fois les fraudes & les inattentions des boulangers. Il eſt à déſirer que dans le reſte du royaume on ne néglige rien de ce qui peut ajouter à l'art de la boulangerie, & cet art doit être ſurveillé; car le pain eſt en France le principal aliment du pauvre dans les grandes villes, & il compoſe à la campagne preſque ſa ſeule nourriture. Or, qui dit le pauvre, dit la moitié de la nation.

QUAND je ſonge aux huit ou neuf cents mille ames qui peuplent la capitale, & que je tiens des pommes de terre, je ne puis plus les quitter. Les économiſtes ne les aiment pas; elles dérangent un peu leur ſyſtême. Les pommes de terre, réuniſſant toutes les propriétés alimentaires, ſont ſuſceptibles d'une infinité de préparations & peuvent remplacer les gruaux, la ſemoule, le ſalep, le ſagou. Quelles reſſources ouvertes pour la miſere!

CES végétaux, à ce qu'il paroît, ſont tous doués des propriétés nutritives qu'on n'attribuoit ci-devant qu'au froment. Il n'exiſte

point de végétal ni même de partie végétale qui ne recele une substance propre à la nourriture de l'homme, quand l'art aura su l'extraire ; & cet art est bien moins compliqué que celui de faire du pain.

Quelle reconnoissance ne devons nous pas aux chymistes, tels que MM. Parmentier, Cadet de Vaux, qui, par ces découvertes simples & utiles, auront tué le monstre de la famine, cet enfant de notre ignorance qui domine les empires ! Ils auront justifié la Providence, en montrant aux rois & aux peuples que la stérilité n'est qu'apparente, & que tout ce qui végete offre à la faim une substance nourrissante ; que la disette est un mot qui s'effacera des langues modernes, quand on aura appris à extraire des plantes qui nous environnent les propriétés panaires, & plusieurs en sont pourvues plus ou moins.

C'est donc l'ignorance de l'homme qui lui a fait adopter de préférence le froment, & avec une sorte d'opiniâtreté. Le regne alimentaire est par-tout, ainsi que l'eau qui nous sert de boisson.

Probablement le vin est par-tout aussi.

Ces ſubſtances précieuſes qu'on n'attribuoit qu'au bled & à la vigne, répandues avec profuſion ſur le ſein de la nature, n'attendent que la main de l'art pour ſe développer, nourrir & protéger l'humanité entiere contre la fureur des élémens & le monopole non moins redoutable.

PLUS de ces années déſaſtreuſes où l'on a vu l'homme, couché ſur le ventre, brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Plus éclairé, & connoiſſant mieux toutes les plantes dont on peut tirer de la farine, il ne craindra plus les révolutions phyſiques ni politiques. Partout où le Créateur a fait lever un végétal, là ſe trouve de quoi l'adorer & le remercier de ſes bienfaits.

HONNEUR au nouveau Triptolême, qui le premier a développé ces importantes connoiſſances ! Si les Indiens mangent la caſſave, le tapioca, après une certaine préparation ; ſi d'autres uſent du manioc & de l'yuca, plus de plantes pernicieuſes. Le ſyſtême qui admet une Providence éternelle & bienfaiſante n'avoit pas beſoin de ce nouvel appui pour la reconnoître & la bénir. Mais obſervons que c'eſt après la compoſition de l'*Iliade*

& de l'*Esprit des loix*, que l'homme a enfin soupçonné que la bonne nature avoit pu placer dans tous les végétaux une propriété nutritive.

VENEZ économistes qui, comme des étourdis, avez prêché en 1767 l'exportation illimitée du bled, & avez donné à la cupidité la plus effrénée le signal d'afamer le royaume; vous qui n'avez vu que du froment, accourez, & songez qu'une seule découverte en chymie vous condamne au silence. Il ne faut qu'une pomme de terre pour ruiner de fond en comble votre systême. Que deviennent vos grands mots devant une seule expérience chymique? N'affirmez donc jamais rien, ayez une idée qui vous manque, celle de votre profonde ignorance au-delà de quelques phrases oratoires. Eh! vous n'avez jamais soupçonné l'influence que pourroient avoir sur le gouvernement des empires certaines découvertes. Réfléchissez-y; il se peut très-bien qu'elles entraînassent la dissolution de nos sociétés, si horriblement inégales, & qu'elles portassent au plus haut degré la perfectibilité humaine.

AVANT peu, un chymiste nous donnera peut-être un vin généreux, qui n'aura pas été fourni

par le bois noir & tortueux, dont la façon coûte tant de peines. L'acide, le ſucre ſont ſous nos mains. La nature eſt une; mais nous ne la voyons pas.

LES économiſtes & leurs ſemblables s'étourdiſſent de mots qu'ils n'entendent point. Ils ſe plaignent enſuite du peu de conception d'autrui; mais il faut bien avoir l'air d'édifier un grand ſyſtême. Comme tout cela rit à l'œil ſur le papier !

CHAPITRE LXVI.

D'Argenſon.

IL monta en 1697 la machine de la police; non telle qu'elle exiſte aujourd'hui; mais il en a imaginé le premier les reſſorts & les rouages principaux. On dit que cette machine roule aujourd'hui d'elle-même. Pas tout-à-fait. Son jeu admet des modifications variées; mais elles ne ſont pas toutes également difficiles, parce que la machine eſt toute dreſſée & ſubordonnée dans toutes ſes parties bien jointes à la main du chef; ce qui étoit néceſſaire; les

agens de la police devant être ſoumis à une diſcipline exacte, qui doit ſe rapprocher beaucoup de la diſcipline militaire.

D'ARGENSON fut ſévere, peut-être parce qu'il ſentit, en donnant la premiere impulſion, une réſiſtance que ſes ſucceſſeurs ont moins éprouvée. On a cru long-tems qu'un lieutenant de police devoit être dur : il ne doit être que ferme. Pluſieurs ont trop appeſanti la main, parce qu'ils ne connoiſſoient pas le peuple de Paris; peuple chaud, mais ſans férocité, dont tous les mouvemens ſe devinent, & par conſéquent facile à mener. Qui feroit ſans pitié dans cette place, feroit un monſtre.

LE peuple qui a toujours des idées confuſes de licence, & qui craint le lieutenant de police, comme les écoliers craignent le correcteur du college, n'a pas toujours eu pour cette place le reſpect qu'elle mérite. Des étourdis de qualité ont cru pouvoir regarder le chef de la police comme une eſpece de commiſſaire dont on pouvoit bafouer la robe ; & cette magiſtrature a paru plaiſante à la folie inconſidérée de quelques jeunes colonels. Mais on a ſenti de nos jours que l'adminiſtration d'un

lieutenant de police devoit avoir ſa force, ſon poids, ſa dignité.

Le peuple qui aime à voir le *correcteur* ſubordonné à ſon tour, répete les mots que lui adreſſe, à ce qu'il prétend, le premier préſident du parlement: *clarté*, *propreté*, *ſûreté*. Il prend ces mots pour des mots impératifs. Il ne ſait pas que ce n'eſt qu'une vaine formule, & que le parlement ne commande que pour la forme le lieutenant de police, comptable de tout à une autre autorité.

Il eſt aſſez plaiſant d'imaginer que l'on eſpionne, en tems & lieu, celui qui fait eſpionner à ſon gré les autres citoyens. Ainſi les chaînons qui lient les hommes dans l'ordre politique, ſont réellement incompréhenſibles. Celui qui n'admire pas comment la ſociété exiſte & ſe ſoutient, par la réaction ſimultanée de ſes membres, & qui ne voit pas la *queue* du ſerpent rentrant dans ſa *gueule*, emblême antique de tout gouvernement, n'eſt pas né pour réfléchir.

On ne ſera peut-être pas fâché de retrouver ici le morceau de Fontenelle, ſur la police de Paris & ſur M. d'Argenſon, premier du nom. On pourra faire une comparaiſon

ſecrete de ce qui reſſemble encore aujourd'hui avec ce qui ne reſſemble plus. Je me diſpenſerai du commentaire.

“ Les citoyens d'une ville bien policée
„ jouiſſent de l'ordre qui y eſt établi, ſans
„ ſonger combien il en coûte de peines à
„ ceux qui l'établiſſent, ou le conſervent, à
„ peu près comme tous les hommes jouiſſent
„ de la régularité des mouvemens céleſtes,
„ ſans en avoir aucune connoiſſance; & même
„ plus l'ordre d'une police reſſemble par ſon
„ uniformité à celui des corps céleſtes, plus
„ il eſt inſenſible; & par conſéquent, il eſt
„ toujours d'autant plus ignoré, qu'il eſt plus
„ parfait. Mais qui voudroit le reconnoître
„ & l'approfondir, en ſeroit effrayé. Entre-
„ tenir perpétuellement dans une ville, telle
„ que Paris, une conſommation immenſe,
„ dont une infinité d'accidens peuvent tou-
„ jours tarir quelques ſources; réprimer la
„ tyrannie des marchands à l'égard du public,
„ & en même tems animer leur commerce;
„ empêcher les uſurpations mutuelles des uns
„ ſur les autres, ſouvent difficiles à démê-
„ ler; reconnoître dans une foule infinie tous
„ ceux qui peuvent aiſément y cacher une

„ induſtrie pernicieuſe, en purger la ſociété, „ ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent „ lui être utiles par des emplois dont d'autres „ qu'eux ne ſe chargeroient pas, ou ne s'ac- „ quitteroient pas ſi bien; tenir les abus né- „ ceſſaires dans les bornes préciſes de la néceſ- „ ſité qu'ils ſont toujours prêts à franchir, „ les renfermer dans l'obſcurité à laquelle ils „ doivent être condamnés, & ne les en tirer „ pas même par des châtimens trop éclatans; „ ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que pu- „ nir, & ne punir que rarement & utilement; „ pénétrer par des conduits ſouterrains dans „ l'intérieur des familles, & leur garder les „ ſecrets qu'elles n'ont pas confiés, tant „ qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en faire uſage; „ être préſent par-tout ſans être vu; enfin, „ mouvoir ou arrêter à ſon gré une multi- „ tude immenſe, & être l'ame toujours agiſ- „ ſante, & preſqu'inconnue de ce grand corps: „ voilà quelles ſont en général les fonctions „ du magiſtrat de la police. Il ne ſemble pas „ qu'un homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par „ la quantité des choſes dont il faut être „ inſtruit, ni par celle des vues qu'il faut „ ſuivre, ni par l'application qu'il faut ap-

„ porter, ni par la variété des conduites qu'il „ faut tenir, & des caracteres qu'il faut pren- „ dre ; mais la voix publique répondra si „ M. d'Argenson a suffi à tout.

„ Sous lui la propreté, la tranquillité, l'a- „ bondance, la sûreté de la ville furent por- „ tées au plus haut degré. Aussi le feu roi „ se reposoit-il entiérement de Paris sur ses „ soins. Il eût rendu compte d'un inconnu „ qui s'y seroit glissé dans les ténebres ; cet „ inconnu, quelqu'ingénieux qu'il fût à se „ cacher, étoit toujours sous ses yeux ; & si „ enfin quelqu'un lui échappoit, du moins „ ce qui fait presque un effet égal, personne „ n'eût osé se croire bien caché. Il avoit mé- „ rité que dans certaines occasions importan- „ tes, l'autorité souveraine & indépendante „ des formalités appuyât ses démarches ; car „ la justice seroit quelquefois hors d'état d'a- „ gir, si elle n'osoit jamais se débarrasser de „ tant de sages liens dont elle s'est chargée „ elle-même.

„ Environné & accablé dans ses audien- „ ces d'une foule de gens du menu peuple „ pour la plus grande partie, peu instruits „ eux-mêmes de ce qui les amenoit, vive-

„ ment agités d'intérêts très-légers & sou-
„ vent très-mal entendus, accoutumés à
„ mettre à la place du discours un bruit in-
„ sensé, il n'avoit ni l'inattention ni le dé-
„ dain qu'auroient pu s'attirer les personnes
„ ou les matieres. Il se donnoit tout entier
„ aux détails les plus vils, ennoblis à ses
„ yeux par leur liaison nécessaire avec le bien
„ public; il se conformoit aux façons de pen-
„ ser les plus grossieres; il parloit à chacun
„ sa langue, quelqu'étrangere qu'elle lui fût;
„ il accommodoit la raison à l'usage de ceux
„ qui la connoissoient le moins; il concilioit
„ avec bonté des esprits farouches, & n'em-
„ ployoit la décision d'autorité qu'au défaut
„ de la conciliation. Quelquefois des contes-
„ tations peu susceptibles ou peu dignes d'un
„ jugement sérieux, il les terminoit par un
„ trait de vivacité plus convenable & aussi
„ efficace. Il égayoit même, autant que la
„ magistrature le permettoit, des fonctions
„ souverainement ennuyeuses & désagréables,
„ & il leur prêtoit de son propre fonds de
„ quoi le soutenir dans un si rude travail.

„ La cherté étant excessive dans les an-
„ nées 1709 & 1710, le peuple injuste,

„ parce qu'il souffroit, s'en prenoit en partie „ à M. d'Argenson, qui cependant tâchoit par „ toutes sortes de voies de remédier à cette „ calamité. Il y eut quelques émotions qu'il „ n'eût été ni prudent, ni humain de punir trop „ sévérement. Le magistrat les calma ; & par „ la sage hardiesse qu'il eut de les braver, „ & par la confiance que la populace, quoi- „ que furieuse, avoit toujours en lui. Un „ jour, assiégé dans une maison où une troupe „ nombreuse vouloit mettre le feu, il en fit „ ouvrir la porte, se présenta, parla, & ap- „ paisa tout. Il savoit quel est le pouvoir d'un „ magistrat sans armes ; mais on a beau le „ savoir, il faut un grand courage pour s'y „ fier. Cette action fut récompensée ou sui- „ vie de la dignité de conseiller d'état.

„ Il n'a pas seulement exercé son courage „ dans des occasions où il s'agissoit de sa „ vie autant que du bien public, mais en- „ core dans celles où il n'y avoit pour lui „ aucun péril que volontaire. Il n'a jamais „ manqué de se trouver aux incendies, & „ d'y arriver des premiers. Dans ces momens „ si pressans & dans cette affreuse confusion, „ il donnoit les ordres pour le secours, &

„ en même tems il donnoit l'exemple, quand „ le péril étoit assez grand pour le deman- „ der. A l'embrâsement des chantiers de la „ porte Saint-Bernard, il falloit, pour pré- „ venir un embrâsement général, traverser „ un espace de chemin occupé par les flam- „ mes. Les gens du port, & les détache- „ mens du régiment des Gardes hésitoient à „ tenter ce passage. M. d'Argenson le fran- „ chit le premier, se fit suivre des plus bra- „ ves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une „ partie de ses habits brûlés, & fut plus de „ vingt heures sur pied, dans une action „ continuelle. (*)

„ QUELQU'ÉTENDUE que fût l'adminis- „ tration de la police, le feu roi ne permit „ pas que M. d'Argenson s'y renfermât en- „ tiérement; il l'appelloit souvent à d'autres „ fonctions plus élevées & plus glorieuses, „ ne fût-ce que par la relation immédiate „ qu'elles donnoient avec le maître, relation „ toujours si précieuse & si recherchée. Tan-

---

(*) Fontenelle ajoute : *Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du sénat à la tête d'une armée.* C'est une phrase collégiale, & qui déparoit, je crois, ce beau morceau. Je l'ai retranchée.

„ tôt il s'agiſſoit d'accommodement entre per-
„ ſonnes importantes, dont il n'eût pas été
„ à propos que les conteſtations éclataſſent
„ dans les tribunaux ordinaires, & dont les
„ noms exigeoient un certain reſpect auquel
„ le public eût manqué. Tantôt c'étoient des
„ affaires d'état qui demandoient des expé-
„ diens prompts, un myſtere adroit, & une
„ conduite déliée. Enfin, M. d'Argenſon vint
„ à exercer réglément auprès du roi un mi-
„ niſtere ſecret & ſans titre, mais qui n'en
„ étoit que plus flatteur, & n'en avoit même
„ que plus d'autorité. „

FONTENELLE n'a point parlé de la ſévérité de M. d'Argenſon, de ſon penchant à punir; ce qui eſt plutôt un indice de foibleſſe que de force. Hélas, les loix humaines, imparfaites & groſſieres, ne peuvent deſcendre dans l'abîme du cœur humain, & y ſurprendre la cauſe des délits qu'elles ont à punir! Elles ne jugent que des ſurfaces; elles abſoudroient peut-être celui qu'elles condamnent; elles frapperoient celui qu'elles laiſſent échapper. Mais elles ne peuvent faire autrement, je l'avoue. Cependant elles ne devroient pas négliger tout ce qui ſert à révéler l'intérieur de l'homme.

Elles doivent eſtimer la force des paſſions naturelles & indeſtructibles; non dans leurs effets, mais dans leurs principes ; avoir égard à l'âge, au ſexe, au tems, au jour; ce ſont des regles fines, qui n'ont pu ſe trouver dans la tête du légiſlateur, mais qui doivent ſe rencontrer dans celle d'un lieutenant de police.

Il y a auſſi des erreurs épidémiques où la multitude de ceux qui s'égarent ſemble diminuer la faute ; où il faut une ſorte de circonſpection, pour que le châtiment ne ſe trouve pas en oppoſition avec l'intérêt public, parce qu'alors le châtiment paroîtroit ridicule ou barbare, & que l'indignation pourroit réjaillir ſur la loi & ſur le magiſtrat.

Je voudrois bien avoir quelques notions ſur le caractere de pluſieurs lieutenans de police, ſavoir ce qu'étoient M. *Gabriel Tachereau de Baudry*, M. *Nicolas Jean-Baptiſte Ravol d'Ombreval*, M. *René Hérault*, & quel degré précis d'autorité avoit le premier de cette dynaſtie, qui s'appelloit M. *Gabriel-Nicolas de la Reynie.* Les autres plus liés aux événemens publics me ſont connus.

M. Le Noir eſt aujourd'hui le quatorzieme lieutenant-général de police de Paris. Il a changé

changé plusieurs fois en un ministere de compassion & d'indulgence un ministere de justice & de rigueur, & l'ordre public n'en a pas souffert.

CHAPITRE LXVII.

Maître-ès-Arts.

C'EST un homme qui a mis dans sa tête quelques fragmens de la pitoyable logomachie, base de cette philosophie scholastique, l'opprobre de la raison humaine. On appelle ces cahiers obscurs, *Cours complet de philosophie.* Ces cahiers ne sont qu'induire la jeunesse en erreur, lui rendre l'esprit faux, l'accoutumer à se payer de mots, alimenter ces questions frivoles qui ont retardé les progrès de l'esprit humain. Il faut que le *centoniateur* qu'on interroge, ait grand soin de n'avoir rien dans la tête qui ressemble aux idées de Locke, de Newton & de Descartes, après quoi il lui est permis d'enseigner les mêmes sottises à sa classe.

ON avoit proposé l'impression des cahiers; mais le professeur fait prudemment de s'y opposer.

Que feroit ce galimatias dicté dans la pouſſiere des claſſes, devant les lumieres de notre ſiecle ?

C'EST avec raiſon qu'on a dit : comment ſe fait-il qu'il y ait eu des milliers de grammairiens, & pas une bonne grammaire ; des milliers de profeſſeurs en éloquence, & pas un ſeul profeſſeur éloquent ; des milliers de rhéteurs, & pas une bonne rhétorique ; des milliers de profeſſeurs de philoſophie, & pas un ſeul bon ouvrage philoſophique émané d'eux ; des milliers de régens, & pas un bon plan d'études ? c'eſt qu'il n'appartient qu'à la voie de la preſſe de réformer les erreurs, de propager les vérités. Telle eſt la vraie langue de l'inſtruction univerſelle.

IL ne faut donc, pour être maître-ès-arts, que de la mémoire & pas le ſens commun ; ainſi qu'il ne faut que douze ſols à un homme & la trouvaille d'un vieux bouquin, pour en faire un académicien de l'académie des inſcriptions & belles-lettres. Il rencontre ſur le quai un volume vermoulu de ces peſans érudits du quatorzieme ſiecle. Ce bouquin traitera des noms & ſurnoms de tous les dieux de la fable & de l'antiquité. C'eſt un fatras

immenſe, mais étonamment docte. De tout ce déluge d'érudition & de mots grecs que perſonne n'aura eu le courage de lire, mon aſpirant tirera ſans peine quatre ou cinq diſſertations qui obtiendront trois médailles; & le voilà dans l'anti-chambre de l'académie françoiſe.

CHAPITRE LXVIII.

Du ſiecle littéraire de Louis XIV.

On le vante perpétuellement dans les journaux, afin de mieux rabaiſſer les écrivains actuels. Il eſt tems de les venger. Le ſiecle de Louis XIV n'a produit que des poëtes ſous le nom même d'orateurs; rien ſur la morale politique.

La morale, dont le nom effarouche le plus grand nombre d'eſprits, eſt peut-être la ſcience la plus ſuſceptible des ornemens de l'éloquence. La morale ſe prête à toutes les formes agréables; & comme elle embraſſe les plus petites regles du devoir, elle imprime une certaine importance à tous les détails

qui, dans les autres ſciences, ſont froids & inanimés.

L'ATTRACTION newtonienne eſt admirable ſans doute; mais celle qui nous rapproche les uns des autres, qui nous rend plus ſociables, qui perfectionne en nous le ſentiment de la bienfaiſance, eſt bien préférable à peindre & à démontrer. Elle exiſte, cette attraction intime; elle eſt le lien des hommes & le chef-d'œuvre de la légiſlation.

NOTRE éloquence, fondée ſur ces principes, eſt donc bien ſupérieure à celle du ſiecle dernier. Des poëtes rampans, des orateurs mercenaires, ont fait fumer un encens dédaigné des idoles mêmes auxquelles il étoit offert. Jamais la proſtitution du bel-eſprit n'a été pouſſée ſi loin qu'aux pieds de Louis XIV.

LES hommes ſont de grands enfans. Quelques ſtatues, quelques tableaux, quelques morceaux de poéſie font donner à un ſiecle, qui d'ailleurs a été malheureux, le nom pompeux de ſiecle des beaux-arts, de ſiecle de gloire.

LA révocation de l'édit de Nantes, en 1685, a paſſé ſans réclamation quelconque de la part des gens de lettres. Nous diſons donc hardi-

ment que ce ſiecle, malgré ſa renommée, n'étoit pas véritablement éclairé. Il n'en ſeroit pas de même aujourd'hui. La littérature ſurveille le gouvernement, & lui ſauveroit un pareil écart.

QU'IMPORTE que l'on ait eu alors des épîtres poétiques de Boileau, groſſier flatteur; & des tragédies de Racine, ſimple & fin courtiſan, qui s'occupoit de la grace verſatile? Ce ſont là des niaiſeries en comparaiſon des matieres politiques ſur leſquelles on peut répandre d'ailleurs tout l'intérêt & l'agrément que peuvent avoir ces deux écrivains.

UN grand bien que la philoſophie moderne a fait aux hommes, c'eſt de les convaincre, après tant de ſiecles d'erreurs & de perſécutions, que la religion ſe perſuade & ne ſe commande pas; que le premier doute ſur la vérité d'une religion naît de la violence qu'on emploie pour la faire embraſſer. L'expérience prouve que cette ſage tolérance eſt avantageuſe à tous les païs qui l'ont adoptée, que la paix y regne, & que les eſprits y ſont plus diſpoſés aux vertus qui caractériſent le vrai chrétien.

TOUTE la littérature du ſiecle dernier a

été infeſtée non-ſeulement de l'adulation la plus contagieuſe, mais encore des idées les plus fauſſes & les plus ridicules ; & nous n'appercevons, dans ces prétendus modeles d'éloquence, qu'un aſſemblage de mots oiſeux, qu'un jargon inſoutenable, pour peu qu'on ſoit accoutumé aux ouvrages modernes & ſubſtantiels, où la raiſon élevée parle, touche & convainc.

C'EST encore là une de ces vérités combattues ; mais tout en la combattant, elle rendra certains bons eſprits attentifs. Ils examineront les reproches juſtement faits à cette éloquence du dernier ſiecle ; & avec le tems cette même vérité que l'on couvroit d'outrages, ſortira de deſſous le nuage & ſera généralement admiſe.

IL ne faut donc point s'étonner des contradictions ; elles ſont néceſſaires ; elles ſervent plus qu'elles ne nuiſent ; elles portent la lumiere dans les yeux qui refuſoient de voir ; & ce n'eſt toujours qu'après la plus belle défenſe que la prévention & la ſottiſe abandonnent les préjugés littéraires.

CELUI qui le premier a eu le courage de les combattre, eſſuie le torrent d'injures que

le pédantiſme tient en réſerve. Mais il faut ſourire des attaques du pédantiſme.

L'HUMANITÉ, ce mot que le *journaliſme* voudroit encore proſcrire; ce mot, commenté dans les écrits de pluſieurs ſages modernes, eſt celui qui réveille le plus d'idées grandes & attendriſſantes : il a mérité conſéquemment de devenir le plus beau qui ſoit dans la langue. Ce mot a démontré l'égalité des hommes & leurs devoirs reſpectifs. Ce mot a fait appercevoir le laboureur dans ſon ſillon, a rendu ſes travaux reſpectables, a enfanté des lumieres nouvelles ſur la culture, la population, l'induſtrie, le commerce, toutes relatives à la félicité publique. Plus ce mot ſera développé, plus grande ſera la gloire de l'homme; & c'eſt aux écrivains, qui hâtent les progrès de la raiſon univerſelle, auxquels on ſera redevable du bien qui ſe fera au nom de ce mot, qu'ils doivent s'appliquer conſtamment à faire révérer du fond de leur cabinet.

NOTRE ſiecle, malgré ſes avantages, doit cependant être conſidéré, moins comme le ſiecle des vérités, que comme le ſiecle de tranſition aux plus importantes vérités. On a été tellement obligé d'abattre, qu'on n'a pas

eu le tems de fixer, d'une maniere invariable, des principes solidement établis. Aussi, (faut-il l'avouer ?) regne-t-il encore dans nos opinions quelque chose d'arbitraire & de flottant, qui s'oppose à la perfection de la morale & de la politique.

Présentement que les principales erreurs sont expulsées, il seroit utile de rectifier ce qu'un zele trop prompt a pu avancer de hasardeux. Il faut soumettre à l'examen jusqu'aux instrumens employés à renverser l'édifice du mensonge. Entourés de ruines, devenons architectes.

Séneque a dit quelque part : il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt ; on le seroit de même, ajoute-t-il, si l'on souhaitoit d'y venir mille ans plus tard. J'avoue que je suis fou de cette maniere. Je voudrois que l'instant de ma naissance eût été marqué dans cinq à six cents ans, parce qu'il y a à présumer que les arts consolateurs iront en se perfectionnant, que l'imprimerie, qui ne fait que de naitre & qui a dèja produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers, & d'enseigner aux hommes leurs véritables intérêts,

C'EST en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philofophie. Le fanal eft allumé & domine l'Europe. Le vent du defpotifme en courbant la flamme, ne peut que l'attifer & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre, que celui d'être jufte & modérés. S'ils ne le font pas, ils verront de leur vivant leurs iniquités gravées fur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? il écrafe, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laiffe la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre la vérité s'écriera : *tel homme eft un oppreffeur & l'ennemi des hommes !* Alors les fyllabes qui compofent fon nom, feront une injure. Dès qu'il fera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un fon odieux.

L'HOMME a connu fes droits. Le regne du menfonge eft paffé. L'homme fait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturalifte, le chantre de la vertu ; tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la fo-

ciété. Il détefte l'oifif adulateur, habitant des cours; il méprife la trop grande foule de ces hommes inutiles qui difent fervir les autels; il marque du doigt les *narciffes*, les tyrans de la penfée, & ceux qui prennent le mafque de la religion pour la déshonorer; & ce qui augmente la force légitime de cette philofophie, qui étincele d'un bout de l'Europe à l'autre, c'eft que les connoiffances des écrivains font détaillées aujourd'hui à l'ufage de tous les individus de la fociété.

MAIS les Parifiens, gâtés par tant d'écrivains efféminés livrés à leurs miférables journaux & aux prononcés académiques, font encore prefque tous efclaves des mots. On ne demande aujourd'hui que des termes doux, coulans, de la grace & de la molleffe dans la langue, comme s'il s'agiffoit de mettre en chant toutes les phrafes de la langue. Telle eft l'ame d'un écrivain, tel eft fon idiôme.

ON devroit rappeller plutôt les mots hors d'ufage; on devroit même en inventer. Les idées dans chaque genre étant prodigieufement accumulées, il faudroit étendre la langue & la renforcer. N'eft-il pas déplorable que notre penfée foit toujours au-deffus de notre

expreſſion, & que l'inſtrument qui devroit obéir ſe trouve rebelle ? Qu'il ſoit moins poli, qu'il ait plus de mouvement, & il aura plus de juſteſſe. Tant que notre eſprit eſt bon, notre diſcours eſt excellent.

QUAND vous verrez un auteur obéiſſant à ce goût conventionnel dont le langage ſera affecté & fardé, penſez la même choſe de ſon ame : la parole eſt le viſage du caractere intérieur ; n'attendez rien de mâle, ni rien de ferme de cet écrivain maniéré.

J'APPERÇOIS la franchiſe & la probité de Corneille dans ſon ſtyle plein & négligé. Je crois appercevoir dans celui de Racine un homme ſouple & adroit. Fénelon trempe ſa plume dans ſon cœur, lorſqu'il écrit. Je vois le front ingénu de la Fontaine empreint à chaque vers de ſes fables. La préciſion de la Bruyere m'annonce un caractere ferme & ſévere. Le ſtyle de Rouſſeau me révele un homme ardent & paſſionné. Enfin, je goûte la réponſe de Zénon, à qui un orateur demandoit un moyen ſûr de dompter tous ſes rivaux : *Mon fils, vivez bien*, lui dit-il, *à la longue les ouvrages honnêtes font pâlir tous ceux qui ne le ſont pas.*

CHAPITRE LXIX.

Originalité.

RIEN ne diſpenſe des uſages, des modes & des cérémonies, comme l'originalité. Tel ſe fait original pour dire ſans façon tout ce qui lui vient dans l'idée, & pour ſe diſpenſer des devoirs & des bienſéances de ſociété. On l'excuſe de tout, & en tout, parce qu'il eſt original; mais quand on manque ce rôle difficile, on tombe au-deſſous de l'homme médiocre. Ainſi l'originalité touche à la ſottiſe, quand on ne ſait pas s'y maintenir avec une ſupériorité décidée. On ne ſauroit étudier ce rôle; il faut qu'il vienne d'inſtinct.

DE même qu'il eſt toujours permis aux femmes de ne ſavoir point l'orthographe, à condition qu'elles mettent beaucoup d'eſprit dans leur ſtyle, on accorde à un homme le privilege d'être original, s'il a vraiment une maniere à lui, & bien caractériſée. On paſſe auſſi la bizarrerie à celui qui excelle dans une ſcience ou dans un art.

MAIS ce n'eſt point dans la foule im-

menſe de la capitale, parmi cette multitude dont le langage & les manieres ſont uniformes, que l'on trouvera l'homme vraiment original, c'eſt dans la province, dans la campagne, au fond d'un cloître, hors de l'empire tyrannique de l'uſage, que les caracteres ont leur trait particulier, que l'on découvre au premier coup-d'œil. Les Anglois different eſſentiellement des François ſur ce point; les uns, comme dit Sterne, ſont des médailles dont l'empreinte eſt entiere; les autres, des pieces de monnoie où elle ne paroît plus, à raiſon du trop grand frottement qu'occaſione l'abus de la ſociété.

CHAPITRE LXX.

Bâtimens.

La maçonnerie a recompoſé un tiers de la capitale depuis vingt-cinq années. On a ſpéculé ſur des terreins; on a appellé des régimens de Limouſins, & l'on a vu des monceaux de pierres de taille s'élever en l'air, & atteſter la fureur de bâtir.

Si ce goût ſervoit à la commodité publi-

que, on pourroit lui donner des éloges; mais c'eſt la maçonnerie, & non l'architecture, qui triomphe: le parvenu veut avoir des appartemens ſpacieux, & le marchand prétend ſe loger comme le prince.

TANDIS que les ſalles de ſpectacle s'élevent de toutes parts, qu'on a rebâti l'opéra, le théatre françois, le théatre dit italien; l'Hôtel-Dieu demeure reſſerré dans ſon enceinte mal-ſaine; on a conſtruit des boudoirs, des ſalles de bains; chacun a bâti pour ſoi, s'eſt livré aux recherches voluptueuſes, & les lits des hôpitaux ſont demeurés les mêmes.

LES ſpéculateurs ont appellé les entrepreneurs qui, le plan dans une main, le devis dans l'autre, ont échauffé l'eſprit des capitaliſtes. Les jardins ſe ſont pétrifiés, & de hautes maiſons ont frappé les regards au même lieu où l'œil voyoit croître des légumes.

LE milieu de la ville a ſubi les métamorphoſes de l'infatigable marteau du tailleur de pierres: les Quinze-vingts ont diſparu, & leur terrein porte une enfilade d'édifices neufs & réguliers; les invalides, qui ſembloient devoir repoſer au milieu de la campagne, ſont environnés de maiſons nouvelles, la Vieille-

monnoie a fait place à deux rues ; la chaussée d'Antin est un quartier nouveau & considérable.

PLUS de porte Saint-Antoine. La Bastille seule a l'air de tenir bon, de vouloir épouvanter sans cesse nos regards de son hideuse figure. Sur ces fossés, témoins des jeux sanglans de la fronde, s'élevent des bâtimens qui feront douter s'il y eût jamais là des remparts que le boulet a frappés.

LES grues qui font monter en l'air des pierres énormes, environnent Sainte-Geneviève & la paroisse de la Madeleine. Dans les plaines voisines de Mont-Rouge, on voit tourner ces roues qui ont vingt-cinq à trente pieds de diametre, & qui épuisent les carrieres.

MALGRÉ cette multitude de bâtimens nouveaux, les loyers n'ont pas baissé de prix ; la population n'a point augmenté ; il est venu une foule d'étrangers, de curieux, de provinciaux oisifs, de laquais. On demeure à Paris, mais on n'y séjourne que l'hyver. Paris est désert l'été : il n'en faut pas moins des appartemens vastes, qui demeurent vides pendant la moitié de l'année.

LES chambres trouvent toujours des loca-

taires ; & tandis que plusieurs hôtels n'ont que le portier pour gardien & pour habitant, les petits se disputent des tannieres & des mansardes.

L'ARCHITECTURE a cherché des formes nouvelles ; & ce caractere d'élégance & de bizarrerie qu'on a imprimé aux bijoux, on l'a appliqué aux bâtimens modernes. On voit des colifichets au contour fantasque, & les palais sont devenus des bagatelles. La maison de feue madame Thelusson offre un domicile étrange : mais on dit qu'il étoit tems d'ôter à l'architecture sa pesante gravité, & de la soustraire à ces regles monotones qui imprimoient par-tout l'ennuyeux compas.

L'ARCHITECTURE, jadis majestueuse & qui ne dérogeoit pas, s'est ployée à la licence de nos mœurs & de nos idées. Elle a prévu & satisfait toutes les intentions de la débauche & du libertinage ; les issues secretes & les escaliers dérobés sont au ton des romans du jour. L'architecture enfin, complice de nos désordres, est non moins licencieuse que notre poésie érotique.

IL paroît qu'on ne songe pas à déserter Paris ; car c'est à qui se logera d'une maniere

plus

plus magnifique. L'architecte, étranger à tous les goûts raffinés du siecle, est jugé sans imagination, eût-il quelque chose du style de Michel-Ange.

On rebâtit le palais de la justice. Oh, si l'on pouvoit rebâtir de même l'art de la rendre, & que l'on vît tomber avec ces gothiques murailles, ce code ténébreux & ces formes barbares où se plait & se nourrit la chicane, comme dans un labyrinthe approvisioné & digne d'elle !

Verra-t-on la population s'augmenter, lorsqu'il y a de quoi loger le double d'habitans ?

Les maçons ont dû faire fortune : aussi sont-ils fort à leur aise, après quelques années de travaux. Aucun métier n'a été plus lucratif que le leur ; mais le pauvre Limousin, qui plonge ses bras dans la chaux, semblable au soldat, reste au bout de dix années toujours pauvre, tandis que le maçon qui voit la truelle, mais qui ne la touche pas, visite en équipage des phalanges éparses de son régiment plâtreux, & ressemble à un colonel qui fait une revue.

Tandis que l'on ne parle que de quitter

Paris & d'aller vivre à la campagne, l'on bâtit ſans ceſſe à la ville.

JE ne ſais ſi les maiſons appellent tôt ou tard les habitans ; s'il faut qu'elles ſe rempliſſent inévitablement ; ſi la caſe ſuppoſe néceſſairement l'animal qui doit en remplir le vide ; ſi les murailles attirent & fixent l'eſpece humaine ; mais ce n'eſt pas tout que d'être logé.

EN attendant que toutes les autres aiſances ſe joignent à celle-ci, on déſerte les provinces beaucoup plus que l'on ne faiſoit autrefois. On retombe l'hyver & de toutes parts ſur la capitale ; c'eſt un penchant univerſel & preſqu'invincible. On dit qu'on aime le lieu où triomphent les beaux arts, & l'on n'avoue pas que c'eſt le goût du plaiſir & ſouvent du libertinage qui vient chercher ces aſyles, où l'on file à ſon gré une vie voluptueuſe & clandeſtine.



CHAPITRE LXXI.

Ouvriers en bâtimens.

MAIS celui qui veut bâtir, en achetera le plaiſir bien cher. Les ouvriers dévorent le citoyen qui veut être logé chez lui. Le voilà environné d'architectes, de maçons, de charpentiers, de ſerruriers, de menuiſiers, de couvreurs, de carreleurs; & puis ſurviendront les jurés-experts, qui ont leur marche oblique.

VAINEMENT aura-t-il fait un devis avec un ſeul homme, pour que celui-ci lui livre la maiſon, *les clefs à la main.* Des loix bizarres proſcrivent ce marché pour la bonne ville de Paris; elles y défendent les marchés en gros; il faut en faire un pour chaque ſorte d'ouvrage.

UN ſeul homme ſe contenteroit d'un profit honnête; mais il faut être mangé par pluſieurs artiſans, chacun dans ſon métier.

IL faut donc appeller *deux entrepreneurs*, l'un pour la maçonnerie, l'autre pour la charpente. Il faut traiter ſéparément avec eux; mais le maçon & le charpentier s'entendent

d'abord entr'eux, enſuite avec les autres ouvriers, pour cacher reſpectivement leurs fautes & leurs malverſations. Cette multitude de petits protégés que l'architecte encourage ſous main à multiplier les frais, ſe liguent pour accabler le propriétaire. Si celui-ci découvre quelque fraude, par un uſage antique & verbal, ils ſont unis pour ſe répondre des événemens, & pour partager la perte, ſi contre toute attente leur manœuvre étoit dévoilée.

Le prononcé des jurés-experts eſt préparé d'avance, ils ſont d'intelligence avec les ouvriers en bâtimens; ils partagent entr'eux tout ce qu'ils appellent le bénéfice. Le propriétaire une fois livré à ces hommes de plâtre, ne ſortira point du dédale où il ſe trouve enfermé. Chaque ouvrier, ſa toiſe en main, viendra lui demander le double; le procès-verbal du juré-expert diminuera quelque choſe pour la forme; & la beſogne fût-elle mauvaiſe, ſera payée, parce que les jurés-experts ſont les juges de tous ceux qui refuſeroient d'être ruinés à l'amiable.

Les ouvriers en bâtimens ſont plus ruſés & encore plus heureux que les procureurs

dans ce qu'ils piratent ; car ils ont eu l'art jusqu'ici de conserver leur réputation.

Un procureur, lorsqu'il manque à la probité, est obligé pour s'enrichir, de travailler sur deux cents affaires courantes. Il ne le fait pas impunément ; car ses adversaires & ses cliens deviennent ses antagonistes & ne lui épargnent pas les épithetes. Plusieurs voix le dénoncent, & exhibent tout le papier marqué qu'il a employé de trop. Mais l'architecte, l'ouvrier en bâtimens ne ruinent ordinairement chaque année qu'un citoyen, qu'un pere de famille. Ne voilà donc qu'une voix qui s'éleve ; & la bâtisse d'une maison vaut plus que dix procès.

L'ARCHITECTE ne manque jamais de prétexte à changer de plan & à demander des augmentations. Le moindre embellissement doublera la somme.

Tel *devis* ne monte sur le papier qu'à trois ou quatre cent mille livres ; l'architecte a donné sa parole d'honneur que la dépense n'ira point au-delà. On commence la construction ; l'édifice à moitié achevé coûte déja sept cent mille livres, parce que le propriétaire a eu une petite fantaisie ; c'est la tache

du péché originel. Le propriétaire eſt dégoûté ; il ne peut ni vendre, ni continuer ; il faut qu'il ſe ruine ; il l'eſt méthodiquement, l'architecte le lui prouvera avec ſon plan. Le propriétaire n'a ni terrein, ni hôtel ; il a des pierres & des terraſſes qui attendent leur toiture.

C'EST l'architecte qui a inſpiré lui-même au bâtiſſeur l'idée de quelques changemens. Dès que celui-ci a donné dans le piege, le marché devient nul, & les jurés-experts accourus en foule, dévoués aux ouvriers preſque toujours leurs confreres, ſoutiennent leurs prétentions déréglées.

CHAPITRE LXXII.

Maçons.

QUI eſt-ce qui pourroit s'imaginer qu'un ouvrier de cette eſpece fît de la *muſique*, en conſtruiſant un mur ? Voici comment il veut participer à l'art des Pergoleſe, des Gluck & des Grétri.

TOUS les murs des maiſons de ville doi-

vent être conſtruits en totalité, ou en pierres de taille, ou en moëlons, ou partie en pierres de taille, & partie en moëlons. Ces trois conſtructions appartiennent aux maçons. Le plus grand vice dans un mur de maçonnerie, conſtruit de l'une des trois manieres citées, eſt de ne point ſe trouver d'à-plomb. Il eſt rare que le maçon commette cette faute; elle eſt trop viſible, il en feroit trop tôt convaincu.

A l'égard des murs en moëlons, il y emploie du *débris* de cheminées abattues, parce que ces débris ne lui coûtent que très-peu de choſe, ou rien du tout. L'emploi qu'il en fait lui épargne même les frais de voiture, pour les tranſporter dans les lieux indiqués par la police.

Mais où la ruſe & la friponnerie du maçon triomphent & ſe cachent, c'eſt dans les murs en pierres de taille, en tout ou en partie. Chaque pierre doit avoir l'épaiſſeur du mur, pour que le mur ſoit très-ſolide; & le propriétaire paie cher pour cette dépenſe fondamentale.

Que fait le maçon impoſteur? il emploie du carreau de pierre de trois pouces d'épaiſſeur; il le met debout de chaque côté du

mur, de maniere que les deux carreaux reſſemblent parfaitement à une pierre de taille. L'œil eſt trompé. Si le mur doit avoir vingt pouces d'épaiſſeur en un ſeul morceau de pierre, il n'en a que ſix en deux morceaux; & ſi le morceau en pierre vaut ſix livres, les deux morceaux ne valent que vingt ou trente ſols.

Il reſte un vide de quatorze pouces entre les deux carreaux. Quelquefois le dangereux maçon laiſſe le vide par économie; mais quand il a un reſte de pudeur, il le remplit avec des débris de cheminées, ou par de petits morceaux de moëlons liés avec du mortier ou du plâtre.

Ce délit puniſſable, en terme de coterie ou de maçonnerie, eſt appellé *faire de la muſique*, par reſſemblance des lignes & des eſpaces dans les papiers de muſique. Ainſi, non-ſeulement le maçon vole, mais il en plaiſante encore.

Il enleve au propriétaire la ſolidité de ſon mur, & à ſa bourſe quatre livres dix ſols ſur ſix livres, chaque fois qu'il répete ce vol.

Beaucoup de maçons s'en rendent coupables, d'autant plus intrépidement, que les gens

du métier sont les seuls qui puissent s'en appercevoir ; encore faut-il que le maçon soit grossier dans son travail. Quand il ne l'est pas, quand il a eu recours à une certaine ruse, les gens du métier eux-mêmes n'y connoissent plus rien qu'en perçant la pierre au milieu, ou le mur à côté de la pierre *soupçonnée carreau.*

ON s'en apperçoit si la pierre n'est point piquée à la pointe du marteau, ou si elle n'est pas sciée dans le sens du plat de la pierre ; mais les maçons habiles la font piquer ou scier dans le sens du plat représentant la pierre.

QU'ON s'étonne encore de la prompte fortune de ces entrepreneurs ! C'est en faisant de la *musique* de cette sorte qu'ils parviennent à avoir une voiture pour aller à l'opéra ; & Gluck n'a point tant gagné en traçant les lignes de sa musique sublime.

CE délit, rarement dévoilé, n'est jamais puni, même quand l'entrepreneur en a été convaincu. Le maçon décrédité dans l'esprit d'un particulier ou d'une communauté, manque seulement de profiter du vol qu'il auroit fait dans la suite ; il va abuser un autre citoyen

que la ruineuſe manie de bâtir a ſaiſi, & qui ne ſait pas que le maçon eſt expert *en muſique.*

LES conſtructeurs du Colyſée ont été de grands *muſiciens.* Auſſi contemplez ſa figure.

ON voit encore des veſtiges du Colyſée bâti par les Romains ; mais le nôtre n'a pas vécu intact pendant quinze mois. Chaque année on a vu une portion ſe briſer, ſe fendre ou s'écrouler. A la ſeptieme année, il a été interdit pour toujours, à cauſe de ſa mauvaiſe conſtruction & des riſques que le public courroit en le fréquentant. Il ſeroit deja écroulé entiérement, ſi en attendant le jugement des procès, il n'y avoit pas été mis bien des étais ; mais avant peu, il n'en exiſtera plus rien par ſa chûte univerſelle.

LES procès réſultans de ſa vicieuſe conſtruction ont mis dans un jour évident les fautes graves des ouvriers en bâtimens, & combien les malheureux propriétaires ont été trompés par ces hommes à lourd marteau.

LA tête la plus fortement organiſée ne ſauroit débrouiller ce chaos juridique ; & cette leçon doit avertir les propriétaires à ne point

bailler déformais des fonds pour tout édifice où ils ne feront pas maîtres abfolus.

Monseigneur le comte d'Artois vient de purifier ce terrein par une acquifition folemnelle.

Les ouvriers plaident encore contre les propriétaires du Colyfée. Quel que foit l'arrêt qui interviendra, il eft de fait que les architectes, maçons, charpentiers, menuifiers, ferruriers écrafent encore plus les citoyens avec le marteau, que les gens de juftice ne les égratignent avec leurs plumes. Un entrepreneur de bâtimens n'a aucun reproche à faire à un procureur de la cour. *Quod erat demonftrandum.*

CHAPITRE LXXIII.

Charpentiers.

Ils commencent par demander au propriétaire qu'il leur fourniffe les *bois de charpente.* La hache les a bientôt défigurés ; alors demande nouvelle. Les mémoires de ces ouvriers fuppofent quelquefois plus de chevrons que la longueur & la largeur du plancher ne pour-

roit en contenir, quand même tous les chevrons feroient mis à côté l'un de l'autre & fans aucun efpace.

Un mémoire qu'un charpentier fait monter à cinquante mille écus, il le réduit de lui-même à quarante-cinq mille livres.

On vient d'imaginer tout récemment une nouvelle conftruction qui économifera la charpente en groffes poutres, partie très-coûteufe. On donnoit aux charpentes une pefanteur inutile, & qui écrafoit les bâtimens. On va dreffer les charpentes d'une maniere non moins folide & infiniment plus légere. C'eft une coupe géométrique, très-ingénieufe & très-fimple ; mais il faut la décrire avec le crayon & non avec la plume.

On dit que tout le bois employé depuis trente années dans les édifices de la capitale, n'ayant point été coupé dans les tems convenables, eft fujet à pourrir avant un demi-fiecle ; & que dans cent ans, toutes les charpentes des maifons feront vermoulues & tomberont en poudre. Ceux qui feront alors vérifieront fi cette affertion eft fondée.

Si elle l'étoit, les charpentiers auroient légué à leurs enfans des travaux fructueux,

& leur négligence intéreffée auroit peut-être eu une prévoyance toute particuliere comme très-favorable à l'efprit de corps, que l'on reconnoît dans toutes fes œuvres.

Je n'ai pas befoin de dire que les charpentiers ont pris faint Jofeph pour leur patron; plufieurs s'eftiment ennoblis d'exercer le même métier qu'exerçoit l'époux de la Vierge Marie. Ils mêlent à des plaifanteries bouffonnes des actes de piété; car, tout fe concilie dans la tête des charpentiers, comme dans celle des autres hommes. Les charpentiers ne paffent pas néanmoins pour irréligieux, malgré les gaudrioles licencieufes qu'ils fe permettent, en préfence de leurs femmes & de leurs enfans, fur la bonhomie du patron. Il eft raillé & invoqué.

CHAPITRE LXXIV.

Jurés-experts.

Il eft défendu aux jurés-experts de recevoir aucun préfent des parties. Croyez-vous que cette loi foit religieufement obfervée? Ces jurés-experts font quelquefois les vérita-

bles entrepreneurs ſecrets ; & quand ils ne le ſont pas, ils ſe font nommer par les ouvriers, & pour y parvenir, ils les favoriſent de préférence.

La dangereuſe vénalité des charges, a fait créer ces offices qui ne manquerent pas d'être achetés par des maçons ; & tous les bourgeois qui faiſoient bâtir, alloient être infailliblement ruinés par le dévouement des jurés-experts pour les ouvriers leurs confreres, ſi l'on n'eût imaginé deux colonnes de ces jurés-experts, l'une ſous le titre d'*architectes jurés-experts bourgeois*, avec défenſe d'entreprendre aucun ouvrage ; & l'autre de *jurés-entrepreneurs*, c'eſt-à-dire, de maçon ou de charpentier-entrepreneur.

Quand les deux experts nommés ne ſont pas du même avis dans une conteſtation relative à un bourgeois, ſurvient un troiſieme expert ; mais il ne peut être pris que dans la premiere colonne. Le troiſieme expert fait donc pencher la balance ; mais il prend ordinairement un parti mitoyen, un peu plus haut que l'un & un peu plus bas que l'autre : cela s'appelle, *ſavoir ſon métier.* Auſſi l'ouvrier devine-t-il d'avance & ſans ſe tromper

à quoi ſon mémoire ſera reduit ; il triomphe encore avec cette réduction qu'il a parfaitement prévue. Le bâtiſſeur paie donc trois jurés-experts ; & , gagnât-il, il eſt toujours foulé par les frais en juſtice réglée.

Le juré-expert pince toujours un ſol pour livre de ſa taxe. N'eſt-ce pas inviter l'ouvrier à enfler ſon mémoire ? Il eſt de fait que le plus honnête homme le groſſit d'un ſixieme de trop. Que penſer des autres, & comment parer à la ſéduction à prix d'argent ? Comment ôter aux jurés-experts la facilité de ſe laiſſer corrompre ?

CHAPITRE LXXV.

Du ton militaire.

Les jeunes officiers ſont ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement. Quelques militaires, orgueilleux de leurs noms & échappés de la cour, dans un âge éloigné de l'expérience, ſe ſont mis en tête qu'ils commandoient ſouverainement le corps qui leur étoit confié. Ils ont imprimé des codes de leur pleine autorité ſous les noms d'*Inſ-*

tructions, d'*Extraits de l'ordonnance*. L'officier fatigué d'une soumission toute nouvelle, à laquelle l'ordre du souverain pouvoit seul l'assujétir, rebuté de la multiplicité des exercices & de leur contradiction avec les manœuvres de l'*ordonnance* qu'il falloit savoir pourtant (au moins pour la revue de l'inspecteur) a pris son état en dégoût, & a fait retomber sur le soldat la mauvaise humeur que lui inspiroit le caprice de ses chefs.

Le grand art de tout général est de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'usage. Le François bouillant, impétueux, est capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple flegmatique ne peut entreprendre sans témérité.

Quelques chefs se sont trop écartés d'un plan calculé sur le vrai génie de la nation. Comment n'ont-il pas tous senti la nécessité de conduire une nation d'après son caractere ? La manie de la plupart de nos colonels de traiter officiers & soldats à l'allemande, n'ayant point eu une certaine gradation, offensoit le caractere national & pouvoit faire passer le soldat par tous les degrés du désespoir. Et la nation Françoise est

peut-être

peut-être la ſeule qu'avec ces deux mots, l'*honneur* & la *confiance*, on élevera, dans tous les tems, à tous les genres de prodiges.

On a donné quelquefois aux dames, dans le *Champ de Mars*, attenant l'école militaire, le ſpectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ont été invitées nommément; & les ſoldats, cheveux poudrés, le *roi de carreau* pommadé, formant une boucle de face, ont manœuvré pour elles. Or, il faut avouer que la *parade* des princes Allemands eſt tout autre choſe.

CHAPITRE LXXVI.

Tribunal des Maréchaux de France.

On voit dans l'hiſtoire qu'ils avoient une juriſdiction ſouveraine & ſans appel ſur les gens de guerre & la nobleſſe. De nos jours, ils prennent encore connoiſſance de tout billet & engagement d'honneur.

Les maréchaux de France ont deux juriſdictions; l'une volontaire, quoiqu'en partie contentieuſe, concernant le point d'honneur

entre la noblesse & les gens de guerre ; l'autre, purement contentieuse & qui se régit par les formalités ordinaires aux loix générales, instituées pour l'administration de la justice. Les maréchaux de France exercent la premiere eux-mêmes dans leur tribunal ; ils y terminent les différends qui viennent à leur connoissance.

Le siege de la connétablie du palais est une jurisdiction sous l'autorité immédiate des maréchaux de France ; on y juge toutes les affaires contentieuses de particuliers avec gentilshommes ou militaires, les rebellions envers la maréchaussée. Les jugemens de ce siege se rendent toujours au nom des maréchaux de France.

A l'égard de la compétence des personnes qui peuvent être traduites devant les lieutenans des maréchaux de France, il n'a pas encore été déterminé bien précisément l'extension que l'on pourroit y donner ; c'est l'objet d'un réglement auquel on travaille depuis long-tems.

Tout homme d'honneur devroit de son propre mouvement se rendre justiciable de cet auguste tribunal, lui soumettre d'avance

ſes engagemens, ſes paroles & ſes actions. S'il connoît de toutes les conteſtations concernant le point d'honneur entre les gentilshommes & les officiers, n'y a-t-il pas une nombreuſe claſſe d'hommes qui, ſans être militaires, vivent noblement, & qui ont auſſi leur point d'honneur ? Si l'engagement de tout homme libre étoit porté devant ce tribunal ; s'il embraſſoit toutes les perſonnes qui ont reçu cette éducation diſtinguée, laquelle établit une différence réelle entre les hommes, une foule de procédés honteux qui déshonorent la ſociété diſparoîtroient. On ne connoîtroit plus ces débats qui donnent un ſpectacle ſcandaleux & tendent à avilir des profeſſions honorables : les engagemens les plus ſacrés ne ſeroient pas annullés par la lenteur des loix ; le reſpect de ſoi-même, ce ſentiment énergique, connu de nos ancêtres, renaîtroit dans toute ſa dignité ; la parole deviendroit un contrat ; toute injure ſeroit effacée ; toute accuſation gratuite ſeroit punie ; le fourbe, l'intrigant, le menteur n'ayant plus pour égide les formes tortueuſes & ténébreuſes de la chicane, ſeroient à découvert devant la franchiſe & la loyauté des juges.

Le regne de l'honneur reparoîtroit ; on feroit foumis à d'auguftes loix, & le lâche feroit celui qui efquiveroit ou voudroit infirmer les fentences émanées d'un pareil tribunal.

LE doyen des maréchaux de France porte, par diftinction des autres, au côté droit de fes armes une épée nue, & au côté gauche un bâton d'azur femé de fleurs de lis d'or, foutenu & porté par deux mains droites.

LOUIS-FRANÇOIS Armand du Pleffis, duc de Richelieu & de Fronfac, pair de France, eft aujourd'hui doyen des maréchaux de France. Il a pris au bas de fes armes le titre de *connétable.* C'eft chez lui que fe tient le tribunal, & que la compagnie de la connétablie y fait un fervice des plus affidus. Il eft né le 13 mars 1696 ; & fon nom, fes fervices, fon caractere, fa fortune, fa renommée, l'influence de fon efprit & fon âge lui donnent rang parmi ces hommes peu communs qui piquent la curiofité de leur fiecle, & dont le portrait reffemblant ne manquera pas d'être tranfmis à la poftérité, à qui feule il appartient de les juger en dernier reffort.

CHAPITRE LXXVII.

Vins.

PARCE qu'il n'y a que de mauvais vignobles aux environs de Paris, & des marchands de vins à pendre, n'imaginez pas que l'on y boive que de mauvais vins. Il n'y a pas plus de comparaiſon entre la cave d'un cabaretier & celle d'un gourmet, qu'entre le ſavetier & le prince.

O pouvoir de l'argent, aimant univerſel! Le vin, ce liquide précieux a beau croître dans des régions éloignées, a beau tendre à s'échapper, on l'enchaîne, on le fait voyager; il n'eſt pas pour la bouche de celui qui a foulé la cuve. Le riche, avec une piece de monnoie, lui défend de le boire. Ce liquide tranſporté avec art, arrive des quatre coins de l'Europe, & deſcend dans les caves voûtées & ſablées du faux-bourg Saint-Germain & du faux-bourg Saint-Honoré.

LA ſont les robinets des fontaines abondantes & pourprées, d'où coulent les vins les plus exquis, comme s'ils croiſſoient aux portes

de la capitale. Le tonneau de l'excellent Bourgogne, du délicieux Champagne (*) ne paie pas plus d'entrée que le tonneau de Brie ; & le vin qui déchire le gosier du tailleur, est taxé au même taux que le nectar qui parfume la bouche du conseiller d'état.

Vous, beaux esprits, philosophes, peintres & musiciens, qui possédez un grenier, mais qui n'avez point de cave, descendez & venez à la table des riches ; ce qu'on y sert le mérite bien. Après avoir bu la veille du vin de cabaret, sentez l'extrême différence qu'offrent les celliers de la même ville. Goûtez les vins de la *Romanée*, de *Saint-Vivant*, de *Cîteaux*, de *Chambertin*, de *Saint-George*, de *Grave*, tant rouge que blanc ; humez le vin de *Rota*, de *Chypre*, de *Pacaret*, de *Samos*, la *malvoisie de Madere*, le *Malaga*, le *Malaga-muscat*, le *Syracuse* ; donnez quelques saillies aux convives pour la bouteille d'*Ai*, de *Rozé*, & appuyez sur le *Tokai*, si vous le rencontrez, car c'est, à mon avis, le premier vin

(*) Le vin rouge Champagne me paroît préférable au Bourgogne ; les avis sont partagés depuis long-tems. Ma voix au Champagne rouge.

de la terre, & il n'appartient qu'aux maîtres de la terre d'en boire.

O renversement de la joie françoise ! On ne boit plus, ou plutôt l'on craint de boire; on avale de l'eau devant ces flacons qui rafraichissent dans des seaux d'argent, & dans la glace pilée. La gaieté legere & brillante, si nécessaire aux écrits & à la santé, n'est cependant qu'au fond du verre; mais l'avide esprit de calcul suit les gens à table. On y rêve encore à sa fortune; on y parle de ses projets ambitieux; on y immole ses victimes sous les traits de la satyre. Quoi, être encore dur à table ! O forfait ! On n'y jouit plus; & l'on a peur que Bacchus, qui chasse quelquefois de force toute dissimulation, ne vienne à dérouler le premier pli du cœur.

RICHES ! que faites-vous de vos vins exquis ? Vous les avalez; mais vous ne les savourez pas. Faites-les boire aux enfans des arts; leur verve en sera échauffée; il en naîtra quelques traits heureux; & vous qui ne faites rien, vous serez à moitié absous.



CHAPITRE LXXVIII.

Aller à pied.

Ce ſera bientôt une choſe ignoble. Tous les hommes de génie dans tous les genres vont néanmoins à pied. Il y a de l'eſprit dans les voitures ; mais le génie eſt à pied.

Quand l'homme à talent, maltraité de la fortune, ſort d'un ſallon peuplé de gens à équipages, & qu'il traverſe la cour quarrée, où la bouche des chevaux oiſifs ronge le frein & diſtile l'écume, tandis que leur pied bat le pavé blanchi, il file honteuſement à travers les roues encore immobiles, cherche de l'œil ſon fiacre grommelant, qui eſt dans la rue ; il ſe précipite dans la vieille caiſſe avec une ſorte de confuſion, & ſans oſer regarder derriere lui. Si les flambeaux des chars dorés qui ſortent, éclairent ſon malencontreux équipage, il n'oſe ſaluer les dames qui paſſent, & avec leſquelles il converſoit il y a ſix minutes. Le cocher à mouſtaches humilie le carroſſe à trente ſols par heure, & tout ce qu'il renferme, portât-il Homere ou Platon.

Or, une voiture eſt le but où veut atteindre chaque homme dans le chemin ſcabreux de la fortune. Au premier pas heureux, il établit un cabriolet qu'il conduit lui-même; au ſecond, vient le carroſſe coupé; au troiſieme, carroſſe pour monſieur; puis enfin, carroſſe pour madame.

Quand la fortune s'eſt arrondie, le fils a ſon *cabriolet*; l'homme d'affaires de la maiſon a ſon *cabriolet*; le maître-d'hôtel va à la halle en *cabriolet*; bientôt le cuiſinier aura le ſien; & tous ces cabriolets, voitures infernales, livrées le matin à la valetaille impudente, roulent diaboliquement dans des rues ſans trotoirs.

La premiere choſe que fait un médecin, c'eſt de ſe donner un carroſſe. Son extérieur eſt modeſte; la remiſe eſt ſous la porte cochere; & la bouche entiérement. Les chevaux ſont preſque dans l'anti-chambre du docteur; le cocher a ſoixante & dix ans: n'importe, c'eſt un équipage pour tout le quartier où il demeure. Il ſort de ſa porte bâtarde avec ſa perruque poudrée, ſon habit noir, & ſon cocher ſeptuagénaire. On ne pourra monter l'eſcalier que lorſqu'il ſera ſorti:

qu'importe encore? c'eſt un médecin à équipage, on le conſulte. Imaginez Bœrhaave allant à pied; on n'iroit point le chercher; & s'il faiſoit des viſites, on ne le paieroit pas.

TEL garçon, au lieu de ſe donner une maiſon de campagne, une bibliotheque, une jolie maîtreſſe, ſe donne une voiture. Il y emploie la moitié de ſon revenu. Tout-à-coup cette voiture lui tient lieu de cuiſinier & de maiſon de campagne; il ſoupe tous les ſoirs en ville; il reconduit les dames, il les mene à leurs loges, le lendemain aux courſes; il leur envoie ſa voiture deux fois par ſemaine, tandis que les incivils maris, toujours bêtement affairés, font troter ailleurs les chevaux. (*) C'eſt donc un homme précieux qu'un garçon qui a voiture; il eſt le lien de toutes les parties de la campagne; on prend tour-à-tour, mais ſéparément & pour cauſe, ſes chevaux & ſa perſonne. Auſſi les femmes, depuis l'inattention des maris, ont-elles adopté le ſyſtême de ne plus re-

(*) Un grand ſujet de débat à Paris entre mari & femme du plus haut parage, c'eſt l'emploi journalier des chevaux. Je m'étonne qu'on n'en ait pas encore fait une comédie.

garder tout garçon qui n'a pas une voiture; & tout confidéré, elles ont raifon.

ET comment une femme pourroit-elle exifter fans chevaux ? Ne faut-il pas dans l'efpace de douze heures, avoir vu l'opéra, la revue, la foire, avoir affifté au bal, au pharaon ? Puis il lui eft auffi impoffible de manquer l'audience du miniftre, que la danfe du petit diable. Les femmes, menant la vie la plus diffipée, fe montrant par-tout, ont mis dans leur genre de vie la mobilité de leurs traits.

AINSI la premiere chofe que doit faire un provincial, n'eût-il que dix mille livres de rentes, c'eft de prendre une voiture; il en fera quitte d'abord pour cent écus par mois, & l'on faura alors à quoi l'employer. Il paiera la voiture & ne s'en fervira guere: tant mieux pour lui. S'il a ce trait de politique, il avancera. Tout calculé, une voiture qu'il prêtera obligeamment, deviendra pour lui un objet d'économie; s'il s'obftine à ne point faire cette dépenfe, il eft ruiné.

CERTAINS garçons ne louent une voiture que pendant l'hyver: ils vont à pied l'été, difant qu'il fait beau; mais c'eft qu'ils n'ont

réellement que dix-huit cents livres à placer ainsi. Forcés d'opter entre les deux saisons, ils montent tout-à-coup en équipage le premier décembre, & en descendent le trente-un mai, lorsque le beau monde s'écoule vers la campagne. Mais c'est un grand problême à résoudre de savoir, lorsque l'on n'a que dix-huit cents livres à dépenser ainsi, laquelle des deux saisons l'on doit préférer. Il y a le pour & le contre là-dessus, & la chose reste encore indécise. Ainsi tel garçon joue à lui seul le personnage de *Castor* & de *Pollux*. Tantôt il est dans l'Olympe, & tantôt dans la boue. Tantôt il éclabousse, & tantôt il est éclaboussé.

OR, le mérite, le talent, le génie, la vertu, & toutes les vertus que vous pourrez imaginer, ne sont rien, logées chez l'homme qui va à pied. Supposez le contraire en tout point, mais roulant dans une voiture élégante, & voici que toutes les portes s'ouvrent, que tous les regards deviennent caressans, & que le rang s'établit. Pauvres humains, ainsi vous êtes faits !

CHAPITRE LXXIX.

Mémoires de la Société Royale de Médecine.

CHAQUE jour l'utilité de ſon inſtitution ſe fait plus ſentir. Le goût du ſiecle, heureuſement dirigé vers les ſciences qui intéreſſent l'homme, s'eſt occupé de l'art de guérir.

LES médecins répandus dans les provinces, concentrés dans leurs occupations, renfermés dans le cercle de leurs viſites, ne ſe communiquoient point leurs lumieres & vivoient iſolés. L'établiſſement de la ſociété royale de médecine les a réunis en un ſeul corps. Leurs correſpondances avec elle ſont devenues un bienfait pour le public, en ce que les découvertes & les obſervations nouvelles ſont tranſmiſes avec la plus grande promptitude d'une extrémité du royaume à l'autre.

AUSSI-TÔT qu'il regne une épidémie, la ſociété royale en eſt informée, & le traitement convenable eſt indiqué. On a mis en queſtion ſi la médecine exiſtoit; & ce doute des incrédules étoit en quelque ſorte juſtifié par l'inertie de ceux qui la cultivoient. Ce

problême va bientôt être résolu, & l'on saura si elle est réellement susceptible de perfection; ce que je crois très-fort, par les progrès mêmes faits depuis vingt années.

La société royale de médecine est comptée parmi les académies établies au Louvre, où elle tient aussi ses assemblées deux fois par semaine, sans aucune vacance quelconque. Celles qui sont publiques & qui ont lieu deux fois par an, sont très-brillantes; & l'on peut dire que ce genre de charlatanerie lui réussit tout aussi bien qu'aux autres corps académiques. Au reste, tout dans ce bas monde a besoin d'affiche & d'enluminure.

Les ennemis de la société royale sont beaucoup diminués. Les médecins de la faculté avoient refusé de consulter avec les membres de la société royale; mais ils ont conçu bientôt qu'il n'y auroit rien de plus injuste, de plus criminel & de plus barbare, que de dire à un malade: *je possède des remedes qui diminueroient tes souffrances & te rendroient la santé; mais j'aime mieux te laisser souffrir & mourir, que de me trouver chez toi avec un confrere que j'estime, mais que je n'aime point, parce qu'il est membre d'une académie*

légalement établie par le roi, & tenant ses séances au Louvre, comme l'académie royale des sciences.

Les administrateurs des provinces ont demandé en 1779, 1780 & 1781, des avis sur le traitement des diverses épidémies; & les conseils donnés par cette compagnie ont été suivis avec plein succès.

La société royale de médecine s'occupera sans doute des moyens de simplifier les pharmacopées. Elle fera disparoître la cuisine dégoûtante des apothicaires; elle proscrira ces épouvantables mélanges que l'ignorance hardie faisoit avaler aux malades; car, à la honte de l'art, la médecine, par son alliance étroite ou intéressée avec l'apothicaire, avoit ôté toute confiance; & le tems est venu, que la chymie & la saine physique proscriront ce *galimatias* en boutique, ainsi que la saine philosophie a proscrit enfin le jargon scholastique qui triomphoit dans les classes.



CHAPITRE LXXX.

Questions.

Eh! qu'est devenu le maire du palais, qui avoit la triple surintendance de la guerre, de la justice & des finances? Il s'est représenté néanmoins sous la troisieme race, dans la personne de Richelieu.

Qu'est devenu le connétable, dont l'épée rivalisoit avec le sceptre?

Ou est le grand-maître de la maison du roi? On en a conservé le titre; mais où est son gouvernement?

Le grand-trésorier a disparu aussi: les anciens feudataires de la couronne ne sont plus que des simulacres qui assistent, comme acteurs pantomimes, au couronnement de nos rois.

Il ne reste de ces anciennes charges, dont l'autorité étoit investie, que le chancelier, qui jouit encore de singulieres prérogatives. Mais un mot du souverain exile sa personne.

Le surintendant des finances a fini dans

la

la perſonne de l'infortuné Fouquet, que ſes paraſites abandonnerent & que les hommes de lettres défendirent conſtamment.

LE contrôleur-général des finances n'eſt ni *ordonnateur* ni *comptable* ; il eſt perpétuellement dans une ſinguliere ſituation ; car il ne peut ni braver les financiers, ni agir de concert avec eux.

C'EST le miniſtre aujourd'hui ſur lequel les peuples ont le plus les yeux ouverts, & non ſans raiſon. Autant les opérations des autres miniſtres ſont voilées, & pour longtems, autant les ſiennes ſont éclatantes. Il eſt jugé chaque jour ; & comme il eſt l'arbitre des fortunes, qu'il met perpétuellement en jeu l'eſpérance & la crainte, jugez de l'intérêt qu'il inſpire ! Il ſoutient ſeul la confiance publique ; il l'invite à venir au-devant de ſes projets : il fait une douce violence à la bourſe des ſujets, quand il a ſu confirmer ſon déſintéreſſement & ſon habileté.

LES autres miniſtres ne peuvent guere être jugés lorſqu'ils ſont encore en place : toutes leurs opérations ſont, pour ainſi dire, ſecretes ; on ne ſauroit les diſcuter, & il faut

attendre que le tems ait donné une certaine maturité à leurs travaux. Il y a même des points de vue qui embrassent un demi-siecle pour certaines opérations ministérielles, lesquelles s'étendent sur les deux mondes.

MAIS en fait de finances, celui qui ne fait que passer sur la terre, & qui attend son revenu annuel, crie, parce qu'il est sensible, & qu'il faut qu'il fasse deux repas par jour.

QUAND Terray nous mangeoit. . . Cet hémistiche de feu Voltaire est excellent, & restera. Jamais on ne vit un destructeur plus leste ; il travailla sur la nation comme s'il eût fait une opération chirurgicale. Supprimer, recréer, anéantir, prendre un quart, une moitié, mettre de nouveaux impôts, en étendre d'anciens, fut pour lui un jeu. Avec des *arrêts du conseil*, il alloit brisant les engagemens les plus solemnels. Enfin, il força une caisse étrangere, prit l'argent des rescriptions & des billets des fermes, & mit une audace inouie dans ces violations de la foi publique.

IL eût été capable en finance d'un grand coup politique, d'où il auroit pu résulte

quelque chose de grand ; mais il n'a pas su frapper ce coup important, quoiqu'il fût fort au-dessus de la crainte & du remord.

SON successeur, M. Turgot, trop entêté de ses idées, avec des lumieres & des vertus, n'avoit aucune connoissance des hommes. Une secte irréfragable, d'une dureté presque théologique, vouloit qu'il fût entiérement soumis à ses vues. Demi-économiste, pêtri de bonnes intentions, voulant le bien & le cherchant, l'entêtement le mit de niveau avec l'ignorance, parce qu'il lui ôta la connoissance détaillée, & la vraie conduite de l'homme d'état proprement dit.

AVEC des projets hardis qu'il ne déguisoit pas, il débuta par deux réformes absolument inutiles, au lieu de profiter de l'instant de faveur & d'enthousiasme qu'il avoit inspiré, & dont il jouissoit, pour frapper avec force & fermeté un coup régénérateur, qui l'auroit invinciblement lié à sa place, en soumettant jusqu'à l'opinion de ses antagonistes.

IL annonçoit une métamorphose universelle, & il ne sut ni étonner ni réduire ses adversaires au silence. Connoissant peu la marche des affaires, encore moins la cour;

battu des vents contraires, il tendoit au port ſur une ligne droite, mais roide & impraticable. Il crut que l'évidence de ſes propres principes étoit dans tous les eſprits comme dans ſa tête; & le cœur le plus vertueux ne laiſſa que des ſpéculations ſtériles. Mais on lui doit l'idée heureuſe & patriotique de mettre toutes les provinces de France en païs d'états.

On nomma à Verſailles une petite tabatiere plate, *turgotine* ou *platitude*; ce qui devint ſynonyme. Pluſieurs courtiſans la porterent en poche, affectant de peſer ſur ſa dénomination. Ces miſeres-là peignent les cours & les hommes.

La mort, en enlevant M. de Clugny, dont le miniſtere ne dura que cinq mois, arrêta le cri public ſoulevé contre lui. Il paroiſſoit avoir en vue d'abîmer toute ce qu'avoit fait ſon prédéceſſeur.

J'ai vu paſſer quatorze à quinze contrôleurs-généraux, & je m'amuſe quelquefois à retracer dans ma mémoire le portrait de leur eſprit miniſtériel, c'eſt la lanterne-magique.

Je ris tout ſeul, quand je ſonge qu'un verſificateur avoit hiſſé, dans une éminente place, un homme ſur qui la France entiere a tourné

ſes regards; que ce poète, renonçant tout-à-coup aux *héroïdes* avec eſtampes, ainſi qu'aux madrigaux, s'étoit mis en tête de toucher au gouvernail du vaiſſeau, & qu'il s'en étoit approché de très-près. Trame ſinguliere! Rêverie politique!

Le ſpectacle le plus curieux pour un homme déſintéreſſé, c'eſt d'attendre qui, de la banque d'Angleterre ou des finances du royaume de France, criera la premiere *miſéricorde*. La France eſt bien robuſte, puiſqu'elle a réſiſté à tant de remedes violens, à tant d'opérations ruineuſes. La banque d'Angleterre eſt le plus inconcevable phénomene politique qui ait jamais exiſté. Elle donne à la nation une force, une énergie, un nerf qui promettent une baſe durable à ſes ſingulieres deſtinées. Le parchemin de nos contrats ſera t-il plus fort que le papier fin des billets de banque? C'eſt ce qu'on verra d'ici à cinquante ans.

La place de contrôleur-général des finances eſt devenue conſéquemment le fardeau le plus peſant pour un adminiſtrateur. C'eſt en France le limonier de l'état; toute la charette porte ſur lui; il a beſoin de toutes les lumieres. Et ſous le miniſtere de M. de l'A-

verdy, on vit paroître une *déclaration du roi*, défendant de rien écrire ni publier ſur la réforme ou l'adminiſtration des finances. Il y a auſſi une *ordonnance du roi*, qui défend de rien écrire contre la religion, *ſous peine de mort*. Il y en a auſſi une d'un ſiecle antérieur, qui condamne, *quiconque mangera de la viande le vendredi, à avoir toutes les dents arrachées ſur la place publique.* Le tems, qui eſt auſſi un légiſlateur, heureuſement fait tomber en déſuétude ces loix, quoique nouvelles, parce qu'elles ont un caractere d'erreur & de barbarie, qui ne permet plus aux hommes aſſemblés de les mettre en exécution quelques jours après leur publication ſolemnelle.

QUEL avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penſer & d'écrire ſur l'adminiſtration des finances! Donne-t-il une bonne idée? fait-il naître un réglement utile? Il eſt examiné, diſcuté, adopté, perfectionné. Déraiſonne-t-il? On rit, & la brochure diſparoit. La clarté part du centre de la nation, elle obéit à ſa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres myſtérieuſes, réfuge des eſprits bornés ou in-

certains. Si les clameurs partials, les exagérations, les écrits mercenaires & ſatyriques obſcurciſſent quelquefois la vérité, elle n'eſt auſſi que le réſultat du choc des opinions : alors elle ſort de la profondeur des nuages, & la raiſon, dans tout ſon éclat, fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs, l'eſprit national prend une conſiſtance, a une phyſionomie ſur laquelle on lit, & dont on devine les mouvemens. Ce qui en politique devient le gage du ſuccès.

La finance, c'eſt-à-dire, la machine-preſſoir qui nous foule, a tant d'agens particuliers, que ſon apologie commence aujourd'hui à ſe rencontrer dans pluſieurs bouches. On plaint ſérieuſement un traitant de ce qu'il gagne moins que ſes dévanciers.

Le travail de la finance eſt toujours un objet curieux à examiner. Il met dans le preſſoir le cultivateur, le manufacturier, le marchand, l'acheteur, le vendeur, celui qui fixe ou qui promene la marchandiſe ; il diviſe, il ſubdiviſe les impoſitions ; il invente tous les noms poſſibles pour déguiſer ce qui n'eſt que la même choſe. Enſuite il imagine les affaires extraordinaires qui, comme une grêle

meurtriere, ruinent & déſolent un canton ſans profit pour le canton voiſin.

La finance enfin arrache conſtamment à l'autorité, la plus ſacrée, la plus terrible des fonctions, celle de faire des loix. Elle dreſſe, elle prépare des embûches, afin que la bonne foi ne manque pas d'y tomber. Quand elle tient ſa proie, elle l'emporte, la ſouſtrait aux tribunaux du prince; & dans ſon antre obſcur, elle eſt à-la-fois témoin, juge, partie & bourreau; mais on commence à Paris à oublier tout cela, & peu s'en faut qu'on ne ſoit reconcilié avec les gens de finances! Et déja l'on abſout pleinement ce métier, en attendant qu'on l'honore! Quel changement dans nos idées!

. . . . *quid non mortalia pectora cogis*
Auri ſacra fames! . . . .

CHAPITRE LXXXI.

Gouvernement.

L'ANGLOIS aura dit: le roi de France jouit d'une autorité preſqu'indéfinie; il a le fer dans une main, l'or dans l'autre; il fait

ployer les corps intermédiaires avec une feuille de papier; il eſt ſûr que la nobleſſe ſera à ſes ordres quand il le voudra; la magiſtrature lui apporte des remontrances, & ſe retire; le peuple n'a aucune voix, aucune force; il a livré ſes biens & ſa perſonne à ſon maître, qui de plus poſſede depuis cent ans ſa fortune pécuniaire, & qui d'un mot peut libérer ſes immenſes dettes. Il a un plus grand pouvoir encore, il défend à la penſée de paroître; il flétrit ou ridiculiſe les idées qui ne lui plaiſent pas; & s'il n'y parvient pas pour toujours, il y parvient pour un certain tems. Il n'y a pas juſqu'à la place d'académicien qui ne ſoit de ſon choix; & Louis XIV pouvoit dire à Corneille: *Vous ne ſerez pas de l'académie.*

VOILA bien des prérogatives! Eh bien, l'Anglois ſe trompe, d'après les apparences. Les François avec tout cela, ne ſont pas aſſervis; les mœurs s'oppoſent au pouvoir abſolu, & le rendent modéré, civil, policé, lui ordonnent des égards & des ménagemens. La puiſſance du ſouverain, fondue, pour ainſi dire, dans le caractere des miniſtres fréquemment déplacés, devient prudente, circonſpecte,

& ne trouble point la ſécurité continuelle où vit la nation. Elle a une certaine confiance en elle-même, qui éloigne les coups trop arbitaires. Les privileges de plusieurs corps ne peuvent être ſubitement anéantis : des barrieres antiques contre l'autorité qui deviendroit oppreſſive, quoique foibles & pourries, font obſtacle, & le génie national, en défendant aux ſujets de déſobéir, ne permet pas au ſouverain d'abuſer durement de ſon pouvoir.

RELATIVEMENT aux lumieres dont il jouit, jamais peuple ne fut plus ſoumis que le peuple François ; mais c'eſt qu'il a calculé, pour ainſi dire, avec une raiſon qu'on pourroit appeller inſpirée, qu'il devoit céder la moitié de ſa liberté, pour jouir ſûrement & agréablement de l'autre.

LE prince eſt légiſlateur ſuprême, & poſſede toute l'autorité ; mais il n'oſe anéantir les droits & privileges de pluſieurs ordres de citoyens : il les reſpecte, ou ne les attaque que d'une maniere lente, adroite, détournée, qui laiſſe aux adverſaires le tems & le pouvoir de ſauver les propriétés perſonnelles.

EN ſuppoſant le prince naturellement dur

& méchant, ou abusant de sa grande puissance, bien propre néanmoins à calmer ses passions, la politique l'avertiroit de ses devoirs, & lui représenteroit les suites de ses entreprises téméraires. La satyre audacieuse & indestructible mineroit insensiblement son pouvoir dans l'esprit des peuples ; il se trouveroit bientôt seul, environné de quelques courtisans pervers, qui ne rencontreroient plus leur sûreté que dans le palais, & qui trembleroient autant devant le monarque que devant le peuple.

Ce mauvais prince (& nous en sommes bien éloignés) étoufferoit, dans l'ame de ses sujets, ce courage gardien du trône ; & en détruisant cette qualité, il feroit aussi disparoître le principe de sa force. Le prince en France se trouve, comme il l'a dit lui-même, dans l'heureuse impuissance de frapper ces coups d'autorité, qui épouvantent la liberté des citoyens. Il est des bornes qu'il ne sauroit franchir ; & comme tout le bien général qu'on en pourroit attendre, (à raison de tant d'anciens abus incorporés avec l'état) lui est interdit, un grand mal est hors de son pouvoir.

Les ſujets obéiſſent ſans oppoſition à ce prince tout puiſſant, parce qu'ils ſe contentent des probabilités qui ſont un garant, qu'il ne paſſera point de ſon côté les limites que la raiſon & la politique lui preſcrivent.

C'est une eſpece de démonſtration morale qui leur ferme les yeux ſur des *abus* qui, ne détruiſant pas le *gouvernement*, leur ſemblent pardonnables, comme s'ils admettoient d'inévitables déſordres dans la monarchie, & qu'ils ne vouluſſent pas courir à la liberté orageuſe & inquiette des républiques.

Ils croient enfin, que le monarque puiſſant ne peut manquer d'appercevoir que l'intérêt des ſujets n'eſt point ſéparé de l'intérêt de ſa couronne, & qu'il ſeroit extravagant de ſe déclarer l'ennemi d'un peuple capable de tout endurer, hors le joug inſultant & deſpotique.

Plusieurs individus reſſentent donc par erreur le poids ou le caprice de l'autorité. Les *lettres de cachet*, qui, quelquefois volent au haſard, immolent un petit nombre de victimes; mais le corps de la nation eſt à l'abri de ces actes hardis & violens; & en ruinant

ouvertement les loix, le monarque se briseroit lui-même contre l'écueil.

La confiance le soutient ; la défiance le priveroit de sa force réelle.

Ainsi parmi nous la liberté publique, vivante malgré de terribles atteintes, s'appuie avec plus de succès encore sur les coutumes & sur les mœurs que sur les loix écrites. L'empire des mœurs plus absolu que les loix parce qu'il est perpétuel, commande la modération à ceux qui seroient tentés de ne pas la connoître ; car les loix ne sont respectées & suivies qu'autant que le législateur a eu l'art de les enter sur les mœurs & les idées nationales. Enfin, la plume des écrivains, vigilante & protectrice des privileges que la raison a créés, les maintient, & défend aux souverains d'oser les attaquer.

Et ne voilà-t-il pas un gouvernement qui présente un vrai phénomene, puisqu'il offre une espece d'équilibre, tandis que toute la force écrasante est d'un côté, & que de l'autre il n'y a pour contre-poids que les lumieres, les mœurs & le principe inné de l'honneur ? Lorsqu'on songe à ce qui arrête le poids immense de la souveraineté, on demeure immobile de surprise, & l'on contemple

avec une ſorte de reſpect cet autre autorité tranquille & déſarmée, qui contrebalanceroit les paſſions trop fougueuſes du pouvoir.

Les mœurs du françois & ſes lumieres ont dicté ces loix non écrites, parce que la baſe réelle des empires repoſe ſur les coutumes & les idées. Il ſeroit donc impoſſible à nos monarques de les détruire & même de les altérer; il faudroit qu'ils nous fiſſent perdre tout ſentiment d'honneur, toute idée de liberté par un eſclavage prompt & entier. Ils n'y ſongent pas, & ils auront plutôt fait d'intéreſſer leurs ſujets à leur haute fortune en les rendant heureux.

On dira qu'une telle monarchie eſt plutôt l'ouvrage du ſort que de la politique. Je l'avouerai. Auſſi dès que la maſſe de la nation renoncera aux lumieres que les écrivains lui ont donnée; elle marchera à l'eſclavage, & ſes ſouverains au deſpotiſme; car il y a un certain rapport entre l'audace du pouvoir & l'ignorance ignominieuſe des peuples; mais ceci n'eſt plus à craindre. Le gage d'un gouvernement modéré ſera toujours la foule d'hommes inſtruits, & inſtruiſant les autres.

La grande force du gouvernement extérieur

eſt dans le génie de la nation, qui me paroît indeſtructible. Louis XIV le connoiſſoit bien, inſtruit par l'expérience de cinquante années de regne, lorſqu'il diſoit au maréchal de Villars, en lui ordonnant de donner une bataille dont la perte pouvoit ébranler ſon trône : *S'il vous arrive quelque malheur, vous me l'écrirez à moi ſeul. Je monterai à cheval, je paſſerai par Paris, votre lettre à la main ; je connois les François, je vous menerai deux cent mille hommes, & je m'enſevelirai avec eux ſous les ruines de la monarchie.*

Ce moyen ſera toujours infaillible ; le monarque a dans ſa main le cœur de ſes ſujets ; il peut les enflammer à ſon gré d'un enthouſiaſme preſqu'inconnu chez les autres nations. Un peuple auſſi chaud, auſſi abandonné dans ſon affection, & qui a donné tant de preuves d'un zele ardent & d'un amour qui monte juſqu'à l'héroïſme, doit être ménagé ; & ce reſſort incroyable ſera toujours le même, tant qu'un monarque ſaura traiter noblement avec une nation auſſi généreuſe.

Il y a dans les états des prépondérances qui viennent de la place qu'ils occupent. La France, placée au centre de l'Europe, doit

exciter la jalousie des empires voisins. Cette jalousie a dû la rendre guerriere, vive, vigilante, quelquefois remuante; une fois victorieuse, elle a dû donner le ton par ses habits, ses modes, son goût.

Un des plus grands avantages de la France, sont les chemins. Si elle peut y joindre les canaux, principe de vie & d'action, elle touchera au plus haut degré de splendeur. Les chemins, les canaux sont les vrais miracles du corps politique. Par-tout où coule une riviere, où s'étend un chemin, le mouvement & le travail y établissent l'industrie. L'obstruction, au politique comme au physique, donne la mort. Percez des routes nouvelles, ouvrez des issues, la vie pénétrera avec ces ouvertures; tout s'animera, parce que dès qu'il y a lieu au mouvement, le ressort se débande & le talent éclate.

Il n'y a point de païs où l'industrie ait été plus gênée à la suite des privileges morcelés de l'ancien gouvernement féodal, & que n'a pas fait cependant l'industrie captive! Les pensées étendues que roule tel homme dans sa tête, y meurent trop souvent, à cause

cauſe des difficultés qu'il prévoit ou qu'il rencontre.

Le gouvernement de la France eſt monarchique, mais il ne l'eſt pas eſſentiellement tous les jours de l'année. Ce gouvernement a ſes oſcillations; mais bientôt il reprend ſon point fixe, & qui paroît devoir être durable. Sa maſſe aſſure ſon repos intérieur. Il n'y a point de ferment moderne capable de faire lever la pâte; les vieux levains ſont tous ſans activité.

Mais que de queſtions ſur ce gouvernement; L'un dit: eſt-il réellement monarchique, & dans tous les tems, lorſqu'à chaque entrepriſe le ſuccès dépend, pour ainſi dire, de cent capitaliſtes environ, qui, ayant en main toutes les richeſſes monnoyées, peuvent les prêter, peuvent les refuſer! Les grands moyens appartiennent à ces capitaliſtes. Point d'opérations majeures, ſans leur concours; la puiſſance du roi ſe trouve ſubordonnée à leur volonté.

Ceci, malgré ſes difficultés, ne changent rien à la conſtitution. Le monarque, jouiſſant du trône de l'Europe le mieux affermi, le plus honoré, le plus tranquille; environné

de tous les reſpects, de tout l'amour de ſes ſujets, enfin de toutes les jouiſſances, pourroit-il être méchant ? Non ; l'idée de peſer ſur un ſujet par caprice ou par haine, ne peut pas plus entrer dans ſon eſprit, que dans celui d'un ſujet le projet inſenſé d'attenter à ſon autorité.

Or, quand un gouvernement modéré eſt toujours au-deſſus d'un particulier, ou d'un corps, quel qu'il ſoit, ce gouvernement, ſans être parfait, eſt bon, & l'ordre & la tranquillité naiſſent de ce premier & indiſpenſable moteur. Le reſte, à ce qu'il me ſemble, ne ſauroit être préciſément calculé.

Tout conſidéré, vingt-deux millions d'hommes paiſibles, & non aſſervis, jouiſſant de leurs privileges garantis par la main qui les gouverne offrent, à tout prendre, une adminiſtration qui n'eſt pas malheureuſe. Ses avantages contrebalancent une partie de ſes défauts ; & la preuve en eſt que la nation en gros ſubſiſte ſans avoir viſiblement perdu de ſa force & de ſa félicité, que le citoyen en général ne ſonge pas à quitter le ſol de la patrie, & que l'étranger, contemplant les mœurs douces qui commandent des loix mo-

dérées, y eſt perpétuellement attiré par un charme que rien n'affoiblit.

CETTE foule de petites loix, ſi diverſement interprêtées, ſont encore un rempart pour les propriétés. Le caractere de la barbarie eſt ſans doute une complication de loix contradictoires; mais il ne faut pas confondre avec cette complication, cette multitude de loix de judicature, qui ſont une ſuite néceſſaire d'un nombre infini de poſſeſſions.

DANS un état où l'induſtrie eſt pouſſée loin, où chacun a, & doit avoir ſa maniere d'exiſter, ces réglemens, ſubdiviſés d'après des principes généraux; appuyés par les divers tribunaux où chacun eſt cité, deviennent utiles; & Monteſquieu a très-bien obſervé qu'ils défendoient & protégeoient les poſſeſſions particulieres. Il faut que la légiſlation en grand ſoit réduite à des principes ſimples & clairs. L'état des perſonnes, les mariages, les héritages ne ſauroient être ſoumis à des loix trop poſitives: mais quant à ces débats journaliers que l'intérêt fait naître, & que le génie même ne ſauroit prévoir, qui ſont le fruit de toutes ces propriétés nourricieres qui ſe touchent & qui ſe croiſent,

ces débats multipliés prouveront la vie & la force du corps politique, en ce que chacun saura défendre ses droits contre les princes, & le prince lui-même; ce qui établira une espece d'égalité.

QUE ces petites loix soient donc mouvantes & mobiles, comme les actives passions qui les mettent en jeu. Plus le mouvement sera vif, plus l'état sera sain & deviendra robuste.

CHAPITRE LXXXII.

Paillasse.

TOUT théatre veut un *paillasse*. Point d'habile entrepreneur de spectacle, qui avant l'ouverture ne se munisse d'un *paillasse*. Le grand acteur figurant ne peut pas toujours être en scene; son attitude haute est toujours un peu roide. Il pourroit à la longue faire rire, si *paillasse* ne venoit détourner l'attention, divertir l'assemblée, & renforcer le sérieux de son camarade. D'ailleurs, dans toute piece il y a des entr'actes où personne ne paroît: *paillasse* vient à propos, & remplit le vide. Il représente pour les absens.

LORSQU'A la comédie françoise le moucheur de chandelles faisoit jadis le *paillasse*, & qu'on crioit, *il rira*, *il ne rira pas*, & qu'ensuite on levoit la toile, le roi des rois

de la Grece, le ſuperbe Agamemnon paroiſſoit alors plus majeſtueux. Ces vers devenoient plus ronflans & plus ſonores :

Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton roi qui t'éveille;
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

AGAMEMNON conſervoit ſa dignité juſqu'au bout de ſon rôle. Peut-être nos tragédies modernes ne ſont-elles ſifflées que parce qu'il n'y a plus de moucheurs de chandelles. Les choſes les plus graves deviendroient comiques, ſi l'on n'avoit pas là *paillaſſe* pour plaſtron de la riſée publique.

ON en fait davantage à la foire. Le *beau Léandre* doit intéreſſer conſtamment : il a un bel habit, il doit jouer un rôle de ſentiment; mais enfin la gaieté publique l'environne tout comme un autre ; elle pourroit tomber ſur ſa perſonne. La piece alors iroit mal. Que font les entrepreneurs du grand ſpectacle ? Ils ont ſenti, par inſtinct ou par réflexion, qu'il falloit que quelque comédien de la troupe ſe chargeât journellement du rôle de *paillaſſe*, pour relever la ſageſſe, le ſang froid & le maintien du *beau Léandre*.

QUAND *paillaſſe* aura tourné ſon chapeau comme ceci, aura coupé ſes cheveux comme cela, aura fait un grand ſaut qu'on n'avoit point encore fait avant lui, aura mis ſa tête ſous les jupes d'*Argentine* ; or, voyez ſi *Léandre*, le grand & ſérieux acteur, le chapeau ſous le bras, dans tout ce qu'il dira & dans tout ce qu'il fera, n'offrira pas dès lors la

raiſon, la bonne grace & la dignité.

Vous ſavez que le *paillaſſe* fait le niais; mais il a plus d'eſprit à lui ſeul que tous les autres acteurs enſemble. Au milieu de ſes apparentes balourdiſes, il peſiffle camarades & ſpectateurs. L'entrepreneur du ſpectacle le choie, lui donne de bons gages; s'il vouloit quitter ſa troupe ou ſon rôle, il en feroit alarmé; il a beſoin de ſes mines pour captiver le parterre, accoutumé à lui ſourire. Il riposte avec le parterre, tandis que le *beau Léandre* ne s'abaiſſe jamais juſques-là.

Eh! comment jouer telle piece ſans *paillaſſe?* s'écrieroit l'entrepreneur attriſté. Qui fera donc rire l'aſſemblée? qui communiquera avec mon public? Il faut bien que quelqu'un communique avec lui; car enfin. . . . ſans *paillaſſe*, on va s'appercevoir de la roideur & de la gaucherie de mes autres acteurs. On ſe moquera peut-être à la fin, du *beau Léandre* & de mademoiſelle *Izabelle.* Mon théatre tombe, ſi *paillaſſe* ne paroît plus.

Si les étrangers ne comprenoient pas ce petit chapitre, ils ſe feroient expliquer ce ce qu'eſt un *paillaſſe* des boulevards, & progreſſivement. Ils trouveront dans le dictionnaire, *paillaſſe de corps-de-garde*, femme qui boit de l'eau-de-vie, qui s'abandonne aux ſoldats, & qui n'a pas beſoin de boire de l'eau-de-vie pour s'abandonner au premier venu; mais ils n'y trouveront pas mon *paillaſſe.* Cela fait voir combien les dictionnaires

ſont imparfaits. Nous tâchons de nous élever de toutes nos forces au-deſſus du Grand-Vocabulaire.

CHAPITRE LXXXIII.

Nobleſſe.

Après l'entiere deſtruction du gouvernement féodal, le peuple n'auroit dû ſentir que l'autorité d'un ſeul, puiſqu'il avoit détruit tous les pouvoirs rivaux, & qu'il avoit aidé au roi à les détruire. Mais la nobleſſe s'eſt bientôt raſſemblée autour du trône qu'elle ne pouvoit plus combattre ; elle a formé un corps ſéparé ; il n'a point abandonné ces maximes orgueilleuſes qui lui faiſoient mépriſer tout ce qui ne tenoit pas à lui.

La nobleſſe, dans ſon origine, marchoit entre le roi & le peuple. Il ſeroit difficile aujourd'hui d'affirmer au juſte ce qu'elle eſt dans l'état.

Les grands ont été humiliés ſous le monarque ; mais ils ont conſervé leur crédit, leur opulence, une foule de privileges qui peſent en détail ſur la multitude. Les rois, en leur arrachant la puiſſance dangereuſe qui leur étoit contraire, n'ont pu leur enlever qu'en partie celle qu'ils exerçoient ſur les claſſes inférieures.

Les châteaux hériſſent nos provinces, en-

globent une partie des grandes poſſeſſions, ont des droits abuſifs de chaſſe, de pêche, de coupe de bois; & ces châteaux recelent encore de ces fiers gentilshommes qui ſe ſéparent réellement de l'eſpece humaine, qui joignent des impôts particuliers à ceux du monarque, & qui oppriment trop facilement le païſan pauvre & abattu, s'ils ont perdu le privilege de le tuer en mettant dix écus ſur ſa foſſe.

L'AUTRE portion de la nobleſſe environne le trône, les mains ſans ceſſe ouvertes pour mendier éternellement des penſions & des places. Elle veut tout pour elle, dignités, emplois, préférences excluſives; elle ne permet aux roturiers ni élévation, ni récompenſe, quels que ſoient leur génie & les ſervices rendus à la patrie; elle leur défend de ſervir ſur terre, de ſervir ſur mer; puis, elle veut des évêchés, des abbayes, des bénéfices, &c. pour tout ce qui ne veut pas ſervir.

IL eſt vrai que ce corps répand ſon ſang pour la défenſe du trône & de la patrie. Mais ſous prétexte qu'il porte l'épée, ſon avidité eſt inſatiable. Jaloux de tout envahir, il ne permet point à d'autres d'approcher du monarque. Après avoir obſtrué toutes les avenues du trône, il aſpire tout ce qui pourroit être diſtribué avec plus d'égalité.

POURQUOI cet orgueil inſultant de la nobleſſe dans un état monarchique? Qu'il y ait diſtinction; ſoit: mais pourquoi veut-elle éta-

blir une si grande distance entr'elle & les autres citoyens ? C'est la forme du gouvernement féodal, qui vient se mêler à un autre gouvernement, où il étoit dit que nous n'aurions plus qu'un maître.

La noblesse sert-elle mieux dans les armées que cette foule de soldats intrépides, qui, sortis des classes du peuple, ont tout aussi bien qu'elle l'honneur pour mobile ? Qu'a-t-elle fait de plus que tant de citoyens zélés, qu'elle appelle obscurs ? Le grenadier qui, pour monter à l'assaut, plante sa baïonnette dans la muraille, ne sert-il pas noblement ?

Sortons de la profession militaire, & voyons les trophées de la noblesse dans l'église, dans la robe, dans les arts, dans le commerce ; je ne lui vois pas un caractere distinctif de supériorité & de grandeur.

Depuis que l'éducation a donné aux hommes a-peu-près les mêmes lumieres, ils sont également propres au service de la patrie. Les lumieres ont rendu les hommes à-peu-près égaux, en ce que pouvant tous faire les mêmes choses, il n'y a plus lieu à une séparation outrageante, puisqu'il y a aujourd'hui beaucoup plus d'hommes que d'emplois ; ce qui étoit le contraire il y a trois cents ans.

La foiblesse & l'ignorance ont fait les nobles dans les siecles précédens, parce qu'ils avoient à eux seuls toute l'éducation du tems, l'équitation, l'adresse dans les tournois, le style de la galanterie usitée, & des connoissances

conféquemment bien fupérieures au vulgaire.

AUJOURD'HUI que la nobleffe n'a ni plus de vrai courage, ni plus de vrai génie que la portion éclairée & patriotique de la nation, l'égalité revient infenfiblement & de plein droit. Les fervices rendus au trône, à la nation, aux arts, ne doivent plus fe diftinguer d'après des fyllabes plus ou moins longues. L'homme plus que jamais eft le noble fils de fes œuvres. Les races qui n'ont pour elles qu'un orgueil ftérile, doivent retomber dans la foule, jufqu'à ce qu'elles aient montré des vertus vivantes & non décédées.

LE peuple qui paie au fouverain l'impôt & l'hommage, qui lui voue l'obéiffance & le refpect, devroit-il encore connoître le poids de cette nobleffe qui lui eft devenue étrangere, & qui voudroit admettre une féparation perpétuelle, injurieufe & conftante, entre les fujets du même prince ; qui les frappe de fon orgueil quand elle ne peut les opprimer autrement ; qui parle de fes prérogatives antiques qu'elle a perdues ; qui dit au cultivateur, *tu es paifan, tu n'es rien ;* & qui étale la forme abufive d'un vieux gouvernement au milieu d'un gouvernement nouveau, dont l'intérêt général a voulu qu'il n'y eût plus déformais qu'un monarque & des citoyens ?

SI l'homme noble n'a été que l'ouvrage de la politique, & fes titres une jufte récompenfe du mérite réel, cette même politique ne doit plus éloigner les uns pour admettre

les autres, n'élever ceux-ci que pour abattre ceux-là, adopter des préférences éternelles; ce qui feroit injurieux au corps de la nation, & imprudent pour le fervice de la patrie.

Un auteur a dit derniérement, dans un gros livre fur la nobleffe, que la nobleffe d'Adam étoit inconteftable, & que Jéfus-Chrift étoit né *gentilhomme.* Si cet auteur eft conféquent, il ne profcrira aucun enfant de la noble famille du premier pere, fur-tout fi le defcendant vénere ou adore le *gentilhomme.*

Le même auteur a imprimé ces deux phrafes inconcevables : *L'homme noble n'eft point l'ouvrage de la politique ; il eft par excellence le chef-d'œuvre de la nature. C'eft dans l'homme noble que la nature a placé fes vues les plus hautes, & que toutes fes forces ont été réunies.*

C'est bien ici le cas de dire qu'on trouve de tout dans les livres. Mais l'auteur devroit, pour juger lui-même fon ouvrage, fuivre deux cours d'accouchemens.

Et pourquoi, me dira-t-on, *un cours d'accouchement ?* C'eft que le même écrivain a encore imprimé la phrafe fuivante. *C'eft à l'époque même de fa naiffance* (l'homme noble) *qu'il parut s'annoncer comme un être fupérieur à l'efpece humaine. Les témoins de fes premiers inftans le virent s'élancer avec force des entrailles d'une mere courageufe, pour tomber & bondir fur la terre qui devoit le porter. Son regard prompt, &c.*

CHAPITRE LXXXIV.

Baisers, Embrassades.

L'ON embrasse très-facilement à Paris, rien de si commun que cette marque extérieure d'affectation. Il y a de ces *embrasseurs* auxquels on ne s'attend pas, qui vous provoquent; & c'est quelquefois un homme indifférent, oublié, presqu'inconnu, qui vous serre entre ses bras au détour d'une rue.

TANTÔT il y a incertitude, tantôt il y a suspension, & tantôt l'accollade se fait pleinement & de bonne grace. Cependant on ne sait trop quand & qui l'on doit embrasser: tout cela se regle par le caprice ou l'appel. L'un sollicite une accollade que l'autre esquive ou retarde, parce qu'il n'y songeoit pas, ou parce qu'il a quelque chose dans l'ame, qui s'y oppose.

ON s'embrasse dans les rues, dans les maisons. Parmi la bourgeoisie, on court embrasser les femmes qui s'y attendent. Une mere se présente, on la baise sur la joue, & la jeune fille n'a qu'une révérence. Une autre fois on serre bien fort la mere, pour avoir le droit de poser sa joue contre celle de sa fille.

IL est des *embrasseurs* impitoyables, qui épouvantent les demoiselles avec leurs baisers appuyés, tandis que l'homme délicat craint

d'effleurer cette jeune peau ; il redoute l'approche, c'eſt-à-dire, l'étincelle ; il eſt trop ſenſible pour imiter ces muſeaux épais, qui vont tomber ſur ces viſages de roſes : c'eſt une pierre qui tombe ſur un pot de fleurs. L'homme ſenſible ne craint rien tant que d'embraſſer une femme ſur la joue en public. Il vaut mieux ne pas toucher ſa main, que dis-je ! le bout de ſa robe, que d'avoir un témoin.

Les femmes ſe baiſent toujours vivement en préſence des hommes ; mais c'eſt une agacerie : elles veulent montrer leur tendreſſe & combien elles ſauroient rendre douce cette faveur. Ces baiſers redoublés ſont artificiels ; l'œil n'eſt pas d'accord avec la bouche ; le baiſer a beau crépiter, il n'eſt ni abandonné ni dérobé.

Il devroit être défendu d'embraſſer de jeunes enfans. Des phyſionomies bourgeonnées, des nez barbouillés de tabac, des barbes dures s'emparent de ces viſages délicats, ſans craindre de ternir le velouté d'une peau douce & fraîche. On ne porte point la main ſur les meubles d'un homme, & l'on applique la bouche ſur la joue de ſa fille âgée de cinq ans ! Les gens qui ſe précipitent ſur les enfans, m'ont toujours paru manquer d'une ſenſibilité délicate. On croit preſque voir le vice qui embraſſe l'innocence.

En Angleterre, les hommes ne s'embraſſent point ; ils ſe prennent la main, ſe la ſerrent, ſant ôter le chapeau ni faire des courbettes,

comme nous voyons dans les rues, où les deux perſonnages ſemblent jouer un rôle. Mais lorſqu'on eſt préſenté à une femme, on la baiſe, non ſur le viſage, mais ſur la bouche ; c'eſt un vrai baiſer qu'on lui donne. Une Angloiſe, accoutumée à être ainſi *ſaluée*, trouveroit inſignifiant & même inſultant le *ſalut* de l'étranger, qui ſe contenteroit de poſer ſa joue contre la ſienne.

Le premier jour de l'an eſt marqué chez nous pour tous ces baiſers d'uſage & d'étiquette. Que de careſſes on ſe fait en public ce jour-là ! Mais voyez ces *embraſſeurs :* plus ils étendent les bras, moins ils ſentent.

Toutes ces froides embraſſades, images imparfaites d'une faveur précieuſe quand le cœur la donne & la reçoit, devroient être à jamais ſupprimées. On diroit que le Pariſien eſt très-chaud en amitié ; & preſque toujours l'homme qu'il embraſſe avec tant de zele, n'eſt, ni ne peut être ſon ami.

CHAPITRE LXXXV.

Vieux Garçons.

Il y auroit bien des choſes à dire ſur le célibat, ſi commun dans notre ſiecle, & triomphant dans la capitale. En examiner les cauſes & en indiquer les remedes, ne ſeroit pas une

petite affaire. Toutes les déclamations morales, ou de mauvaifes comédies, ne feront pas faire un mariage de plus.

Il faudroit réformer le vice qui établit un mur de féparation entre deux êtres que la nature appelle, & qui fe fuient dans la crainte d'augmenter la pefanteur de leur chaîne.

La nature elle-même a donné à l'homme la prévoyance, & l'homme frémit en appercevant l'affociation forcée du luxe & de la mifere. Il voit naître des enfans, dont tous les cris peut-être feront des cris de befoin, & qui font mieux dans le néant que fur le plancher d'une ville, où ils n'auront à leur avénement au monde pas un pouce de terre.

Le lait nourricier leur manquera, s'il n'eft arrhé, & s'ils parviennent à un certain âge, ce ne fera le plus fouvent que pour être les ferviteurs précaires de la portion opulente.

C'est ainfi que le célibataire raifonne fon fyftême; mais pour éviter un danger, il embraffe un vice. Il eft feul, fon cœur fe durcit ou fe deffeche; il fuit les embraffemens de la tendreffe, pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refufé une compagne; il rencontre une maîtreffe impérieufe, qui n'a point d'intérêt d'être économe, qui lui donne des liens plus pefans que ceux qu'il a voulu éviter, dont l'affection, rétrécie par la cupidité, écarte l'économie, qui dérobe tout ce qu'elle peut dérober. L'habitude l'attache à une femme qui groffit clandeftinement fa for-

tune des débris de celui qu'elle pille. Il vieillit insensiblement, & il s'est préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans sa vieillesse, ayant repoussé ceux que la nature lui présentoit. Il n'a pas joui d'un cœur qui se soit pleinement fondu dans le sien; & fût-il susceptible d'amour, le délicieux sentiment de l'estime ne s'y joindra pas; car il ne pourra nommer publiquement la compagne de sa couche; & les baisers qu'il donnera à des enfans que la loi flétrit, seront des baisers furtifs, qui feront toujours quelques reproches à son ame paternelle.

VIEUX *garçon*, *vieux coquin*, dit le proverbe. En général, il n'est pas menteur; les exceptions sont rares. Une vieille fille peut dire: *on n'a pas voulu de moi*, *j'étois laide*, *j'étois pauvre; je n'ai point refusé.* Mais le vieux garçon qui, dans la carriere de sa vie, n'a point eu le courage d'adopter une femme, & (celle qui cherchoit n'existât-elle pas) qui n'a point su créer une ame propre à sympathiser avec la sienne, quelle excuse peut-il donner? De quelle foiblesse ne s'accuse-t-il pas!

QUE font ces célibataires? Errans dans la société, ils vont tendant des pieges à l'innocence & semant le trouble dans les familles. Idolâtres d'eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes & les soupirs de la foiblesse abusée.

D'AUTRES plus coupables encore, attaquent le lien conjugal; & réfléchissant ce crime, joignent

joignent à leur perfidie l'eſpoir affreux de croire mieux cacher leurs déſordres, & de ſe tranquilliſer ſur les ſuites.

Ce fut un célibataire qui le premier inventa ce dangereux langage qui enivre l'amour-propre féminin, en outrant la louange due à la beauté.

Le plus grand argument des célibataires eſt, qu'ils ſont libres. Eux, libres ! eux eſclaves le plus ſouvent des plus viles courtiſannes ; eux qui portent à leurs pieds leur fortune ; eux qui ſont le jouet de leurs caprices, de leurs fantaiſies ; eux qui en comptant trouver la volupté, ne rencontrent que des faveurs meurtrieres ; eux trompés dans leur jeune âge, volés dans leur vieilleſſe, & qui seront abandonné à leur lit de mort, ſi l'inſenſibilité qui les environne, juſte punition de leur vie paſſée, ne précipite point leur trépas.

CHAPITRE LXXXVI.

Déſeſpoir.

Qui entre chez moi le viſage pâle, abattu, ſe frappant le front avec le poing ? C'eſt le même homme que j'ai vu la veille, tranquille, ſerein, ne redoutant ni le préſent ni l'avenir, concentré dans ſes jouiſſances per-

ſonnelles. Il s'écrie : je ſuis ruiné ! Hier j'avois du pain, je n'en ai plus aujourd'hui. J'ai écouté une voix qui m'a dit : que vous importent vos freres, vos neveux, vos parens, vos amis ? venez chez moi ; déshéritez vos proches, & vous aurez onze pour cent ſur votre tête. J'ai écouté cette voix inſidieuſe ; j'ai répété : que m'importent mes freres, mes neveux, mes parens, mes amis ? j'aurai onze pour cent ſur ma tête. J'ai couru chez un notaire, & j'ai déshérité mes proches. Mais je ſuis puni ; la banqueroute de l'emprunteur eſt déclarée, & aucun huiſſier ne peut l'arrêter. Que vais-je faire à préſent ? Je ne ſais que ſouper en ville, aller au ſpectacle & ſigner une quittance quatre fois l'année. Quel conſeil me donnez-vous ? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti que l'emprunteur pourroit manquer ? Quelles loix irai-je implorer ? Quels tribunaux me rendront mon argent ? Encore, ſi l'on empriſonnoit toute la maiſon & qu'on la vendit à l'encan, bêtes & gens, & juſqu'au ſinge.

Il marche à grand pas. Heureux, s'écrie-t-il, ceux qui n'ont pas un ſol de rentes viageres ! Lorſqu'il a bien exhalé ſa fureur, il dit qu'il va s'enſévelir dans le fond d'une province, & quitter cette indigne capitale, où les gens vous perſuadent de desheriter vos parens, pour s'appliquer à eux-mêmes tout l'héritage ; où après avoir placé toute ſa fortune pour doubler l'intérêt de ſon argent,

on ſe voit condamné un beau jour, malgré le contrat en parchemin, à travailler lorſqu'on s'étoit ſi bien arrangé pour vivre uniquement pour ſoi, & paſſer le reſte de ſes jours dans une commode oiſiveté.

Ainsi, l'égoïſme qui ſe croit éclairé, s'aveugle & ſe punit lui-même, & la banqueroute devient un excellent avis.

Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.

CHAPITRE LXXXVII.

Poëmes lyriques.

C'est bien à tort qu'on a voulu rétrécir le genre de l'opéra, lequel, étant par ſa nature le ſpectacle de l'imagination, n'eſt point fait pour recevoir des limites. La magie, la mythologie, l'hiſtoire, tout lui appartient. Le païs de l'illuſion ne ſauroit être trop vaſte, parce que cette reine fantaſtique ne vit & ne ſe plait qu'au milieu d'une magnificence prodigue & merveilleuſe. Vouloir borner l'eſpace immenſe où elle plane, c'eſt l'anéantir. Elle ne ſouffrira jamais qu'on trace un cercle autour d'elle.

Aussi, dès que le poète a fait pacte avec la brillante chimere, il eſt, pour ainſi dire, livré à cet agent ſurnaturel, qui a droit de lui commander deſpotiquement. Il faut qu'il

monte aux cieux, qu'il defcende aux enfers; qu'il vifite les dieux & les diables, les temples & les cavernes; qu'il danfe, qu'il chante, qu'il fommeille, qu'il vole fur les nuages, & qu'il ne fe plaigne jamais des chaînes ou des aîles que le monftre lui donne. Il eft entiérement fubordonné à cette baguette magique, qui commande aux élémens, aux airs, aux ritournelles, aux ballets & aux décorations. Il s'eft enfin donné à une efpece d'enchanteur qui lui a ravi fa logique.

RIEN au monde n'eft plus oppofé que le drame fimple & le drame lyrique. L'intérêt vif & continu eft le partage du premier; le fecond ne fe fie pas de même à une feule & même fenfation prolongée; il les appelle toutes; il lui faut des moyens immenfes & diverfifiés; le cortege, le concours, la clameur de tous les arts & même leur lutte confufe, s'il faut le dire, au lieu de leur accord.

RESTE à favoir fi de tant de chofes difparates, il peut jamais réfulter cette unité touchante qui pénetre le cœur; & fi à force de vouloir prodiguer les enchantemens, on ne parvient pas à fatiguer l'œil, & à étourdir l'oreille. Quoi qu'il en foit, l'imagination du fpectateur rencontre fon plaifir dans la variété de ceux qui lui font offerts; il faifit à la volée ce qui parle le mieux à fes fens. Toutes les impreffions viennent l'interroger; celles qui plaifent font admifes.

ON a voulu tracer la théorie de cet art.

Ce feroit vouloir faire raifonner la folie; & pourquoi lui ôter fa licence bizarre? L'opéra ne frappe que par fon extravagance, par la multiplicité & la confufion des objets. Il faut laiffer à ce monftre brillant fes dimenfions irrégulieres; il ne pique la curiofité, il n'intéreffe le cœur, il ne produit la furprife, que par la fingularité de fes formes fantafques & changeantes.

On veut donner aujourd'hui aux poëmes lyriques une marche fage, une contexture raifonnée, un intérêt unique; foit. Le poëme fera plus conforme aux regles; mais j'aurai moins de plaifir. Un opéra doit être un conte de fée. Je trouverai affez ailleurs des pieces raifonnées & touchantes, qui parleront à la raifon & à l'ame. Ici, je veux voir un monde étrange & de fantaifie.

CHAPITRE LXXXVIII.

Ballets.

L'AMATEUR de la vérité & de la nature avoit fouvent demandé ce que fignifioit tel ballet, où l'on balançoit les bras, où l'on levoit alternativement les pieds fans deffein marqué, où l'on danfoit enfin pour danfer. Les arts font tellement foumis à une routine puérile & invétérée, que l'on a vu long-tems

ſur le théatre de l'opéra des ſauts bizarres, des attitudes forcées, des mouvemens vagues, indéterminés, des maſques *rouges*, *bleus*, *verds*, &c. & perſonne ne ſoupçonnoit alors que l'art pût former une action intéreſſante, noblement imitée par la danſe. Il étoit décidé qu'un *ballet* ne feroit qu'un cercle de danſeurs perpétuellement agitées ſans cauſe, & dont les pas ne ſignifieroient rien. On étoit loin d'appercevoir, même en ſpéculation, que la danſe pût former en peinture mobile, gracieuſe, animée, créer des tableaux, les varier à ſon gré, & s'élever juſqu'à rendre les paſſions humaines.

ELLES ſont cependant d'autant plus expreſſives, que leur langage eſt plus contraint & plus reſſerré. Le ſilence de la pantomime, loin de rien dérober à leur fineſſe & à leur énergie, ſemble y ajouter par les geſtes & les mouvemens ingénieux & prompts qu'elles inventent. Dans cette action muette, la gêne paroît allumer l'éloquence. Chez les hommes alors tout devient langue & langage énergique; le pied parle comme l'œil; le ſentiment ſe peint dans les moindres nuances; l'ame s'échappe par toutes les attitudes du corps; tout eſt réfléchi, déciſif, pittoreſque; tout frappe l'image & la caractériſe; elle n'eſt ni fauſſe, ni équivoque.

EH! quel plaiſir de voir tel mouvement, rapide & fugitif comme l'éclair, qui rend avec netteté un ſentiment délicat & fin! L'amour,

la crainte, le désespoir changent de physionomies, & disent tout ce qu'ils veulent dire, sans qu'on soit trompé par le mensonge ; il semble même ne plus exister dès que la bouche de l'homme est fermée.

Les anciens avoient porté cet art à un degré de perfection qui nous est inconnu. Batyle, Pilade & Hilas partagerent Rome en factions théatrales. Les historiens, en nous rendant compte des vifs transports que ces pantomimes exciterent, disent qu'ils faillirent allumer une guerre civile.

Noverre, parmi nous, est le premier qui ait raisonné la danse ; il essuya les contradictions que le préjugé tient toujours en réserve contre toute invention. Il sut les braver, & recula les limites de son art. Ce fut de ce moment que cet art mérita d'être considéré comme une partie importante de l'art dramatique.

Le génie de Noverre chassa les *perruques noires*, les *paniers*, les *tonnelets*, & fit succéder des tableaux historiques ou gracieux, pleins de grandeur, d'expression, de finesse & de majesté, à ces insipides caricatures qui avoient usurpé notre admiration.

Les ballets modernes ne sont plus composés de cabrioles, d'entrechats. Une déclamation animée & muette forme de scenes neuves, vivantes & du plus grand intérêt. Le succès en est si prodigieux que la pantomime est descendue sur les petits théatres, & que

l'on craint qu'elle ne vienne à étouffer toutes les autres parties de l'art dramatique. Cette branche muette & éloquente a un attrait qui subjugue profondément tous les esprits.

CHAPITRE LXXXIX.

Rime.

LA rimaillerie ne passe point de mode ; les cafés sont les endroits contagieux, où des poétereaux s'entichent réciproquement de cette puérilité. Il n'y a rien ensuite de plus ridicule que la maniere dont le Mercure annonce un concours académique. Le plat phrasier, au sujet de quelque rimaillerie, parle de la *Grece*, des *jeux olympiques*, de la *couronne flottante* ; & des mirmidons s'imaginent bonnement qu'une médaille est de la gloire, & voilà leur cerveau gâté pour une majeure portion de leur vie. On ne voit que rimailleurs qui s'entre-dévorent pour des hémistiches. Rien de plus dangereux que ces prix *de poésie*. Le gouvernement devroit les interdire. La moitié des jeunes gens fainéantisent, en disant qu'ils travaillent pour l'académie.

TOUS nos poëtes regardent la rime comme partie intégrante de la poésie ; elle en est le ridicule & le fléau. Il est devenu impossible d'enfanter un long ouvrage, sans se briser sur l'écueil.

CETTE rime tyrannique, cette ritournelle de conſonnances, ce tintement puérile, font perdre à la langue ſa netteté, ſa préciſion, ſa flexibilité même. Cette coupe gênante étrangle les penſées, & par-là le ſtyle devient uniforme & haché. Nulle rondeur, nulle plénitude, nulle majeſté. La proſe la plus commune a un caractere plus libre, & plaît davantage à tout homme ſenſé. Il faut être maniaque ou un Voltaire pour faire des vers françois après vingt-huit ans, lorſqu'ils ſont ſi peu lus.

JE plains fort cette foule de jeunes gens qui s'adonnent à la rime; ils négligent tout le reſte pour poſſéder leur *Richelet*; ils veulent mettre en vers tous les poëtes anciens: ce qui annonce d'abord un défaut de jugement. Ils ſe tourmentent en pure perte. Plein de compaſſion pour les tortures qu'ils éprouvent, j'admire en pitié leurs peines infructueuſes.

NOS voiſins ſe ſont dérobés à ce joug barbare, que nous nous ſommes ſtupidement imposé; & la poéſie a commencé à naître parmi eux.

IL me ſembleroit bien digne du ſiecle préſent, de ſecouer le joug de la rime. Nos chefs-d'œuvres dramatiques me paroiſſent gâtés par ce faux agrément que l'habitude ſoutient encore, tandis que nous gagnerions beaucoup à être affranchis de cette inſupportable monotonie.

LES ouvrages en vers ont beau trébucher les uns ſur les autres, preuve frappante du dé-

goût univerfel, la fatiété ne corrige point les malheureux rimeurs ; ils s'obftinent à mettre en vers alexandrins, lourds & pefans, Thompfon, Zacharie, Télémaque, Gefner, Buffon ; & puis ils appellent poëme un falmigondis poétique, qui donne à tout un public une indigeftion de vers pour dix années.

On n'imagine pas combien la rime coûte à la penfée, même dans nos plus grands poètes. On conçoit dans une piece de théatre un fentiment profond ; on ne trouve pas de rime, il s'en préfente une qui n'exprime qu'une idée ordinaire. On s'y refufe d'abord ; on s'échauffe la tête pour allonger, raccourcir, tourner, retourner fa phrafe ; on torture fon cerveau : l'inflexible langue ne prefente aucun tour que la rebelle rime ne répudie. Celle qui s'ajufte au trait léger, eft employée ; & le perfonnage qui alloit avoir une phyfionomie burinée, n'offrira qu'une figure fans caractere.

La rime rend fouvent Corneille diffus, embarraffé, inintelligible ; elle gâte plufieurs morceaux pleins de verve & d'élévation. Racine me paroît conftamment caché derriere fes perfonnages, & habile à leur infinuer fon langage harmonieux. J'entends fa flûte douce qui cadence des périodes arrondies, même dans le tumulte effréné des paffions. Je ne perds jamais de vue le poète ; & quand Monime, formant le projet de s'étrangler, apoftrophe le tiffu fatal, j'oublie prefque cette fituation touchante, douloureufe, pour admirer des vers qui font

le dernier terme de la recherche & de l'art. Ce morceau eſt ſupérieurement écrit; mais il eſt trop beau, puiſqu'il me montre plus Racine que la plaintive & déſolée Monime.

M. de Voltaire devient epique dans ſon *Œdipe*, dans ſon *Alzire*, dans ſa *Sémiramis*, dans la premiere ſcene d'*Oroſmane*; entraîné qu'il eſt par cette pompe d'élocution qui enleve les battemens de main du parterre. Ses confidens ſont quelquefois chargés de ſes plus beaux vers, parce qu'il aime à ſe faire voir; mais dès que le vers fait admirer le poète, le vers tue à coup ſûr le perſonnage. Et que devient l'illuſion?

On chérira encore cette beauté conventionnelle qui détruit des beautés plus vives, plus précieuſes & plus naturelles. Le Pariſien ſera ſoumis à ce bizarre préjugé encore quelque tems; mais enfin, lorſqu'en ſe rapprochant de la ſimplicité & de la nature, il aura ſenti le charme de la vérité naïve, il verra que le vers ſur la ſcene n'eſt qu'un faux ornement qui tend à corrompre l'eſprit, lorſqu'il faut être tout entier au ſentiment & à l'image. Et la rime ſera abandonnée aux chanſons & aux vaudevilles, pour qui ſeuls elle ſemble faite.

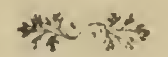
Notez que tous ces rimeurs ſont abſolument dépourvus de toute invention; ils ſont incapables de faire un roman médiocre.

Or, je n'ai pas bonne opinion de tout auteur qui, dans ſa jeuneſſe, n'a pas fait un roman; il annonce par là même une ſéchereſſe

d'imagination & une ſorte de ſtérilité ; car pour former un roman, il faut de l'eſprit, de l'uſage du monde, la connoiſſance des paſſions ; & les verſificateurs, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

UN écrivain qui n'a pas ſu faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulſion du génie. Ces ouvrages rimés reproduiſent les mêmes tours, les mêmes idées ; & rien de plus rare qu'un auteur original. Tel qui n'a fait que de mauvaiſes tragédies, incapable de compoſer cent pages de la couleur des écrits de Rétif de la Bretonne, aura l'inſolence de ſe croire ſupérieur à lui, tandis qu'il n'eſt pas ſon égal ; il répétera *la médiocrité orgueilleuſe*, ſans ſonger qu'il prononce ſa condamnation.

AUSSI, que font ces rimailleurs ? Ambitionnant d'abord de travailler au Mercure, ils s'enrôlent ſous les drapeaux d'une petite ſecte ; & dès ce moment, ils blâment tout ce qu'elle blâme ; & ne louent que ce qu'elle loue. Ils forment un petit bataillon littéraire, par cet inſtinct que les eſprits médiocres & ſubalternes ont à faire ligue offenſive & défenſive. En applaudiſſant au petit chef qu'ils ont choiſi, ils penſent applaudir à eux-mêmes. Ils ſe rendent tracaſſiers & méchans pour lui plaire, en attendant qu'ils le détrônent.



CHAPITRE XC.

Gens bleſſés.

A la ſuite des accidens auxquels on eſt exposé dans la capitale, ſe joignent des circonſtances non moins douloureuſes. Le peuple qui s'aſſemble & qui donne mille avis contraires, embarraſſe le malheureux bleſſé. Le brancard qu'il faut aller chercher n'eſt pas ſous la main ; le commiſſaire qu'il faut trouver eſt loin, le procès-verbal à rédiger ne s'acheve point ; la lenteur de ces cruelles formalités, pendant leſquelles le patient eſt abandonné à ſes tourmens, fait que l'infortuné périt avant que d'être arrivé à l'hôpital.

Qui n'eſt pas exposé à être bleſſé dans ces rues tumultueuſes ? Une tuile, un carroſſe, une poutre branlante, un marteau de maçon, un cheval, un chien danois, un porte-faix ſourd & muet, vous font plaie, boſſe, contuſion, fracture.

Au défaut de ces graves accidens, un citoyen honnête & inconnu peut être ſurpris d'un coup de ſang ; & faute de renſeignemens, on le portera à l'Hôtel-Dieu. En revenant de ſa léthargie, il ſe trouvera lui quatrieme ou cinquieme dans un lit fort différent du ſien. C'eſt ce qui eſt arrivé à un avocat de ma connoiſſance, il y a quelques années. En ſe

réveillant, il retomba dans ſon évanouiſſement, lorſqu'il ſe vit couché entre deux moribonds qu'il ne connoiſſoit pas.

On avoit imaginé, pour obvier à ces cas imprévus, de placer dans chaque quartier de la capitale, ſoit chez un commiſſaire, ſoit chez un chirurgien, un hoſpice, c'eſt-à-dire, une chambre baſſe & commode où ſeroit un lit diſpoſé pour les bleſſés, un petit coffre de chirurgie & de pharmacie, de maniere qu'on pût tranſporter ſur-le-champ & ſecourir tout citoyen qui auroit éprouvé quelques accidens.

On avoit d'abord accueilli ce projet hoſpitalier; mais il n'a pas reçu ſon exécution, de ſorte qu'un homme dangereuſement bleſſé ſe trouve à la merci du peuple; & s'il n'eſt pas reconnu, ou s'il n'intéreſſe pas quelque bonne ame, il voyage douloureuſement au corps-de-garde, du corps-de-garde chez le commiſſaire, de chez le commiſſaire à l'Hôtel-Dieu. Il ſeroit plus heureux dans ſon infortune, s'il eût été écraſé au centre de la ville.

Ainsi le bien ne s'opere pas aiſément. Ce plan charitable, & qui devoit intéreſſer toutes les claſſes de citoyens, n'a point été éxécuté faute du concours de pluſieurs volontés. La puiſſance ordonnatrice ne ſuffit pas; il faut la réunion de ceux qui peuvent agir; & cette réunion, M. le Noir ne l'a pas trouvée, malgré l'importance & l'utilité de l'objet.

CHAPITRE XCI.

Miracles.

On a dansé sur la tombe du diacre Pâris; on a mangé de la terre de son tombeau. Quoi de plus miraculeux que cette frénesie ? Voir l'homme éteindre le flambeau de sa raison, une ville entiere se repaître de prestiges : quoi de plus étonnant ?

Ensuite est venue la guérison miraculeuse d'une dame *de la folie*, qui pour preuve a suivi la procession du Saint-Sacrement pendant trente années. Il n'y avoit rien à répondre à cela : aussi point de contradiction.

Le dernier miracle qui s'est fait à Paris, ou plutôt que le peuple a imaginé, regardoit une vierge de plâtre du faux-bourg Saint-Antoine. Cette vierge étoit dans sa niche à l'encoignure d'une rue, sans qu'aucune personne eût jamais pris garde de quel côté elle avoit la tête tournée. La procession du Saint-Sacrement venant à passer, quelqu'un s'écria qu'elle venoit de tourner la tête du côté du prêtre, comme pour saluer son divin fils. Ce miracle passa de bouche en bouche; la populace accourut; une vieille alluma un cierge au pied de la vierge; le lendemain cinquante mille ames sur pied environnoient la statue de plâtre. C'étoit en 1752.

NOTEZ que la vierge de plâtre adossoit la boutique d'un marchand épicier, qui vendoit des cierges; il eut bientôt vidé son magasin; c'étoit à qui en allumeroit. Le concours devint si considérable, que la police ne sut trop comment amortir cet enthousiasme & dissiper la foule incroyable qui remplissoit ce faux-bourg. On enleva la vierge; elle fut transportée ailleurs & enfermée.

ON dit que le marchand épicier, qui étoit mal dans ses affaires, avoit décollé l'image de plâtre, & au moyen d'un fil-d'archal lui avoit fait tourner la tête, persuadé qu'il étoit, qu'il vendroit assez de cire aux dévots pour remonter sa fortune délabrée.

LE prophéte de la rue des Moineaux ne demeura pas aussi paisible; il guérissoit, avec le simple attouchement, tout le peuple par une commotion électrique vraiment inexplicable. *Il guérit comme faisoit Jésus-Christ; il en a reçu ses pouvoirs.* Le prophete fut renvoyé doucement; & cette fermentation qui avoit gagné la ville entiere, tomba tout aussi précipitamment qu'elle s'étoit formée.

IL y a vraiment des épidémies morales qui naissent tout-à coup, & dont on ne sauroit assigner la cause, ni prévoir les effets. Une police qui rompt avec adresse ce vent impétueux, & qui éteint l'extravagance publique, ainsi qu'on fait d'un embrâsement dans son origine, est un bienfait réel du gouvernement. Que de désastres dans les siecles antérieurs

térieurs faute de n'avoir pas ſu arrrêter l'étincelle qui à certaines époques allume les cerveaux !

CHAPITRE XCII.

Livres.

PARIS eſt la ville de l'univers qui en contient le plus. L'érudit & le compilateur y ſont fort à leur aiſe : auſſi foiſonnent-ils. On refond des livres comme on refond des ſuifs. Voyez Pankouke ; n'eſt-il pas un maître chandelier ?

L'IGNORANCE même par air érige un trophée en l'honneur du ſavoir. Que de ſots poſſeſſeurs d'une immenſe bibliotheque reſſemblent aux libraires qui ſe promenent tous les jours, au milieu d'une foule de bons livres qu'ils n'ont jamais ouverts !

DANS un ſens on fait trop de livres, & dans un autre on n'en fait point aſſez. On en fait trop, ſi l'on conſidere que l'on écrit de nos jours bien des choſes ſavantes & inutiles. On n'en fait pas aſſez, ſi les ouvrages tendent à établir un rapport moral entre les faits.

IL y a plus d'hommes que de penſees, & l'on a vu des ſiecles s'écouler ſans rendre au dépôt commun une ſeule idée juſte ou utile. Qu'eſt-ce donc qu'un Tacite, qu'un Bacon, (*)

(*) Quand Bacon dit de l'argent, *c'eſt un bon*

qu'un Locke, qui se sont distingués au milieu du genre humain par la grandeur & le nombre des idées?

MAIS de pareils auteurs ne paroissent qu'à de longs intervalles. Ces auteurs pensent trop pour la multitude; il en faut d'autres qui, comme dit Rousseau, *semblables à la bonne, coupent le pain aux enfans;* & ces écrivains, quand ils ont su tracer des ouvrages populaires, où la morale est à la portée de tout le monde, méritent des éloges.

IL y a une certaine mesure de connoissances utiles; passé cela, le reste qui n'est que curiosité semble abandonné au vide des hypotheses pour former des disputes interminables. C'est le luxe de l'esprit humain; il prouve sa sagacité, sa profondeur: mais il n'ajoute ni à son repos ni à son bonheur.

L'ON ne parvient à ces connoissances utiles qu'après avoir beaucoup comparé. La multitude de livres est donc un inconvénient, mais n'est point un mal: on prend, on choisit; & tel livre qui ne dit rien à l'un, parle beaucoup à l'autre. Je serois donc de l'avis de madame de Sévigné qui dit, avec sa grace ordinaire: *pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que de ne point aimer à lire.*

UN ministre nommant son parent à la place

---

serviteur & un méchant maître, n'a-t-il pas fait un volume dans ce peu de mots?

de bibliothécaire de la bibliotheque royale; lui dit en pleine audience: *mon coufin*, *voïci une belle occafion pour apprendre à lire.*

Ce mot très-plaifant, & qui peint de quelle maniere fe donnent en France les premiers emplois, le devient davantage par l'application dont il eft fufceptible. Que de fois a-t-on pu dire depuis: *Ah*, *monfieur*, *la belle occafion pour apprendre ce que vous devriez favoir!*

CHAPITRE XCIII.

Empiriques.

Ils font les médecins du peuple. Le peuple n'a pas de quoi payer ceux qui roulent en voiture. Il va chez ceux qui donnent en même tems la confultation & le remede: par-là il eft difpenfé de payer l'apothicaire.

Les empiriques ne font pas defpotiques. On va chez eux, on marchande, on tâte de leur remede; s'il réuffit, on continue; s'il ne fait pas du bien, on le met de côté. Mais le médecin ne fe relâche pas de la rigueur de fes ordonnances.

Le médecin qui raifonne, tantôt tue & tantôt guérit. L'empirique en fait autant; mais du moins il ne raifonne pas. Il fe conduit par l'expérience; & comme nous fommes tous plus ou moins pyrrhoniens, lorfqu'il s'agit de cette fcience très-obfcure, nous ne voyons pas de

mauvais œil les empiriques qui peuvent citer aussi leurs merveilleuses guérisons.

L'EMPIRIQUE sera constamment le médecin du pauvre, de l'indigent. Celui qui n'a point de tems à perdre, monte chez l'Esculape grossier : *Me guérirez-vous ?* lui dit-il d'une voix impérative ; *je n'ai pas le loisir d'être malade.* L'Esculape répond affirmativement, *oui*, *je vous guérirai.* Quand il n'y auroit que ce ton ferme, assuré, qui frappe le malade, ce seroit déja un grand bien ; car il commence par fortifier l'ame ; & le médecin de la faculté, avec sa parole incertaine & ses tâtonemens, ne verse pas dans l'ame le courage ni le baume restaurant de l'espérance. Il est froid, tandis que l'autre, chaud & véhément, vous dit d'une voix forte & convaincante : *prenez & guérissez.*

CE ton éloquent ranime & conforte le malade, chasse la peur, & commence peut-être la guérison. Il ne faut pas compter pour peu cette force d'imagination ordinaire aux empiriques, & qui leur fait dire à des squéletes ambulans : *j'en ai guéri bien d'autres : vous ne digérez pas ; eh bien, dans quinze jours vous mangerez un aloyau avec moi.*

UN médecin blême avec une voix flûtée, l'œil indécis, vous tâte le pouls mollement, profere de ces phrases élégantes, mais dont on sent le vide. Il semble vouloir temporiser avec la maladie, en faire un objet de curiosité. Son ton, doux & mielleux, a la consti-

tution vaporeuſe des femmes & des élégans de nos jours. L'empirique, au contraire, à la parole hardie, l'œil ſûr; il fait tourner ſon malade, lui bat l'épaule, s'empare de ſon imagination; & en le félicitant d'être venu le trouver, il a déja changé la ſituation de ſon eſprit.

Le peuple trouve donc que les médecins n'ont pas le talent de la parole; & conformément à ſa maniere de juger, il a recours aux empiriques qui ont le ton populaire, qui font rire les agoniſans, en leur prouvant qu'ils ſe porteront bien avant peu, & qui diſtribuent l'apophthegme médical & la bouteille pour vingt-quatre ſols.

Dites à un de ces hommes, *un tel a dit que vous étiez un empirique*; il répond ſans ſe déconcerter & avec hardieſſe: *il m'appelle un empirique, & moi je l'appelle un médecin. Il ne ſait pas bien nom. Graces à Dieu, je ne ſuis point médecin, je ſuis guériſſeur.* Et le peuple ſoumis à cette voix forte, à ce viſage décidé, à ce geſte ferme, répete, *il eſt guériſſeur!* Et comme il compte être guéri, il l'eſt déja à moitié.

Tous ceux qui diſtribuent des remedes ſont enrégiſtrés à la police; ils ſont tolérés lorſqu'ils ont dépoſé le ſecret de leur compoſition entre les mains du premier médecin du roi. Pluſieurs remedes dont on fait uſage dans la médecine, ſont dus originairement à des empiriques. Et ne peut-il pas ſe trouver un remede bon au corps humain, dans preſque tou-

tes les circonſtances ? Ne voyons-nous pas aujourd'hui que toute l'apothicairerie, entre les mains des véritables gens de l'art, ſe réduit au tartre ſtibié, au jalap, au quinquina, au mouſſe de Corſe, à l'éther; voilà ce qui ſauve la vie. Un bon remede applicable dans une foule de maladies, peut donc ſe trouver entre les mains d'un empirique; & un remede non univerſel, mais bienfeſant dans preſque tous les cas, n'eſt pas auſſi chimérique qu'on voudroit le dire.

QUOI qu'il en ſoit, le peuple qui n'a pas plus envie de mourir que les grands, court chez les empiriques, croit aux empiriques, ne renoncera pas aux empiriques; il a droit de les interpeller, de les tancer. Le malade diſpute, ſe plaint, gronde; ce qu'il ne peut avec le médecin irréfragable.

IL réſulte que les empiriques guériſſent & ne tuent pas plus le monde que les médecins endoſſant robe fourrée.

CERTAINS médecins diſent qu'il y a deux mille maladies, comme les caſuiſtes diſent qu'il y a cinq cents mille péchés. Les médecins ſont au phyſique ce que les caſuiſtes ſont au moral. Ils connoiſſent mieux la nature des maladies, les ſymptômes & les criſes que les anciens; mais le remede! Voilà le pont. Le pont! direz-vous; qu'eſt-ce à dire? Je vais vous l'expliquer.

IL y avoit un torrent qui coupoit un chemin; des ingénieurs vinrent & déterminerent

la rapidité du courant, la profondeur du torrent, la masse des eaux, la hauteur des bords. Bref, tout étoit mesuré géométriquement avec une précision rigoureuse; mais le chemin etoit toujours coupé; le pont ne joignoit pas les rives opposées. Un maçon vint, qui n'etoit ni architecte ni géometre, & dit: je m'embarrasse fort peu de la grosseur, de la rapidité du torrent, du lit qu'il occupe, qu'il creuse ou qu'il ronge; mais je vous ferai un pont, & vous passerez dessus: ce que ne peuvent faire ces messieurs, qui vous disent le mieux du monde comment le torrent vous empêche de passer.

Et sans calculer ni mesurer la force & l'étendue du torrent, il fit une arche solide. Le pont fut bâti & l'on passa. Les géometres surent très-bien ce qu'étoit le torrent; & le maçon sut que quand il y avoit un torrent, le tout étoit d'y faire un pont.

Les médecins sont les jaugeurs du torrent, le guérisseur est le maçon.

CHAPITRE XCIV.

Ventilateur des Spectacles.

Les chymistes nous ont appris qu'il régnoit dans une salle de spectacle trois sortes d'air. Dans le bas un air lourd méphytique, très-dangereux; dans le haut un air plus léger, & non moins nuisible.

Tout air *respiré* cesse d'être *respirable*. Les

petites loges sont toutes dans le haut & dans le bas de la salle ; & c'est là que viennent s'empoisonner & s'ennuyer nos femmes aux nerfs délicats.

En construisant la salle provisoire de l'opéra, on nous avoit promis un ventilateur. Ce ventilateur auroit coûté cent écus, & il n'y en a pas à la comédie françoise, il n'y en a pas à la comédie dite italienne : cet honneur est réservé à *Audinot*, à *Nicolet* & aux *Variétés amusantes.*

Cependant rien de plus simple que ce ventilateur, tel que l'avoit proposé l'inspecteur des objets de salubrité, M. Cadet de Vaux, qui s'occupe constamment & efficacement de tout ce qui peut intéresser la santé & la conservation de ses concitoyens.

Ce ventilateur consiste en un tuyau de cheminée, faisant l'office de fourneau à réverbere, partagé par une grille où l'on auroit allumé du charbon de terre purifié au moment du spectacle. Dans le cendrier auroit été établi des tuyaux partant des divers points de la salle, ensorte que le feu auroit aspiré par ces bouches & renouvellé l'air méphytique.

L'air *respiré* de nos salles de spectacles est une source perpétuelle de maladies. L'excessive chaleur qu'on y éprouve fait qu'on altere sa santé en voulant former son goût. La police qui a soin de bannir des pieces les mauvaises paroles, devroit s'occuper à chasser des salles de spectacles l'air *respiré*, qui n'est plus *respirable.*

CHAPITRE XCV.

Singulier mariage.

Un fermier-général, las des coquettes de Paris, de toutes ces petites filles maniérées que l'on présente successivement à l'enchere, conçut le dessein de chercher au hasard une femme en province.

Il va à la poste, fait mettre des chevaux à sa chaise; *où aller*, *dit le postillon ?* Du côté que tu voudras, n'importe, marche. -- Mais, monsieur.... -- Va devant toi. Le postillon le mene à Saint-Denis. A Saint-Denis même ordre au postillon : où tu voudras, va devant toi. De poste en poste, il parvint sur la frontiere, du côté de ***. Il s'arrête, entre dans une église, regarde à droite & à gauche; on alloit chanter un *salut* avec exposition du *S. Sacrement*. Il voit entrer une femme, précédée d'une belle fille, âgée de dix-huit ans.

Il sort de l'église, se présente chez la dame & lui dit : je viens vous demander votre fille en mariage. -- Eh ! qui vous a conduit ici, monsieur? -- Les postillons, madame. Je suis fermier-général; faites venir le directeur, il reconnoîtra bien ma signature. Le directeur vient, & se met presqu'à genoux devant un des princes de la finance. On dîne;

après le repas, le fermier-général dit à la mere : j'ai cent mille livres de rentes, j'en offre la moitié à votre fille en donation. La dame, qui vivoit d'un médiocre revenu avec sa fille, ne la refusa point à un homme opulent ; & quelques jours après les mêmes chevaux de poste ramenerent triomphamment à Paris la mere, la fille & l'époux.

Que les demoiselles de province qui rêvent incessamment à la capitale, ne désesperent pas d'y arriver un jour. Plus d'un homme opulent saisira peut-être l'exemple que nous venons de citer. Qu'elles s'accoutument donc à l'idée agréable de voir des maris arriver en poste, pour mettre à leurs pieds une fortune digne de leurs charmes ; & que Paris s'embellissant encore à leurs yeux par cette attente, elles cultivent d'autant plus les talens qu'elles négligent. Cette idée servira tout à la fois à ne pas rendre inutiles les dépenses de leurs parens, & à réprimer la trop familiere ivresse des petits provinciaux qui les obsedent, & qui étalent une suffisance fondée sur ce qu'ils s'imaginent être les seuls au monde qui puissent s'offrir comme amans & comme époux.

CHAPITRE XCVI.

Fêtes champêtres en l'honneur de la Vertu.

Ces fêtes ont été instituées aux environs

de la capitale. Salency en a donné l'exemple au reſte du royaume.

C'EST une inſtitution touchante que de couronner annuellement les vertus obſcures des habitans de la campagne. Il eſt vrai qu'ils ne ſe doutent pas qu'ils méritent le titre d'hommes vertueux, & qu'ils font le bien par ſentiment, ſans attendre l'œil de l'admiration, & la main de la récompenſe.

LE genre humain a été calomnié par des écrivains qui n'ont voulu appercevoir que le ſommet de la pyramide, & jamais la baſe; c'eſt cependant le chaume qui couvre les mortels les plus généreux & les plus héroïques. Il n'y a même que l'homme dépravé qui puiſſe s'émerveiller beaucoup de ces traits de généroſité & de grandeur, familiers & communs parmi les claſſes que l'orgueil mépriſe.

CE n'eſt que parmi les riches que l'on voit des cœurs inſenſibles, des fils ingrats ou inſolens, qui méconnoiſſent leur pere, qui abandonnent leur mere, &c. Chez les pauvres, les liens de la nature ſont plus ſentis & reſpectés. Il eſt ſans doute toujours bon de récompenſer ces vertus paiſibles & ruſtiques; mais la récompenſe à la longue pourroit les avertir qu'il y a un grand mérite dans ce qu'ils font, & que c'eſt un prodige que d'être vertueux; ce qu'ils ſont loin de ſoupçonner.

MAIS après le bien qui ſe fait en ſecret & en ſilence, qui ſe répand ſans oſtentation ſur la foule des infortunés, que

l'amour profond de l'humanité inſpire, & qui ne ſe découvre qu'à l'œil de Dieu, il n'y a rien de mieux au monde que le bien qui ſe fait publiquement ; c'eſt toujours le bien, quoique le motif ſoit quelquefois d'être regardé. Compoſons avec les vertus humaines, & quand nous voyons le bien, ne raiſonnons jamais ſur la cauſe.

CHAPITRE XCVII.

Miſantrope.

Il eſt rare, mais le perſonnage en devient commun. Rien de plus facile à jouer que ce rôle. Auſſi l'eſprit médiocre s'en empare ; le bourru, l'attrabilaire, & même l'ennuyé, ſe donnent pour miſantropes.

PAROITRE mécontent de tout ce qui ſe fait, déclamer contre tous les hommes en général, parce qu'en effet la vertu & la probité n'appartiennent pas à tous, ne point ſe donner la peine d'examiner ce qui ſert à la juſtification des différens états de la vie, & ſe permettre une ſatyre violente & perpétuelle, ſans vouloir reconnoitre le bien mêlé avec le mal; ne voir par-tout que des deſordres, & ſembler en vouloir plus aux vicieux qu'au vice même; voilà le ton qu'affectent certains hommes qui ne ſavent jamais accorder aux autres une indulgence dont ils ont ſouvent beſoin eux mêmes.

Que plus sage est celui qui sait vivre avec tous les hommes, passer habilement entre leurs vices & leurs défauts, comme on passe dans un sentier à travers des haies d'epines; qui n'injurie point l'humanité, mais qui la sert & la plaint; qui cueille les fleurs de la vie sociale, au lieu de rembrunir les couleurs qui s'offrent sous un aspect sombre & triste! Sa vie n'est pas une perpétuelle déclamation, un long accès de fureur, un inutile emportement.

CHAPITRE XCVIII.

Accès banal.

On se prête trop indifféremment à ces liaisons indéterminées qui n'offrent que la surface de l'homme.

C'est une grande foiblesse dans les habitans de la capitale, de se livrer sur-le-champ & sans réflexion au premier venu; de parler de tout à un visage nouveau; de serrer la main d'un homme qu'on ne connoît pas; de faire des offres de service à quelqu'un que l'on voit pour la premiere fois.

N'est-ce pas un défaut absolu de sentiment & de délicatesse que cet abandon de l'ame à quiconque se présente, que ces mots d'attachement & d'amitié prodigués en l'air? N'est-ce point déclarer qu'on est indigne d'a-

voir un ami, que d'appeller amis quarante personnes ?

Ce sallon qui s'ouvre tant de fois, est-il un lieu public ? Est-ce une comédie que l'on va jouer ? Qu'est-ce que ces prévenances, ces révérences, ces complimens affectueux qui ne trompent personne ? Le sot, l'homme d'esprit, l'honnête homme, le frippon, reçoivent le même accueil ; est-ce pour chasser l'ennui ? Mais cet ennui ne doit-il pas naître au milieu de tant d'hommes qu'on n'aime point, & qui ne se rassemblent que pour se prêter mutuellement leur figure ?

Rouler dans ce tourbillon ; c'est gâter son ame. Quel tems ne fait pas perdre cette manie de liaisons passageres qui tuent la véritable amitié, & qui la font disparoître totalement ? Comment faire choix ou conserver un solide, un tendre ami, quand on se fuit chaque jour, & qu'on ne se cherche pas soi-même ?

Rien ne caractérise plus le vide de l'ame que cet accès banal, que cette vie purement représentative ; & néanmoins, c'est d'après une expérience aussi légere qu'on veut juger les personnes. On hasarde effrontément le portrait d'un homme qu'on n'a vu qu'une fois. Le dessinateur n'auroit pas eu le tems de saisir le profil de son visage, & l'on veut décider sur ses qualités morales.

Cet accès banal est le grand vice de la société. Une femme devient le centre de trente personnages différens ; on est fort mal jugé,

on juge plus mal encore. Il faut parler lorsqu'on ne sent rien; celui qui parle cherche du relief dans le nombre de ceux qui l'écoutent. C'est toujours là le premier acte de fatuité. Si vous avez une opinion, elle se trouve noyée dans les opinions d'autrui; ce n'est plus un entretien, c'est une conversation vague, froide & sans caractere.

AUTANT une société choisie & peu honorable devient la source de plaisirs vifs, délicats & variés, autant ces sallons ouverts à la foule qui se renouvelle, ressemblent à des cafés, & n'offrent qu'un mouvement uniforme & fatigant, L'indifférence la plus absolue est sous le masque de la représentation; on le devine, & tout ce qu'on dit de part & d'autre s'en ressent.

CET accès banal a engendré les lettres de recommandation demandées, obtenues avec une si dangereuse facilité, où l'ostentation sert le plus souvent la bassesse, & où l'on a la témérité de parler du caractere d'un homme qu'on n'a point étudié, & qu'on offre sur le rapport d'autrui. On ne se permettroit point cette légéreté, s'il s'agissoit d'un cheval; & l'on envoie à tout hasard un homme de confiance, comme si l'on ne cherchoit qu'à se débarrasser d'un importun.

L'HOMME en place est obligé de donner un accès libre à beaucoup de personnes! il se plaint de cette gêne. Pourquoi des gens à qui leur état n'en fait pas un devoir, se

l'imposent-ils volontairement ? C'est par air. Une femme n'est contente que lorsqu'elle a reçu toute la ville ; quand elle voit beaucoup de visiteurs, elle dit tout bas à sa voisine : *mon sallon est bien meublé.*

CHAPITRE XCIX.

Établissement à Vaugirard.

QUE l'adulte porte la peine de son libertinage ou de son imprudence, on le plaint : cependant il connoissoit le péril ; la raison & la morale ne l'ont point arrêté sur le bord du précipice. Mais voir des enfans nouveaux-nés attaqués du virus vénérien, & ce fléau rongeur attaché à leur débile enfance ; qui ne verseroit des larmes de compassion, & quel spectacle au monde commande plus puissamment la miséricorde & la pitié !

CES enfans sortis d'une source empoisonnée, seroient condamnés à sentir jusqu'à l'âge de puberté les tourmens qui punissent le vice, pour expirer ensuite à la fleur de leur âge, si la charité éclairée ne venoit à leur secours.

C'EST peu. Leur bouche innocente verseroit dans le sein de la nourrice qui les allaiteroit, ce venin subtil ; & pour prix de ses bienfaits, ces nouveaux-nés lui apporteroient le long supplice d'une mort douloureuse, qui pourroit embrasser encore son époux, & se transmettre

à

à sa postérité. . . . . De tels désastres ne seroient pas croyables, si l'expérience, hélas! ne les avoit que trop confirmés.

Il étoit donc important d'arrêter la contagion qui, cachée dans des êtres innocens, n'en devenoit que plus formidable. Ces levres enfantines n'en recelent pas moins le poison & la mort; & la fonction la plus sacrée alloit être interrompue par une crainte légitime & par la plus juste horreur.

On a établi à Vaugirard un hôpital où tous les enfans attaqués du mal vénérien sont traités avec leurs meres, si le fatal présent qu'elles ont fait à leur fruit n'affoiblit pas ici le respect qu'inspire ce nom sacré.

Les nourrices trompées, & qui, pour prix d'une fonction maternelle, ont reçu dans leurs veines un trépas commencé, ont droit aux soins de cette charité pieuse; & il sembloit en effet que l'état leur dût un dédommagement.

On sauve le tiers des enfans qui, à l'entrée de la vie, portent le sceau honteux du libertinage de leurs peres: & ce tiers que l'on sauve est un vrai miracle; car aux Enfans-trouvés, de ceux qui naissent sans accident, on n'en sauve pas autant. Mais ici les soins sont délicats & multipliés.

Cet établissement qui suffiroit à immortaliser le nom de son fondateur, est dû à l'administration prévoyante de M. Le Noir.

O trop nombreuse population, entassée dans une grande ville, si vous offrez le spectacle

des arts & les ouvrages majeftueux du génie, quelle corruption réfulte de cet affemblage d'individus, & quel fpectacle que ces triftes berceaux où une génération naiffante porte ces taches honteufes ! L'image feule que cet hôpital préfente fera un vrai phénomene & bien effrayant pour des païs même voifins, qui n'ont ni chef-d'œuvres à montrer, ni plaies hideufes de cette efpece à voiler.

CHAPITRE C.

Bonnes Œuvres.

On en fait, & fans elles Paris ne fubfifteroit pas. Les écrits qui ont recommandé la bienfefance, qui en ont fait la bafe des autres vertus, n'ont pas été infructueux. On doit beaucoup au mot *humanité*, que les écrivains ne fe font point laffés de reproduire fous toutes fes formes. Par le mot de *charité*, on n'entendoit que l'aumône feule. Par *humanité*, les devoirs vont plus loin, & les idées de bienfefance univerfelle fe font étendues.

On fait beaucoup de bonnes œuvres, & ce n'eft plus l'efprit de parti qui répand les fecours. Le janféniſte ne s'informe plus fi le pauvre qu'il affifte penfe comme lui ; le proteftant eft aidé par le catholique. On eft libéral fans être fanatique.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. On

peut affirmer qu'elles arrêtent ſouvent la main du déſeſpoir; & c'eſt ce qui épargne à la capitale des crimes plus nombreux. Le gouvernement doit quelque reconnoiſſance à ceux qui, dans les livres & ſur les théatres, ont recommandé l'*humanité* au point d'en déſoler les journaliſtes : mais ces généreux auteurs ſavoient bien ce qu'ils faiſoient; ils aimoient mieux manquer au goût qu'à la morale.

On fait beaucoup de bonnes œuvres. Tout examiné, il faut les publier. Le bien aujourd'hui ſe fait par communication. J'ai toujours remarqué qu'une bonne œuvre publiée en faiſoit naître une ſeconde. Nous portons tous en nous-mêmes un germe bon, qui ne demande qu'à être développé. Le récit d'une action généreuſe nous touche : nous voilà émus, & nous voulons reſſembler à l'être à qui il ne nous a pas été poſſible de refuſer notre eſtime & notre admiration.

Que le *Journal de Paris*, que tous les journaux publient donc les actes de bienfeſance & de généroſité; qu'ils ſoulevent les vertus cachées dans la maſſe des vices; qu'ils les montrent au public; & chacun devant ces nobles & touchantes images rendues plus animées par le contraſte, s'écriera au fond de ſon cœur: *& moi auſſi je ſuis homme & ferai de bonnes actions.*

L'exemple vaut le plus beau ſermon; l'exemple ne l'étouffons jamais; les nations elles-mêmes font le bien par l'exemple. Tout

établiſſement utile a été plus ou moins imité, & l'homme vertueux peut ſe dire à lui-même : *le bien que je ferai ici ſe propagera plus loin.* Donnons la plus grande publicité à tous les actes de vertu, & que la nature humaine ceſſe d'être calomniée.

IL faut auſſi rendre juſtice à l'adminiſtration. Elle veille plus que jamais à ce qu'on ne diſe plus : *à Paris tout eſt fait pour les grands & rien pour les petits.* On cherche réellement à bâtir des commodités à l'uſage du public. Nos enfans jouiront de ce qu'il ne nous a pas été permis de poſſéder. N'eſt-ce pas là du moins une perſpective conſolante ?

L'ADMINISTRATION cherche à faire le bien ; mais malheureuſement, faute d'avertiſſeurs libres & publics, elle ſe trompe ſur les moyens. Les plus intrigans & les plus alertes la déterminent ou la violentent, & le bon & ſage projet vient à éclore après l'exécution du pire.

MAIS tous les adminiſtrateurs s'occupent plus ou moins d'objets relatifs au bien public, & auxquels on ne ſongeoit pas il y a quarante années. On a créé *un inſpecteur des objets de ſalubrité.* C'eſt un titre glorieux pour un citoyen ; mais l'avoir déféré, ce titre annonce qu'on ne détournera pas un inſtant ſes regards de l'utilité publique. C'eſt un engagement ſolemnel, contracté avec la capitale, & l'homme qui le premier exerce ce noble emploi, le remplit avec un zele éclairé.

TOUT eſt lié par des chaînons impercepti-

bles, & tout prend aujourd'hui des formes nouvelles. Voici un pont de fer d'une ſeule arche de quatre cents pieds d'ouverture, que l'on va jeter en face de la place de Louis XV. Cette arche immenſe ne vous dit-elle pas qu'on ne fera plus rien d'etroit en aucun genre; que toutes les idées ſe mouleront à l'uniſſon; que les penſées étranglees & qui nous étranglent n'auront plus lieu; qu'on aura des idées d'adminiſtration auſſi grandes que les arches? Car, élargir un pont & rétrecir un plan patriotique, ſeroit choſe contradictoire.

Les miniſtres feront comme les ingénieurs-architectes, & l'arche de quatre cents pieds d'ouverture prélude viſiblement à ma très-chere année 2440. Il ne ſera plus poſſible d'avoir une auſſi belle arche, & tout à côté des manutentions miſérables & meſquines.

Salut à l'arche de quatre cents pieds d'ouverture. Elle m'annonce qu'en France on va tout traiter en grand déſormais. Plus de ces petiteſſes de commis; plus de ſots piliers. Une grande arche bien liée qui rendra le pont à jamais majeſtueux & ſolide.

CHAPITRE CI.

Couliſſes.

Vous voyez la tragédie de *Zaïre*, le tendre, le jaloux Oroſmane, la belle néophyte,

le noble Néreſtan, & ce vénérable Luſignan, courbé ſous le poids des années. Vous voyez Iphigénie qu'on va ſacrifier; le dieu du jour & de la poéſie environné des neuf Muſes deſcend de l'olympe dans un char étincelant. Acteurs, décorations, jeu théatral, comme tout cela eſt beau, noble, brillant dans ſon point de vue! C'eſt un enſemble qui plait à l'œil & méme à la reflexion.

MAIS la perſpective du théatre eſt tout. Ne vous placez pas dans les couliſſes, ſi vous voulez jouir: car ſi vous tournez les loges, tout le charme eſt diſparu. Oroſmane a les joues enluminees, & fait peur; Zaïre eſt couverte de clinquant, & parle à ſon perruquier; Iphigénie ne peut pas tendre la gorge au coûteau mortel; car elle n'en a point. Apollon eſt ſec & plat, ſa lyre eſt un morceau de bois. Luſignan, le viſage plâtré, porte une perruque de crins blancs enlevés à la queue d'un cheval; les lampions, les garçons de théatre, les trapes, le derriere des décorations, le rouge plaqué des actrices, tout cela eſt triſte, déſagréable, hideux. Il n'y a plus ni formes, ni proportions. L'acteur rentrant dans la couliſſe au bruit des battemens de mains, a un viſage ſi défiguré, qu'on ne peut ſe perſuader qu'il vient d'être applaudi.

IL n'y a rien qui dégoûte de l'art comme ce qui ſe dévoile dans les couliſſes: l'imagination eſt déſenchantée. Voir ces rouages, ces poulies, ces oripeaux, ce plâtrage, ces lampions

fumeux, ces dégoûtans valets de théatre, autant voudroit briser une belle figure de marbre pour considérer l'intérieur de la pierre. Que l'art dramatique est beau, quand on est placé au parterre! Qu'il est hideux lorsqu'on le juge à côté des machines qu'il fait mouvoir! L'auteur & l'acteur voyant là les ressorts de trop près, n'ont plus les jouissances qu'ils communiquent. Il faut perdre de vue les coulisses; il faut même les oublier pour entreprendre un nouvel ouvrage.

Que celui qui chérit l'art & qui ne veut pas en perdre le sentiment exquis, s'abstienne de voir le jeu anatomique de nos spectacles; il y a de quoi guérir les plus intrépides amateurs de Melpomene & de Thalie. Ces déesses ont perdu leurs attraits à la fumée des lampions; & tous ces héros de théatre n'ont plus que des physionomies qui vous repoussent autant qu'elles vous charmoient dans l'heureux point de vue.

Il ne faut donc point le quitter, si l'on veut que l'illusion subsiste; & le meilleur moyen, je crois, pour convertir le jeune homme trop atteint de la manie du théatre, seroit de le faire circuler dans les coulisses pendant quelques mois. C'est là que le fantôme de la renommee littéraire tout-à-coup se décompose, & qu'il faut une téte forte pour surmonter ce coup-d'œil. Il décourage, il attriste, il émousse nos pinceaux.

Il vaut mieux être loin & se confier à son

imagination, que d'aller ſuivre l'art pas à pas dans ces ruelles enfumées, où les couleurs groſſieres ſont ſur les toiles & ſur les viſages.

PAR *couliſſes*, j'entends auſſi les épreuves par leſquelles un auteur doit paſſer. Préſentation de piece, lecture, répétition, conciliation d'acteurs, arrangement de ſcene; qu'elle patience héroïque, quelle conſtance ne faut-il pas à un auteur pour ſurmonter ces importuns & miſérables détails!

ON parle d'un jeune homme éperduement amoureux d'une belle femme qui lui refuſoit ſes faveurs. Il la pourſuit, il s'attache à ſes pas, il tombe à ſes pieds, embraſſe ſes genoux; d'une main impatiente & que le deſir anime, il découvre ſes charmes: la belle femme avoit un cancer au ſein; l'amoureux guéri recule & fuit. Ainſi plus d'un adorateur de Melpomene & de Thalie, après avoir convoité leurs charmes, après leur avoir fait une eſpece de violence, découvre un jour l'ulcere ſecret qui lui fait prendre la fuite.

VOUS qui voulez jouir de l'art & conſerver ſes douces illuſions, demeurez au parterre & n'en ſortez point. Ne montez pas même au foyer, & laiſſez les auteurs, martyrs de vos voluptés, errer dans les couliſſes.



CHAPITRE CII.

Amitié des Femmes.

C'EST à Paris qu'un homme ſenſé doit chercher une amie dans une femme; c'eſt là qu'on en trouve un grand nombre qui, accoutumées de bonne heure à réfléchir, plus libres, plus éclairées qu'ailleurs, ſe mettent au-deſſus des préjugés, & ont l'ame forte d'un homme, avec la ſenſibilité de leur ſexe.

LIÉES à toutes les affaires, les femmes ici ont abjuré mille petiteſſes; elles s'élevent, parce qu'elles en ont la faculté; elles obſervent attentivement les hommes. Les plus petites nuances ne leur échappent point; elles les connoiſſent; & comme elles ont un tact fin & immanquable, elles peuvent donner les meilleurs conſeils.

QUAND l'illuſion des premieres paſſions eſt paſſée, leur raiſon ſe perfectionne. Une femme à trente ans devient une excellente amie, s'attache à tel homme qu'elle eſtime, lui rend mille ſervices, lui donne & en obtient toute ſa confiance; elle chérit la gloire de ſon ami, la défend, ménage ſes foibleſſes, remarque tout & lui fait part de ce qu'elle apprend; le ſert efficacement dans les grandes occaſions, n'épargne ni ſes ſoins ni ſes pas, & le malheureux diſgracié de la fortune & des grands,

retrouve tout ce qu'il a perdu dans l'amitié d'une femme.

L'AMITIÉ des femmes a un charme plus doux que celle des hommes ; elle eſt active, vigilante ; elle eſt tendre ; elle eſt vertueuſe & ſur-tout elle eſt durable. Les femmes aiment plus tendrement, plus ſûrement au moins leurs vieux amis que leurs jeunes amans. Elles trompent quelquefois l'amant, jamais l'ami ; c'eſt pour elles un être ſacré.

CONCLUONS avec J. J. Rouſſeau, qui a parlé des femmes avec ſévérité, parce qu'il les aimoit. „ Je n'aurois jamais, dit-il, pris à Paris „ ma femme ; encore moins ma maîtreſſe ; „ mais je m'y ferois fait volontiers une amie, „ & ce tréſor m'eût conſolé peut-être de n'y „ pas trouver les deux autres.

CHAPITRE CIII.

Animaux renfermés.

PLUS les gens ſont pauvres à Paris, plus ils ont de chiens, de chats, d'oiſeaux, &c. pêle-mêle dans une petite chambre. On les ſent avant que d'entrer. La plupart, malgré les défenſes de police, élevent dans leurs taudis quantité de lapins qu'ils nourriſſent avec des feuilles de choux ramaſſées dans les rues. Ils mangent enſuite ces lapins, & cette nourriture les rend pâles & jaunes. Ils vivent avec

les races puantes qu'ils font pulluler tout exprès pour le ſervice de leurs tables ; leur garenne eſt à côté de leur lit. De la boite où ces lapins ſont enfermés, à la broche qui les fera rôtir, il n'y a pas une diſtance de quatre pieds. Les enfans reſpirent dans cette infection, & c'eſt la miſere qui a fait imaginer à l'indigent cette fétide reſſource. Quand le commis de la capitation arrive ſe bouchant le nez, on lui offre un lapin en paiement. Qui diroit que les lapins à Paris viennent ſous les tuiles ? le lapin animal terrier !

Les tailleurs, les cordonniers, les ciſeleurs, les brodeurs, les couturieres, tous les métiers ſédentaires tiennent toujours quelqu'animal enfermé dans une cage, comme pour lui faire partager l'ennui de leur propre eſclavage. C'eſt une pie reſſerrée dans une petite cage ; & la pauvre bête paſſe toute ſa vie du matin au ſoir à ſauter, à ſe remuer pour chercher ſa délivrance. Le tailleur regarde la pie captive, & veut qu'elle lui tienne éternellement compagnie.

Toutes les femmes du peuple, ſur-tout les vieilles demoiſelles, ont des chiens qui font les ordures ſur les eſcaliers ; & l'on ſe paſſe mutuellement cette dégoûtante mal-propreté, parce qu'à Paris on aime mieux avoir des chiens que d'avoir des eſcaliers propres.

Et ne voyez-vous pas de petites maîtreſſes fardées & bien miſes, porter leurs petits chiens à la promenade & laiſſer leurs enfans à la ſervante ?

QUAND le pauvre ne se fait pas suivre par son chien de peur de le perdre, où parce qu'il va trop loin, il l'enferme; l'animal hurle douloureusement jusqu'à ce que son maître soit revenu: le repos des maisons voisines est troublé; & le chien d'un gueux, si son maître est ignoré, se fera connoître sur tous les tons de tout un cartier.

UN autre tient à sa fenêtre un perroquet; il faut que le voisin qui étudie l'histoire, la médecine, ait dans l'oreille le bavardage ennuyeux & répété de cet animal.

TOUS ces animaux, en trop grand nombre, ne contribuent ni à la salubrité ni au repos de la ville. La plupart des chambres en sont infectées; mais ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'ils partagent le pain destiné aux enfans du pauvre, qui semble les avoir adoptés & multipliés à mesure que sa charge est plus grande.

CHAPITRE CIV.

Epitaphe.

J'AI lu beaucoup d'épitaphes sur les tombeaux de nos grands. Je suis fâché de n'en avoir pas rencontré une seule dans nos églises, semblable à celle qu'on voit à Londres. La voici :

Ci gît le docteur Fothergill, qui dépensa

deux cents mille guinées pour le ſoulagement des malheureux.

CET homme bienfeſant avoit formé le projet de rendre en Europe le ſucre qu'il jugeoit ſalutaire d'un uſage univerſel, en faiſant deſcendre le prix de cette denrée à la portée du plus pauvre. L'affranchiſſement des negres entroit dans ce plan, qui mériteroit d'être repris ou ſuivi par une de ces grandes ames que la Providence accorde quelquefois à la terre, pour la conſoler & relever la dignité de la nature humaine.

CHAPITRE CV.

Eau de la Seine clarifiée.

DE quoi ne fait-on pas marchandiſe dans cette ville extraordinaire ! Une compagnie ſe forme pour nous vendre l'eau de la Seine. La compagnie en fait une eſpece de liqueur dont elle vante la dépuration, à l'aide de trente mille imprimés qu'elle diſtribue. Elle s'étaie des décrets de la faculté de médecine & de certificats de l'académie des ſciences ; il ne manque plus que des lettres patentes. Elle établit des inſpecteurs, des charretiers diſtributeurs de l'eau unique, un bureau, des commis. De quoi ne s'aviſe-t-on pas pour faire de l'argent dans ce ſéjour magique, puiſqu'on nous y vend l'eau de la Seine, avec toute la

pompe & l'éclat d'une merveilleuse entreprise !

Que prouve cet établissement ? Que l'eau de la Seine est bourbeuse les trois quarts de l'année, & que, malgré tout l'étalage de la régie, ses bureaux & ses inspecteurs, il faut épurer chez soi l'eau de la Seine, si l'on veut la boire légere & salubre.

On buvoit l'eau, il y a vingt ans, sans y faire beaucoup d'attention ; mais depuis que la *famille des gaz*, *la race des acides & des sels* ont paru sur l'horison immédiatement après les *pantins* & les *silhouettes*, on réfléchit sur les annonces des chymistes ; on s'est apperçu que tous les ruisseaux & les égouts souterreins alloient droit à la riviere : alors on s'est armé de toutes parts contre la *méphytisme*. Ce mot nouveau a retenti comme un tocsin formidable ; on a vu par tout des gaz malfaisans, & les nerfs olfactoires sont devenus d'une sensibilité surprenante.

Cela prête à la plaisanterie ; d'accord. Mais il n'y a rien de plus réel que notre ignorance sur les qualités nuisibles ou salutaires des corps que nous avalons ou respirons. On reste confondu de surprise & d'étonnement, quand on voit les nouvelles expériences de la chymie sur les décompositions de l'air.

On a donc commencé par analyser l'eau ; & l'on réfléchit aujourd'hui, quand on en boit un verre, ce que ne faisoient pas nos ancêtres insoucians. On a analysé ensuite l'air, que ci-devant on respiroit en tout lieu, sans s'enquérir du reste.

Nous verrons ce que deviendra en dernier reſſort *le magnétiſme animal*, & ſi Meſmer & Deslon ont voulu nous miſtifier.

Nous ſaurons auſſi, je l'eſpere, dans quelques années ce que nous ne ſavons pas aujourd'hui, & ce dont nous nous moquons en attendant avec notre prudence accoutumée. Nous apprendrons peut-être que la ſanté dépend de certaines attentions qu'on croyoit ſuperflues; mais juſqu'à ces jours de réforme & de ſalubrité univerſelle, la légéreté pariſienne s'amuſera beaucoup de voir les chymiſtes tranſvaſer l'air comme des joueurs de gobelets, & porter enſuite leurs *nerfs olfactoires* ſur les lunettes méphytiſées.

On ſait qu'il faut que le Pariſien commence une leçon inſtructive par en rire, afin d'en mieux profiter enſuite. Les bons mots n'en ont pas moins conduit à bon port, & la guerre d'Amérique, & la découverte des gaz. Puiſſe de même le *magnétiſme animal* ſe manifeſter à l'univers entier, comme à M. Deslon, afin que ce docteur, qui s'eſt dévoué, rentre dans le giron de la faculté de médecine, pénétrée alors, malgré elle, du *magnétiſme animal!* Il y a cent ans que la faculté de médecine avoit proſcrit le *pain mollet.* Point de docteur aujourd'hui qui ne déjeûne avec un petit pain mollet. Qu'eſt-ce qu'un ſiecle pour la vérité?

Il ne s'agit à cette époque, que de bouleverſemens. On démolit de toutes parts le vieux

temple de l'opinion, qu'on appelle celui de l'erreur. On bouleverſe la phyſique, la chymie, l'hiſtoire naturelle, le ſyſtême newtonien; la politique &, ce qui eſt cent fois plus abſurde & plus téméraire, la forme ſacrée de la tragédie françoiſe. O Corneille! ô Newton! ô Stahl! ô Becker! &c. allez-vous être tous mis enſemble dans le même matras, pour que toutes vos idées ſoient refondues à neuf? J'en ai vraiment peur.

CHAPITRE CVI.

Montreuil.

A Montreuil, village voiſin de la capitale, avec trois arpens de terre, un particulier ſe fait vingt mille livres de rentes. Il cultive des pêches, les plus belles qui ſoient ſur le globe; les pêches, en certains tems, valent ſix livres piece. Quand un prince donne une fête un peu brillante, on en mange pour trois cents louis d'or.

L'ARPENT de terre y eſt loué ſix cents francs, & l'on en paie au roi ſoixante pour la taille. Montreuil eſt le plus beau jardin dont puiſſe ſe glorifier Pomone. Nulle part l'induſtrie n'a pouſſé plus loin la culture des arbres à fruit, & ſur-tout celle du pêcher. On ſe diſpute dans l'Iſle-de-France un jardinier Montreuillois. C'eſt un territoire fort borné

borné; on y trouve en abondance tous ces fruits plus ou moins délicieux, qui réjouiſſent la vue, & qui, lorſqu'ils ſont mêlés ſur nos tables avec nos viandes, l'emportent ſur les mets les plus recherchés, par cet inſtinct de la nature qui nous dit de préférer les fruits & les végétaux au gibier & à la volaille.

Ces habiles cultivateurs ſe ſont rendus maîtres de la nature, en perfectionnant la taille & la conduite des arbres. Que ne rend pas la terre, quand on a ſu l'interroger !

C'est un coup-d'œil bien intéreſſant que ces murailles tapiſſées des plus beaux fruits, tandis qu'entre les eſpaliers ſont ſemés des fraiſes, des poids, des légumes de toute eſpece. La capitale doit quelque reconnoiſſance à l'admirable induſtrie de ces jardiniers qui peuplent les marchés de ces excellentes productions, qui plaiſent au goût & entretiennent la ſanté. Ailleurs, le défaut d'émulation, d'intelligence, & l'abſurde routine, laiſſent le jardinage dans un état de dégradation & de barbarie honteuſe. Tel païs fera venir des bonnets pariſiens, & ne ſaura ni tranſplanter ni cultiver un bon fruit. Les progrès du jardinage ſont nuls dans de petites villes, où l'on a adopté les coiffures du jour & l'opéra comique. En coûteroit-il plus de planter un noyau en terre, que de placer un pouf ſur ſa tête, ou de défigurer une ariette ?

CHAPITRE CVII.

Historiographe de France.

IL y a vraiment un *historiographe de France ;* c'est-à-dire, un homme chargé d'écrire l'histoire du regne, & pensionné en conséquence. Qui croiroit qu'une telle place existe ? Elle est de la création de Louis XIV, lequel menoit deux poëtes à la guerre, pour détailler le récit de ses victoires. C'est M. Marmontel, auteur de jolis contes, qui est *historiographe de France.* Il a succédé à Duclos, qui n'a laissé qu'une préface. M. Marmontel qui a fait des contes & qui répétasse aujourd'hui des opéra, écrira-t-il l'histoire ?

IL y a encore une autre historiographe de France ; mais il a imprimé, & où ? A l'imprimerie royale : cest M. Moreau. On connoît ses principes en politique, & l'on a su les apprécier.

BOILEAU & Racine, chargés de transmettre à la postérité l'histoire de Louis XIV, s'écrioient qu'ils ne pourroient jamais élever leur style à la majesté, à la grandeur, à la dignité du sujet. En y réfléchissant toute leur vie, ils ont empochés les honoraires ; & heureusement pour leur gloire & pour nous, ils n'ont rien écrit.

QUEL terrible emploi que d'écrire l'hif-

toire! Les ſiecles s'avancent, & dans peu toutes les actions contemporaines revivront ſous la plume de l'hiſtorien, ou ſous le pinceau du poète dramatique. On peindra la génération préſente; on verra qui aura menti, flatté, adulé. Quel eſt le lâche qui aura vendu ſon ame & ſon talent pour un peu d'or? Heureux qui pourra dire: je ſuis un homme ſans penſion, ſans place, qui me ſuis enfermé dans un aſyle avec l'indigence & la liberté! Ne pourra-t-il pas ſe flatter de s'être trompé moins fréquemment qu'un autre?

Les adminiſtrateurs des états que la flatterie vénale environne, & qui ſe laiſſeroient enivrer des vapeurs ſeduiſantes de l'autorité, pour dompter cette dangereuſe ſituation, n'auroient qu'à lire ce qu'on dit de leurs devanciers. Ils verroient ſoudain la ſubordination éternelle des choſes politiques. Ils apprendroient de la philoſophie à commander & à ſe faire aimer; mais elle ne dit ce grand ſecret qu'à l'oreille de ſes intimes favoris.

CHAPITRE CVIII.

Vue des Alpes.

J'AI quitté Paris pour mieux le peindre. Loin de l'objet de mes crayons, mon imagination l'embraſſe & ſe le repréſente tout entier. Je le conſidere avec plus de recueil-

lement. C'eſt au ſéjour de la paix & de la tranquillité, que je décris le bruit tumultueux, l'agitation & les vices de la capitale.

LE magnifique amphithéatre des Alpes eſt ſous mes regards, & ma penſée plonge dans la fange de ſes ruiſſeaux infects & de ſes mœurs. Tandis que j'écris ce livre, tout-à-la-fois trop long & trop court, je vois autour de moi des hommes qui n'ont pas la moindre idée du tableau dont j'apprête les couleurs.

HEUREUX l'habitant des Alpes, élevé ſur un rocher entre le ciel & la terre ! Il reſpire un air pur, il voit le ſoleil dans toute ſa pompe, il poſſede la moderation, il eſt ſatisfait ; & n'appercevant pas les travers & les folies de l'opulence, il ſe croit riche.

LA ſuperſtition ne l'approche point ; la ſuperſtition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui ſouffrent des attentats d'un fiſc dévaſtateur. Ici, ſon nom même eſt inconnu ; les roides formalités des douanes accablantes pour un tribut meſquin, n'épouvantent point une induſtrie libre. Ces petites peuplades qui jouiſſent ſans partage des biens de la terre, ayant une certaine abondance, ſont exemptes de ces craintes de l'avenir, qui tourmentent le Pariſien. L'inquiétude eſt ſon élément ; il regarde ſa ſubſiſtance comme pouvant lui échapper le lendemain.

ICI l'habitant des montagnes, avec un peu de travail, s'approprie les richeſſes ſimples qui l'environne ; il ne connoît point ces con-

vulſions de l'ame, qu'enfantent les deſirs trop vifs & les eſpérances trompées. Et comme tout eſt lié, comme le moral dépend du phyſique, la tranquillité du païs ſe réfléchit ſur ſon viſage calme. Les vices honteux n'approchent point de ſa cabane champêtre; le lait de ſes troupeaux ſemble garantir l'innocence de ſes filles; les forces de ſon eſprit ſemblent viſiblement combinées avec celles de ſon corps. Il n'a point le feu du génie; mais il n'eſt pas ſoumis à de viles erreurs. Il méconnoît les arts brillans; mais les préjugés nuiſibles ne l'obſedent pas. Il ignore les jouiſſances vives; mais il foule aux pieds les opinions extravagantes.

OH, comme ce ſpectacle change les idées qu'on a reçues dans la capitale! Qu'il eſt bon, qu'il eſt utile, d'avoir plongé ſon ame dans cette atmoſphere de liberté & de ſimplicité; d'avoir vu des peuples imperceptibles à l'œil audacieux de la remuante politique, mais qui n'accuſent point leurs adminiſtrateurs, qui les reſpectent, & qui les regardent comme amis de la patrie! (*)

(*) Dans le canton de Soleure, le 2 juin 1783, il s'eſt donné un repas ſolemnel; eſpece de célébration annuelle de la liberté helvétique, conſacrée par la préſence des ſavans & des hommes éclairés de l'Allemagne & de la Suiſſe. Tous les convives bûrent dans un vaſe ſculpté qui repréſentoit *Guillaume Tell & ſon fils avec la pomme*; ils y bûrent du vin qui avoit crû ſur le fameux cimetiere, aujourd'hui planté

OH ! c'eſt de deſſus ce rocher ſolitaire qu'il faut contempler les agitations des grandes villes, voir les paſſions cupides ſe heurter, les grands vouloir encore arracher aux petits ce qu'ils poſſedent, & les petits ſe venger par des haines ſourdes & des imprécations concentrées. C'eſt d'ici que l'on pourroit dire la vérité, la dire d'un ton qui maîtriſeroit l'attention, la répéter avec force, avec véhémence, avec dignité. Quand on écrit en face de ces montagnes, le *cenſeur royal* n'y empêche point d'être le cenſeur des adminiſtrations vicieuſes, & de marquer au front les ennemis de l'humanité ou de la liberté publique.

N'EST-CE pas ici que le prophete ſemble vous dire à l'oreille : crie à plein goſier, ne t'épargne point ; éleve ta voix comme le ſon du cor ; tourmente qui ne veut point entendre ; n'abaiſſe point l'énergie de ton caractere ; charge-toi du miniſtere le plus impoſant. Cenſure, non les abus d'une ville, mais les abus dont la somme intéreſſoit l'humanité entiere. Sur ce rocher qui domine l'Europe, écris pour l'univers.

MAIS ce moment d'enthouſiaſme qui échauffe un inſtant le cœur de l'homme, eſt trop impétueux & trop grand pour être contenu long-tems dans le ſein d'un être foible & borné.

---

en vignes, où s'eſt donnée la fameuſe bataille de S. Jaques en 1444, entre Louis XI & une poignée de Suiſſes.

L'homme plus près des cieux a ſenti l'étincelle divine dont ſon ame fut allumée ; c'eſt devant la majeſté du ciel qu'il a reconnu avec plus de force les folies & les malheurs de la terre : mais à force de ſentir, bientôt ce qu'il ſent le mieux, c'eſt ſa foibleſſe, ſa petiteſſe, ſon impuiſſance. Il voit les maux politiques invinciblement liés à la force phyſique, à la force écraſante.

ELLE eſt au-deſſus de ſa tête. Cette avalanche roulant avec le bruit du tonnerre, va engloutir l'obſervateur, le réformateur & ſes plans généreux. Foible & petit, ébranlera-t-il plutôt le mal moral que le mal phyſique ? Dans ce cœur ſi chaudement ému, quelle force, quel moyen trouvera-t-il ? Qu'eſt-il ? Que veut-il ? Que peut-il ?

RECONNOISSANT bientôt qu'un chaînon eſt lié à l'immenſe chaîne, & ne peut rien ſur elle, il ſort de ſon délire, il n'en conſerve que la ſenſation adoucie, comme un mouvement curieux & bon de l'ame humaine ; & ſon cœur ne ſe ſent plus preſſé que du ſoupir de la pitié.

IL vouloit réformer les hommes ; il ne fait plus qu'admirer la nature. La nature autour de lui ſemble lui crier : je ſuis grande, & tu es petit ; cet horizon eſt immenſe & ta conception eſt bornée. Ce rocher a vu les premiers jours de l'univers ; s'il pouvoit parler, il te confondroit. Sois en ſilence devant ces maſſes énormes.

OUI. c'eſt ici que cette foule d'abus qui inveſtiſſent l'humanité, ſemble attachée à l'homme qui rampe dans le bas des plaines. Comme la taupe qui a creuſé ſon habitation dans la terre, il s'eſt éloigné de la région céleſte; il n'a point ſu gravir le ſommet des montagnes, pour y reſpirer cet air fortifiant qui monte l'ame au ton de la vertu. L'homme ſecoueroit ſans doute les viles paſſions en graviſſant vers un ſéjour élevé; & toutes ſes penſées ne ſont peut-être baſſes & terreſtres que parce qu'il s'eſt enſeveli dans des maiſons que la boue & la fange environnent. Que l'homme monte ſur les hauteurs; ſa penſée s'élévera avec lui, & il perdra toutes ces petites idées rampantes & uniformes comme le terrein ſur lequel il marchoit. C'eſt ici que l'homme eſt plus fort, qu'il eſt meilleur. La nature ſemble porter plus viſiblement, ſous un aſpect informe, brut & ſévere, l'empreinte d'une main auguſte & créatrice. Ici, les noires forêts de ſapins jettent leur ombrage ſolemnel. Là roule en mugiſſant le torrent qui a coupé la montagne, depuis ſa cime juſqu'à ſa baſe, & qui ſemble tomber dans un abyme ſans fond. On admire, on recule d'effroi; l'œil revient ſonder le gouffre; le pied eſt tremblant, & l'ame eſt en extaſe.

UN vaſte amphithéatre de glaces éternelles, un païſage majeſtueux, des lacs qui répetent les ſommets irréguliers qui les environnent; des pyramides dont la baſe ſemble les fondemens du globe; des ruines immenſes & ma-

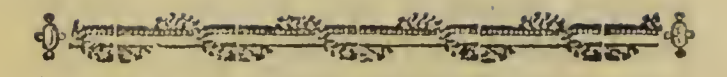
gnifiques, images & reſtes du chaos ; comme ſi une planete étoit tombée ſur notre globe, & eût ſemé inégalement dans ſa chûte les oſſemens ou les membres épars d'un monde diſſous ; (*) des bouts de rochers pendans en précipices, où l'homme a planté ſa cabane, où il vit libre & heureux au milieu de ces majeſtueuſes horreurs : voilà les grands objets qui attachent l'ame toute entiere, & la rempliſſent ſans l'épouvanter.

Le naturaliſte & le poète y reçoivent des leçons fécondes & des images neuves. Le globe laiſſe voir à nu ſes entrailles, ainſi que le travail ſouterrein des fleuves ébauchés, qui doivent ſortir de ſes flancs pour arroſer les royaumes & alimenter leur opulence.

C'est là que l'homme eſt parfaitement libre, & qu'il ne pourra jamais être aſſervi. Le tonnerre darde ſous les pieds de ces heureux républicains, ſes fleches enflammées. Et quand l'Europe eſt en feu, c'eſt de loin qu'ils apperçoivent la fumée des combats ; la diſcorde ſanglante des états vient expirer aux pieds de ces montagnes, qui ſemblent le véritable ſéjour du ſage & du contemplateur.

(*) C'eſt une idée qui m'a frappé, en voyant le Mont-Pilat ; & il a été impoſſible à mon imagination de ne pas faire auſſi un ſyſtême.

NB. Pag. 383 lig. 7, d'une dame *de la folie*, liſ. d'une dame *de la foſſe*.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin du sixieme & dernier Volume.



